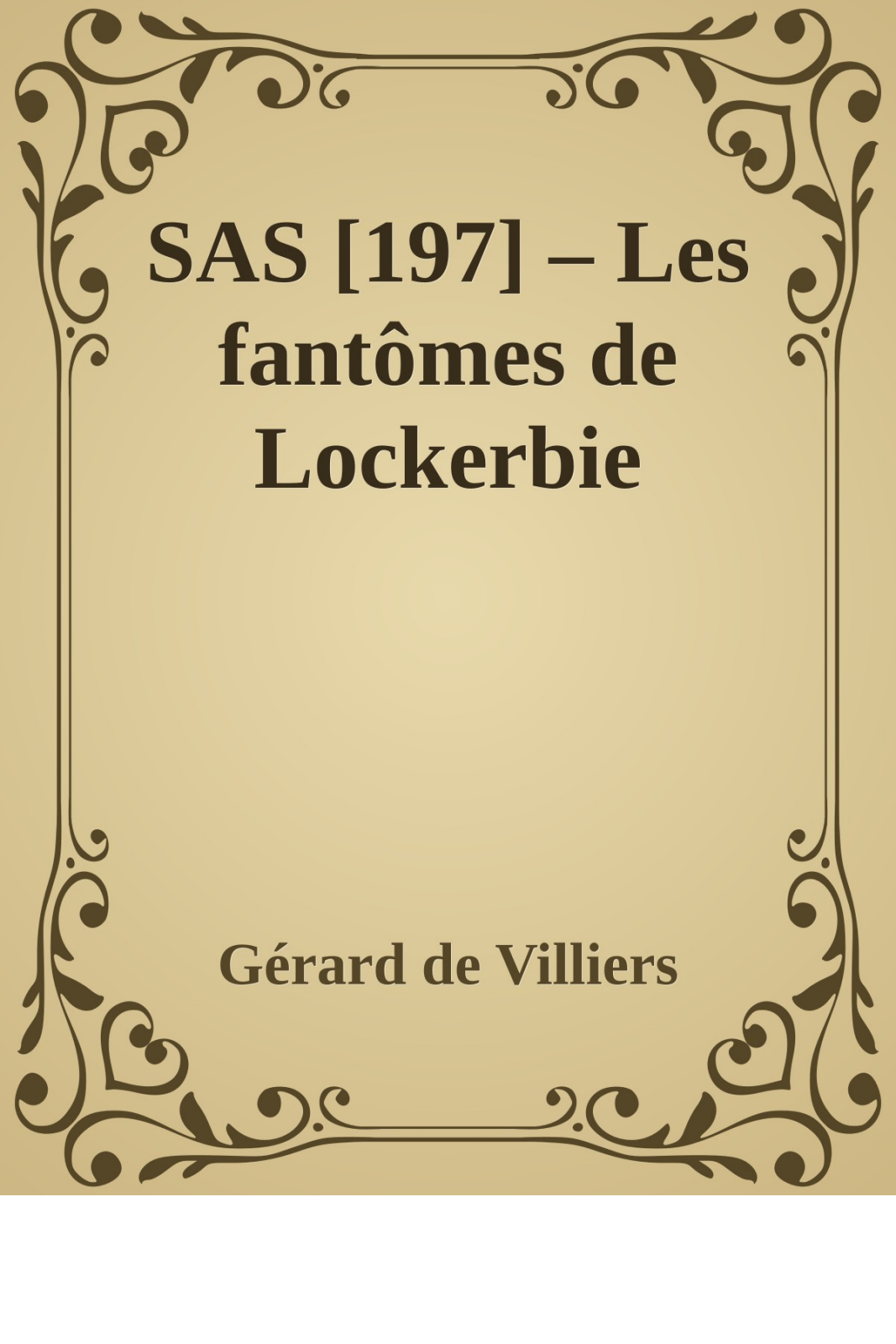


A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

SAS [197] – Les fantômes de Lockerbie

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



LES FANTÔMES DE LOCKERBIE

*De Beyrouth à Tunis,
les fantômes de Lockerbie
tuent encore !*

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS



LES FANTÔMES
DE LOCKERBIE

Éditions Gérard de Villiers

Photo: Christophe Mourthé
Modèle: Kay Morgan
Maquillage et coiffure: Steffy
Armes: EUROSURPLUS
2, bd Voltaire
75011 PARIS
www.europsurplus.com
Robe by Patrice Catanzaro

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc

une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Éditions Gérard de Villiers, 2013
ISBN 978-2-3605-3441-8

DU MÊME AUTEUR

- N° 1. S.A.S. A ISTANBUL
- N° 2. S.A.S. CONTRE C.I.A.
- N° 3. S.A.S. OPÉRATION APOCALYPSE
- N° 4. SAMBA POUR S.A.S.
- N° 5. S.A.S. RENDEZ-VOUS A SAN FRANCISCO
- N° 6. S.A.S. DOSSIER KENNEDY
- N° 7. S.A.S. BROIE DU NOIR
- N° 8. S.A.S. AUX CARAÏBES
- N° 9. S.A.S. A L'OUEST DE JERUSALEM
- N° 10. S.A.S. L'OR DE LA RIVIERE KWAI
- N° 11. S.A.S. MAGIE NOIRE A NEW YORK
- N° 12. S.A.S. LES TROIS VEUVES DE HONG KONG
- N° 13. S.A.S. L'ABOMINABLE SIRÈNE
- N° 14. S.A.S. LES PENDUS DE BAGDAD
- N° 15. S.A.S. LA PANTHÈRE D'HOLLYWOOD
- N° 16. S.A.S. ESCALE A PAGO-PAGO
- N° 17. S.A.S. AMOK A BALI
- N° 18. S.A.S. QUE VIVA GUEVARA
- N° 19. S.A.S. CYCLONE A L'ONU
- N° 20. S.A.S. MISSION A SAÏGON
- N° 21. S.A.S. LE BAL DE LA COMTESSE ADLER
- N° 22. S.A.S. LES PARIAS DE CEYLAN
- N° 23. S.A.S. MASSACRE A AMMAN
- N° 24. S.A.S. REQUIEM POUR TONTONS MA COUTES

- N° 25. S.A.S. L'HOMME DE KABUL
- N° 26. S.A.S. MORT A BEYROUTH
- N° 27. S.A.S. SAFARI A LA PAZ
- N° 28. S.A.S. L'HEROÏNE DE VIENTIANE
- N° 29. S.A.S. BERLIN CHECK POINT CHARLIE
- N° 30. S.A.S. MOURIR POUR ZANZIBAR
- N° 31. S.A.S. L'ANGE DE MONTEVIDEO
- N° 32. S.A.S. MURDER INC. LAS VEGAS
- N° 33. S.A.S. RENDEZ-VOUS A BORIS GLEB
- N° 34. S.A.S. KILL HENRY KISSINGER!
- N° 35. S.A.S. ROULETTE CAMBODGIENNE
- N° 36. S.A.S. FURIE A BELFAST
- N° 37. S.A.S. GUÊPIER EN ANGOLA
- N° 38. S.A.S. LES OTAGES DE TOKYO
- N° 39. S.A.S. L'ORDRE RÈGNE A SANTIAGO
- N° 40. S.A.S. LES SORCIERS DU TAGE
- N° 41. S.A.S. EMBARGO
- N° 42. S.A.S. LE DISPARU DE SINGAPOUR
- N° 43. S.A.S. COMPTE A REBOURS EN RHODESIE
- N° 44. S.A.S. MEURTRE A ATHENES
- N° 45. S.A.S. LE TRÉSOR DU NEGUS
- N° 46. S.A.S. PROTECTION POUR TEDDY BEAR
- N° 47. S.A.S. MISSION IMPOSSIBLE EN SOMALIE
- N° 48. S.A.S. MARATHON A SPANISH HARLEM
- N° 49. S.A.S. NAUFRAGE AUX SEYCHELLES
- N° 50. S.A.S. LE PRINTEMPS DE VARSOVIE
- N° 51. S.A.S. LE GARDIEN D'ISRAËL
- N° 52. S.A.S. PANIQUE AU ZAÏRE
- N° 53. S.A.S. CROISADE A MANAGUA

- N° 54. S.A.S. VOIR MALTE ET MOURIR
- N° 55. S.A.S. SHANGHAÏ EXPRESS
- N° 56. S.A.S. OPÉRATION MATADOR
- N° 57. S.A.S. DUEL A BARRANQUILLA
- N° 58. S.A.S. PIEGE A BUDAPEST
- N° 59. S.A.S. CARNAGE A ABU DHABI
- N° 60. S.A.S. TERREUR AU SAN SALVADOR
- N° 61. S.A.S. LE COMLOT DU CAIRE
- N° 62. S.A.S. VENGEANCE ROMAINE
- N° 63. S.A.S. DES ARMES POUR KHARTOUM
- N° 64. S.A.S. TORNADE SUR MANILLE
- N° 65. S.A.S. LE FUGITIF DE HAMBOURG
- N° 66. S.A.S. OBJECTIF REAGAN
- N° 67. S.A.S. ROUGE GRENADE
- N° 68. S.A.S. COMMANDO SUR TUNIS
- N° 69. S.A.S. LE TUEUR DE MIAMI
- N° 70. S.A.S. LA FILIERE BULGARE
- N° 71. S.A.S. AVENTURE AU SURINAM
- N° 72. S.A.S. EMBUSCADE A LA KHYBER PASS
- N° 73. S.A.S. LE VOL 007 NE RÉPOND PLUS
- N° 74. S.A.S. LES FOUS DE BAALBEK
- N° 75. S.A.S. LES ENRAGÉS D'AMSTERDAM
- N° 76. S.A.S. PUTSCH A OUAGADOUGOU
- N° 77. S.A.S. LA BLONDE DE PRÉTORIA
- N° 78. S.A.S. LA VEUVE DE L'AYATOLLAH
- N° 79. S.A.S. CHASSE A L'HOMME AU PEROU
- N° 80. S.A.S. L'AFFAIRE KIRSANOV
- N° 81. S.A.S. MORT A GANDHI
- N° 82. S.A.S. DANSE MACABRE A BELGRADE

- N° 83. S.A.S. COUP D'ÉTAT AU YEMEN
- N° 84. S.A.S. LE PLAN NASSER
- N° 85. S.A.S. EMBROUILLES A PANAMA
- N° 86. S.A.S. LA MADONNE DE STOCKHOLM
- N° 87. S.A.S. L'OTAGE D'OMAN
- N° 88. S.A.S. ESCALE A GIBRALTAR
- N° 89. S.A.S. AVENTURE EN SIERRA LEONE
- N° 90. S.A.S. LA TAUPE DE LANGLEY
- N° 91. S.A.S. LES AMAZONES DE PYONGYANG
- N° 92. S.A.S. LES TUEURS DE BRUXELLES
- N° 93. S.A.S. VISA POUR CUBA
- N° 94. S.A.S. ARNAQUE A BRUNEI
- N° 95. S.A.S. LOI MARTIALE A KABOUL
- N° 96. S.A.S. L'INCONNU DE LENINGRAD
- N° 97. S.A.S. CAUCHEMAR EN COLOMBIE
- N° 98. S.A.S. CROISADE EN BIRMANIE
- N° 99. S.A.S. MISSION A MOSCOU
- N° 100. S.A.S. LES CANONS DE BAGDAD
- N° 101. S.A.S. LA PISTE DE BRAZZAVILLE
- N° 102. S.A.S. LA SOLUTION ROUGE
- N° 103. S.A.S. LA VENGEANCE DE SADDAM HUSSEIN
- N° 104. S.A.S. MANIP A ZAGREB
- N° 105. S.A.S. KGB CONTRE KGB
- N° 106. S.A.S. LE DISPARU DES CANARIES
- N° 107. S.A.S. ALERTE AU PLUTONIUM
- N° 108. S.A.S. COUP D'ETAT A TRIPOLI
- N° 109. S.A.S. MISSION SARAJEVO
- N° 110. S.A.S. TUEZ RIGOBERTA MENCHU
- N° 111. S.A.S. AU NOM D'ALLAH

N° 112. S.A.S. VENGEANCE A BEYROUTH

N° 113. S.A.S. LES TROMPETTES DE JÉRICHO

N° 114. S.A.S. L'OR DE MOSCOU

N° 115. S.A.S. LES CROISÉS DE L'APARTHEID

N° 116. S.A.S. LA TRAQUE CARLOS

N° 117. S.A.S. TUERIE A MARRAKECH

N° 118. S.A.S. L'OTAGE DU TRIANGLE D'OR

N° 119. S.A.S. LE CARTEL DE SEBASTOPOL

N° 120. S.A.S. RAMENEZ-MOI LA TÊTE D'EL COYOTE

N° 121. S.A.S. LA RÉOLUTION 687

N° 122. S.A.S. OPÉRATION LUCIFER

N° 123. S.A.S. VENGEANCE TCHÉTCHÈNE

N° 124. S.A.S. TU TUERAS TON PROCHAIN

N° 125. S.A.S. VENGEZ LE VOL 800

N° 126. S.A.S. UNE LETTRE POUR LA MAISON BLANCHE

N° 127. S.A.S. HONG KONG EXPRESS

N° 128. S.A.S. ZAIRE ADIEU

AUX EDITIONS GERARD DE VILLIERS

N° 129. S.A.S. LA MANIPULATION YGGDRASIL

N° 130. S.A.S. MORTELLE JAMAÏQUE

N° 131. S.A.S. LA PESTE NOIRE DE BAGDAD

N° 132. S.A.S. L'ESPION DU VATICAN

N° 133. S.A.S. ALBANIE MISSION IMPOSSIBLE

N° 134. S.A.S. LA SOURCE YAHALOM

N° 135. S.A.S. CONTRE P.K.K.

N° 136. S.A.S. BOMBES SUR BELGRADE

- N° 137. S.A.S. LA PISTE DU KREMLIN
- N° 138. S.A.S. L'AMOUR FOU DU COLONEL CHANG
- N° 139. S.A.S. DJIHAD
- N° 140. S.A.S. ENQUÊTES SUR UN GÉNOCIDE
- N° 141. S.A.S. L'OTAGE DE JOLO
- N° 142. S.A.S. TUEZ LE PAPE
- N° 143. S.A.S. ARMAGEDDON
- N° 144. S.A.S. LI SHA-TIN DOIT MOURIR
- N° 145. S.A.S. LE ROI FOU DU NEPAL
- N° 146. S.A.S. LE SABRE DE BIN LADEN
- N° 147. S.A.S. LA MANIP DU « KARIN A »
- N° 148. S.A.S. BIN LADEN: LA TRAQUE
- N° 149. S.A.S. LE PARRAIN DU « 17-NOVEMBRE »
- N° 150. S.A.S. BAGDAD EXPRESS
- N° 151. S.A.S. L'OR D'AL-QAÏDA
- N° 152. S.A.S. PACTE AVEC LE DIABLE
- N° 153. S.A.S. RAMENEZ-LES VIVANTS
- N° 154. S.A.S. LE RESEAU ISTANBUL
- N° 155. S.A.S. LE JOUR DE LA TCHEKA
- N° 156. S.A.S. LA CONNEXION SAOUDIENNE
- N° 157. S.A.S. OTAGE EN IRAK
- N° 158. S.A.S. TUEZ IOUCHTCHENKO
- N° 159. S.A.S. MISSION: CUBA
- N° 160. S.A.S. AURORE NOIRE
- N° 161. S.A.S. LE PROGRAMME 111
- N° 162. S.A.S. QUE LA BÊTE MEURE
- N° 163. S.A.S. LE TRÉSOR DE SADDAM Tome I
- N° 164. S.A.S. LE TRÉSOR DE SADDAM Tome II
- N° 165. S.A.S. LE DOSSIER K.

- N° 166. S.A.S. ROUGE LIBAN
- N° 167. S.A.S. POLONIUM 210
- N° 168. S.A.S. LE DÉFECTEUR DE PYONGYANG Tome I
- N° 169. S.A.S. LE DÉFECTEUR DE PYONGYANG Tome II
- N° 170. S.A.S. OTAGE DES TALIBAN
- N° 171. S.A.S. L'AGENDA KOSOVO
- N° 172. S.A.S. RETOUR A SHANGRI-LA
- N° 173. S.A.S. AL-QAÏDA ATTAQUE Tome I
- N° 174. S.A.S. AL-QAÏDA ATTAQUE Tome II
- N° 175. S.A.S. TUEZ LE DALAI-LAMA
- N° 176. S.A.S. LE PRINTEMPS DE TBILISSI
- N° 177. S.A.S. PIRATES
- N° 178. S.A.S. LA BATAILLE DES S 300 Tome I
- N° 179. S.A.S. LA BATAILLE DES S 300 Tome II
- N° 180. S.A.S. LE PIÈGE DE BANGKOK
- N° 181. S.A.S. LA LISTE HARIRI
- N° 182. S.A.S. LA FILIÈRE SUISSE
- N° 183. S.A.S. RENEGADE Tome I
- N° 184. S.A.S. RENEGADE Tome II
- N° 185. S.A.S. FÉROCE GUINEE
- N° 186. S.A.S. LE MAÎTRE DES HIRONDELLES
- N° 187. BIENVENUE A NOUAKCHOTT
- N° 188. DRAGON ROUGE Tome I
- N° 189. DRAGON ROUGE Tome II
- N° 190. CIUDAD JUAREZ
- N° 191. LES FOUS DE BENGHAZI
- N° 192. IGA S
- N° 193. LE CHEMIN DE DAMAS vol. I
- N° 194. LE CHEMIN DE DAMAS vol. II

N° 195. PANIQUE À BAMAKO

N° 196. LE BEAU DANUBE ROUGE

CHAPITRE PREMIER

Le timbre de la sonnette avait un son assourdi par l'épais battant d'acajou de l'unique porte palière. Malko attendit après avoir sonné, prêtant l'oreille. Aucun bruit ne filtrait de l'appartement, situé au dernier étage de cet immeuble moderne du bord de mer, avenue Kafr El Dinh, juste avant l'énorme mosquée aux minarets bleus, construite par feu Rafik Hariri en bas de l'ancienne place des Canons devenue place des Martyrs.

Malko n'avait croisé personne depuis qu'il avait garé sa voiture de location dans le parking en plein air, à côté de la mosquée. La porte de cet immeuble luxueux au sol de marbre s'était ouverte sans difficulté lorsqu'il avait composé le code fourni par Mitt Rawley, le chef de Station de la CIA à Beyrouth.

Aucun gardien dans le hall. Juste du marbre grège et de grands miroirs. On se serait cru dans la maison de la Belle au Bois Dormant. Malko appuya de nouveau sur la sonnette de l'appartement du septième étage.

Sans plus de résultat.

Il colla son oreille au battant, sans percevoir le moindre bruit venant de l'intérieur.

Agacé, il laissa alors carrément son index sur le bouton de la sonnette. On ne pouvait *pas* ne *pas* l'entendre. Ou l'appartement était vide ou on ne désirait pas ouvrir. Il prit alors son portable et appela Mitt Rawley.

– Vous êtes sûr qu'il est là? demanda-t-il, lorsque l'Américain eut répondu.

– Certain, affirma le chef de Station de la CIA. Il ne sort pratiquement pas. Il faut insister. Cet enfoiré se terre. Il doit être mort de peur.

– Je ne peux quand même pas enfoncer la porte, objecta Malko.

– Insistez, répéta l'Américain. Il va bien finir par ouvrir.

– Vous êtes optimiste!

Quand Malko remit son portable dans sa poche, la situation en était au même point. Il essaya d'ébranler le battant, sans parvenir à le faire bouger d'un millimètre. C'était de l'acajou épais, et, en plus, il devait être renforcé par une plaque de blindage comme cela arrivait souvent à Beyrouth, dans les appartements de luxe. Il demeura planté sur le palier, furieux qu'on lui ait confié cette mission idiote.

Un quart d'heure s'écoula encore, ponctué par les coups de sonnette exaspérés de Malko. Sans le moindre résultat. Choukri El Jallah, le responsable officiel des investissements du Fonds souverain libyen en Afrique, n'avait pas envie de recevoir de visites.

La CIA le traquait depuis le moment où il avait quitté la Libye par la route, afin de gagner la capitale du Niger, Niamey. C'est là que, pour la première fois depuis son départ précipité de Libye, fin 2011, l'Agence américaine avait retrouvé sa trace.

Il s'appelait désormais officiellement Mohammed Arlit, avait la nationalité nigérienne et un magnifique passeport diplomatique qui lui permettait de se déplacer à travers le monde sans trop de problèmes. À condition de sélectionner ses points de chute.

La rumeur à Niamey disait qu'il n'avait payé son passeport que 50 000 dollars, somme modeste en regard des bontés qu'il avait eues jadis pour le Niger, via son Fonds souverain. Après Niamey, il s'était envolé pour Zurich en compagnie d'une magnifique jeune femme qui aurait pu être sa fille et qui voyageait, elle aussi, avec un passeport nigérien, le jumeau de celui de Choukri El Jallah.

Depuis son départ de Niamey, des agents de la CIA s'étaient relayés pour le suivre à la trace, sans pouvoir faire plus, à cause de son statut de diplomate.

Ce n'était pas pour lui arracher les secrets de ses investissements africains, mais pour une raison beaucoup plus sérieuse. En sus de son rôle officiel, Choukri El Jallah était le financier de toutes les opérations clandestines commandées par le responsable des Services libyens, Abdallah Senoussi. Choukri El Jallah avait donc les archives de tous les attentats financés par la Libye, ce qui intéressait *beaucoup* la CIA.

En effet, Abdallah Senoussi, le responsable de tous les coups tordus des Libyens avait été livré au nouveau pouvoir libyen et on ne risquait pas de le revoir de sitôt, les *thuvars* ¹ s'étant appliqués à lui arracher tout ce qu'on pouvait arracher du corps d'un homme sans le tuer.

Le seul récipiendaire atteignable des secrets libyens était donc Choukri El Jallah.

Après Niamey, il avait été à Genève où résidaient sa femme et ses trois enfants, qu'il avait mis à l'abri depuis longtemps dans une somptueuse villa de Cologny, face au lac, achetée pour la modique somme de vingt-deux millions de francs suisses.

De là, toujours suivi par les agents de la CIA, il avait gagné Zurich par le train pour rendre visite à une succursale de l'Arab Bank, où il avait procédé à des opérations financières que la CIA n'avait pas pu percer à jour. Il était ensuite retourné à Genève, dans sa famille, tandis que sa ravissante compagne s'était installée au Noga Hilton.

Sous le nom de Mabrouka Arlit.

De Genève, il avait gagné Vienne, en Autriche, s'installant dans une suite de l'Hôtel Impérial. Son séjour avait duré six mois et il en avait profité pour faire la tournée de plusieurs banques. Transférant ou vidant systématiquement les comptes ouverts à son nom. Sans que personne ne puisse faire quoi que ce soit.

Après Vienne, il avait gagné Beyrouth, à la grande surprise de la CIA. En effet, les Libyens kadhafistes n'étaient pas en odeur de sainteté auprès des Chiites libanais, depuis la disparition, dans les années quatre-vingt, de l'imam Moussa Sadr, haute autorité religieuse chiite qui était arrivé en Libye, mais n'en était jamais ressorti.

Un homme porteur de son passeport avait bien pris un vol Tripoli-Rome, mais la police italienne avait découvert que la photo du document avait été changée.

Les Chiites libanais étaient persuadés que le colonel Khadafi avait fait assassiner l'imam Moussa Sadr à la demande de l'ayatollah Khomeiny qui jalousait son autorité religieuse...

Aussi, depuis son arrivée à Beyrouth, Choukri El Jallah s'était-il montré extrêmement discret... Seule la CIA connaissait son adresse, cet appartement de l'avenue Kafr El Dinh, appartenant au beau-frère libanais de Choukri El Jallah, marié à la sœur de ce dernier. Évidemment, à Beyrouth, il n'était pas aussi en sécurité qu'en Suisse ou en Autriche.

Les Libyens du nouveau régime auraient donné n'importe quoi pour le capturer et le découper en morceaux, d'autres l'auraient volontiers attrappé vivant pour lui faire livrer les secrets de ses comptes bancaires où dormaient encore beaucoup de millions.

En plus, pas mal de gens mêlés aux opérations clandestines de Kadhafi auraient bien aimé le voir mort, car les morts ne parlent pas...

La CIA avait découvert rapidement la raison de ce séjour à risques

au Liban: Choukri El Jallah venait vider un certain nombre de comptes bancaires sur lesquels il avait transféré des sommes importantes. Le Liban était un des rares pays au monde où on pouvait sortir d'une banque avec des valises de billets sans le moindre problème. Son séjour ne pouvait se prolonger: les Américains avaient appris que Choukri El Jallah avait demandé l'asile politique à la Suisse et qu'il avait de grandes chances de l'obtenir, étant donné sa surface financière et son profil de retraité.

Une fois dans sa somptueuse villa de Cologny, il pourrait couler des jours tranquilles. Il avait largement de quoi s'offrir une armée de gardes du corps. De toute façon, les autorités suisses détestaient que les étrangers viennent régler leurs comptes chez eux.

Quelques années plus tôt, ils avaient expulsé une équipe du MI 6 britannique qui avait l'intention d'assassiner le président yougoslave Milosevic en leur disant sèchement: « Allez faire vos saletés ailleurs! »

La neutralité suisse n'était pas un vain mot.

Si la CIA avait fait appel à Malko, l'arrachant à ses bals de la Haute-Autriche, c'était à la demande de Mitt Rawley qui l'appréciait beaucoup, lui et sa connaissance du Liban.

Ils avaient peu de temps devant eux. Une fois en Suisse, Choukri El Jallah garderait ses secrets. Or, il y en avait un que les Américains tenaient particulièrement à percer...

Malko appuya une ultime fois sur la sonnette. Pour un résultat identique. Il commençait à avoir faim et se dit qu'il n'allait pas passer la nuit là.

Il se retourna pour appuyer sur le bouton de l'ascenseur. Son poulx grimpa au ciel: le voyant rouge clignotait, la cabine était en train de monter.

Il se pencha pour voir le dessus de la cabine se rapprocher. Comptant les étages.

Troisième, quatrième, cinquième, sixième... L'appareil continuait à monter. Quelques secondes plus tard, Malko ne se posa plus de questions: l'ascenseur venait à son étage. D'ailleurs, celui-ci s'arrêta quelques instants plus tard au septième et la porte en verre dépoli s'ouvrit, poussée par l'occupant de la cabine.



Le battant fut repoussé d'une main vigoureuse et une femme émergea de l'ascenseur.

Malko en eut le souffle coupé: c'était une des créatures les plus séduisantes qu'il ait jamais croisées. Une grande brune, avec les cheveux attachés en queue de cheval, encadrant un visage longiligne avec d'immenses yeux noirs aux cils interminables.

Elle était vêtue d'un cachemire noir moulant une poitrine aiguë et d'un jean très ajusté, glissé dans des bottes à hauts talons. Une large ceinture terminée par une grosse boucle dorée pendait sur son ventre plat.

En plus d'une plastique parfaite, cette inconnue dégageait une sensualité animale palpable, mais elle n'avait rien d'une Poupée Barbie. Le regard qu'elle posa sur Malko était totalement inexpressif. Silencieuse, elle lui tint pourtant la porte de l'ascenseur pour qu'il puisse la remplacer dans la cabine. Il saisit la poignée de la porte et la laissa se refermer, restant sur le palier.

Le regard de l'inconnue s'assombrit imperceptiblement.

– Où allez-vous? demanda-t-elle en anglais.

Il n'y avait pas trace de la moindre crainte dans sa voix. Très légèrement déhanchée, elle fixait Malko avec un mélange de curiosité et de froideur distante.

Il esquaissa un sourire.

– Je venais de sonner à cet appartement. Sans obtenir de réponse. Je suis heureux que vous soyez revenue.

La jeune femme ne se troubla pas.

– C'est moi que vous vouliez rencontrer? Je ne vous connais pas.

– Moi non plus, avoua Malko. Ce n'est pas vous que je venais voir.

– Qui alors? Je suis seule dans cet appartement.

– Un certain Choukri El Jallah. Qui vit *aussi* ici.

– Cette précision ne parut pas troubler son interlocutrice qui mit la clef dans la serrure, se tournant vers Malko.

– Je suis désolée, monsieur, mais vous avez dû vous tromper d'étage.

Au moment où elle faisait tourner le pêne, Malko lança dans son

dos:

– Vous connaissez peut-être cette personne sous le nom qu'elle utilise en ce moment, Mohammed Arlit.

L'inconnue se retourna mais ne cilla pas.

– Je ne connais pas non plus cette personne. Au revoir, Monsieur.

Elle se glissa dans l'appartement, prête à refermer le lourd battant.

Par l'entrebâillement, Malko aperçut un grand tapis chinois bleu, sur un sol de marbre foncé.

Dans quelques secondes, il n'aurait plus qu'à reprendre l'ascenseur. Alors, il eut un geste qu'aucun homme bien élevé ne se serait permis. Il glissa le pied dans l'entrebâillement de la porte, empêchant le battant de se refermer.

– Vous êtes fou! lança la jeune femme d'un air furieux. Partez ou j'appelle immédiatement la police!

Malko ne broncha pas et ne retira pas son pied. Bien qu'ayant reçu, en tant que membre de l'aristocratie autrichienne, une excellente éducation, il était parfois obligé de l'oublier dans le cadre de sa double vie.

– Faites, conseilla-t-il. Mais je ne suis pas certain que Choukri El Jallah appréciera. Il est à Beyrouth extrêmement incognito. Pour sa sécurité. Une intervention policière ferait craquer son vernis de secret.

Pendant quelques instants, ils se fixèrent en chiens de faïence. Visiblement, la jeune femme était désarçonnée par l'insistance de Malko. Elle était en train de découvrir qu'il ne s'agissait pas d'un importun ordinaire. Sans détourner le regard, elle lança:

– Qui êtes-vous?

– Je m'appelle Malko Linge, répliqua Malko. J'appartiens à une grande agence gouvernementale américaine qui souhaite s'entretenir avec Choukri El Jallah. Pour une raison importante.

– Je vous ai dit qu'il n'y avait personne de ce nom ici, répéta la jeune femme. Peut-être à l'étage en dessous.

Malko se permit un léger sourire.

– Ne perdons pas de temps! Allez plutôt demander à M. Choukri El Jallah s'il accepte de me parler!

De nouveau, elle repoussa le battant, essayant d'écarter le pied de Malko, sans y parvenir.

Nouvel « *eye-contact* », cette fois, franchement hostile. Elle hésitait visiblement sur la conduite à tenir. Apparemment, il n'y avait pas de personnel de maison dans l'appartement, sinon, cette inconnue aurait pu appeler au secours.

Celle-ci baissa les yeux et sembla se résigner, comprenant qu'elle ne se débarrasserait pas de Malko.

– Très bien, concéda-t-elle. Je vais demander à la personne qui se trouve ici si elle souhaite vous recevoir, monsieur... Linge. Je reviens tout de suite. Maintenant, voulez-vous retirer votre pied?

Elle l'autorisait gentiment à attendre sur le palier. Jusqu'à la fin du monde.

Malko sourit devant tant de naïveté feinte.

– Mademoiselle, dit-il, ne me prenez pas pour un imbécile; j'ai déjà attendu assez longtemps sur ce palier. J'attendrais volontiers à *l'intérieur* de cet appartement.

Nouveau silence, puis, bizarrement, elle demanda:

– Vous êtes armé?

Cette fois, Malko sourit franchement.

– Absolument pas, affirma-t-il. Je ne viens pas assassiner M. Choukri El Jallah, même si d'autres personnes ont sûrement cette intention. Je vous invite, si vous le souhaitez, à me fouiller.

Nouveau silence.

Enfin, avec un soupir sec, l'inconnue ouvrit le battant pour que Malko puisse entrer, refermant aussitôt derrière lui. La porte était bien doublée d'une plaque de blindage... L'entrée était ovale, froide, avec plusieurs consoles et cet immense tapis chinois rond.

L'inconnue désigna à Malko un fauteuil doré, un faux Louis XV syrien, brillant comme un soleil.

– Asseyez-vous là, ordonna-t-elle.

Sans attendre la réponse de Malko, elle s'éloigna, franchissant une double porte ouvrant sur un salon très oriental, avec de profonds canapés et des alignements de chaises le long des murs. Lorsqu'elle ne marchait pas sur des tapis, ses talons provoquaient un bruit sec, régulier, qui s'éloigna peu à peu.

L'appartement était immense.

Malko attendit.

Longtemps.

De toute façon, il était dans la place et ne repartirait pas avant d'avoir accompli la mission confiée par Mitt Rawley. Presque une demi-heure s'était écoulée lorsqu'il entendit de nouveau le martèlement des talons sur le plancher de marqueterie.

L'inconnue réapparut, toujours aussi inexpressive, pour venir se planter devant Malko.

C'est à ce moment qu'il aperçut l'arme au bout du bras droit de la jeune femme. Un petit pistolet automatique. Elle releva le bras et le braqua sur Malko. Le canon à quelques centimètres de son visage.

– Vous allez partir immédiatement, dit-elle. Sinon, je vous tire une balle dans la tête. Je suis en état de légitime défense. Vous vous êtes introduit de force dans cet appartement.



Malko croisa le regard de la jeune femme: elle était toujours aussi sexy mais avec un regard froid comme la mort. Son index était enroulé autour de la détente du pistolet et il sentit qu'il était à quelques fractions de seconde de l'éternité. À Beyrouth, il y avait trop de morts pour qu'un de plus déchaîne une enquête importante.

Il se leva avec lenteur, afin de gagner du temps. La jeune femme se déplaça de quelques centimètres, le gardant dans sa ligne de mire. Il se dirigea vers la porte, mais au lieu de l'ouvrir, il se retourna et dit d'une voix calme:

– Je ne pars pas. Il va falloir que vous vous serviez de cette arme.

Une lueur furieuse passa dans les prunelles noires de l'inconnue et il se dit qu'elle allait appuyer sur la détente.

CHAPITRE II

Les premières secondes furent les plus longues. Malko maintenait son regard dans celui de l'inconnue, sachant qu'au moment où elle le baisserait pour fixer l'endroit où elle allait tirer, il était mort. Même un petit calibre, à cette distance-là, ne pardonne pas...

À la dixième seconde, il se dit qu'il avait sauvé sa vie une fois de plus.

– Partez! répéta la jeune femme, avec un peu moins de conviction.

Même si le pistolet était toujours braqué sur lui, Malko ne sentait plus la même détermination. Demeurant strictement immobile, il répliqua:

– Me tuer serait une mauvaise idée. Je suis un agent gouvernemental des États-Unis. Les gens qui m'ont envoyé ici savent que j'y suis. Cela vous causerait beaucoup de problèmes. En plus, je ne veux aucun mal à Choukri El Jallah.

« Simplement m'entretenir avec lui. Donc, je ne partirai pas d'ici avant de lui avoir parlé.

Ils se faisaient face, à quelques centimètres de la porte. La jeune femme semblait prise de court. Soudain, elle baissa son pistolet et lança:

– Attendez-moi ici!

De nouveau, elle disparut dans les profondeurs de l'appartement, dans un martèlement de talons. Cette fois, l'attente fut plus courte. Elle revint, le visage toujours aussi fermé, et lança à Malko:

– Venez!



C'était un petit salon aux rideaux tirés, tout au fond de l'appartement. Les grandes baies donnant sur la mer avaient été obscurcies par des draperies et on y voyait à peine.

Malko distingua, assis dans un fauteuil club, un homme dans la

soixantaine, les cheveux ras, avec un collier de barbe poivre et sel et une moustache. L'allure d'un islamiste. Le nez important, des poches sombres sous les yeux, une grosse bouche presque rose. Corpulent, vêtu d'une chemise claire à carreaux et d'une veste, un jean moulant ses cuisses puissantes. Il arborait une sorte de rictus figé, fixant Malko, les mains sur ses genoux.

L'inconnue s'était glissée hors de la pièce et Malko rompit le silence.

– Vous êtes Choukri El Jallah.

Ce dernier lui jeta un regard lourd.

– Comment m'avez-vous retrouvé? Pourquoi me traquez-vous? Je n'ai rien à me reprocher, d'ailleurs, vous ne pouvez rien contre moi. Je possède un passeport diplomatique tchadien.

Il plongeait la main dans sa poche et en sortit le document, qu'il brandit devant Malko.

– Puis-je m'asseoir? demanda celui-ci, attirant à lui une lourde chaise en bois noir et se plaçant de façon à être dans le contre-jour.

– Je vous en prie, fit Choukri El Jallah, sans le quitter des yeux.

– Je ne vous ai pas *retrouvé*, précisa Malko. Les agents de la Central Intelligence ne vous lâchent pas depuis des mois.

À la mention de la CIA, le Libyen sursauta.

– Vous appartenez à la CIA! Je leur ai déjà parlé, à Vienne, à Niamey. Pourquoi venez-vous me relancer? D'ailleurs, je ne vais pas rester longtemps à Beyrouth. Je suis seulement venu régler certaines affaires financières. Ensuite, je repars pour Genève, où ma famille est déjà installée. Les autorités helvétiques vont m'accorder un permis afin de m'installer sur leur territoire. Je n'espère qu'un repos. J'ai communiqué aux nouvelles autorités de mon pays tous les documents qu'elles me réclamaient. Je suis en retraite, je souhaite qu'on me laisse tranquille.

« Qu'est-ce que vous voulez?

Malko demeura impassible.

– Monsieur El Jallah, dit-il, je sais que vous n'êtes recherché par personne. Du moins *officiellement*. En revanche, vous avez déjà fait l'objet de deux tentatives d'assassinat. Certaines personnes craignent que vous ne parliez.

Le Libyen écarta les bras en un geste d'impuissance parfaitement sincère en apparence.

– Mais j'ai déjà tout dit! Je n'étais qu'un haut fonctionnaire de la *Jamahiriya*. Le Fonds d'Investissement pour l'Afrique; ce que je dirigeais était parfaitement transparent. Les investissements que j'ai effectués sont toujours là.

– Je suppose que vous n'êtes pas dans le besoin, ironisa Malko.

– J'ai fait pour moi-même des investissements productifs! expliqua d'une voix indignée Choukri El Jallah. Ce qui me permet de vivre tranquille. Ce n'est pas un délit. Si j'étais un criminel, les Suisses ne m'auraient pas accueilli. Ils sont précautionneux.

– Si vous étiez un homme pauvre, répliqua Malko, ils ne vous auraient pas recueilli non plus, mais ce n'est pas le sujet.

« Je vais vous exposer le motif de ma visite. Vous vous souvenez de Moussa Koussa? Celui qui a succédé à Abdallah Senoussi.

Le Libyen sembla surpris.

– Bien sûr! confirma-t-il. Pourquoi me posez-vous cette question?

Malko sourit.

– Parce qu'il a mentionné votre nom au cours d'une série d'entretiens qu'il a eus au Qatar avec des représentants du MI britannique.

Moussa Koussa, avait été pendant plusieurs années, le responsable des Services libyens et le superviseur de toutes les opérations terroristes décidées par le colonel Kadhafi, succédant à Abdallah Senoussi. Comme il avait toujours entretenu de bons rapports avec les Britanniques, à la chute de Kadhafi, il avait filé à Londres, puis au Qatar où il se trouvait toujours.

– Qu'a-t-il dit sur moi? demanda Choukri El Jallah d'une voix moins assurée.

– Moussa Koussa a révélé que c'est à vous que s'adressait Abdallah Senoussi pour le financement de toutes les « opérations spéciales » libyennes, c'est-à-dire les actions clandestines.

« C'est vous qui gériez les fonds répartis dans plusieurs établissements financiers destinés au financement de ces actes terroristes. Malheureusement, Moussa Koussa n'a pu donner plus de précisions. C'est pour cela que je suis ici.

Choukri El Jallah prit quelques pistaches dans sa main et les

décortiqua avant de lancer à Malko, la bouche encore pleine.

– Je ne faisais qu’obéir au Guide! Si j’avais refusé, j’aurais été démis de mes fonctions, peut-être pire.

Malko eut un geste apaisant.

– Nous ne voulons pas vous incriminer, assura-t-il. Simplement avoir accès à ces comptes.

– Vous voulez l’argent? demanda le Libyen.

Malko sourit.

– Je ne pense pas que ce soit la motivation première de l’Agence. Non, nous voulons tirer au clair la responsabilité d’un attentat précis.

– Lequel?

– La bombe placée dans le Boeing 747 de la Panam qui assurait la liaison Londres-New York, le 21 décembre 1988. Elle a explosé au-dessus du village de Lockerbie, en Écosse, causant la mort de deux cent soixante-dix personnes dont cent quatre-vingt neuf Américains.

Choukri El Jallah resta la main en l’air, pleine de pistaches.

– Cette affaire a été tirée au clair! protesta-t-il. Deux citoyens libyens, Lamen Khalifa et Abdel Basset Ali Al Megrahi ont été jugés en Hollande pour cet attentat. Megrahi a été condamné à perpétuité, puis libéré en 2009 pour raison de santé. Khalifa, lui, avait été déclaré innocent et acquitté. Pourquoi revenir sur cette vieille histoire?

Le sabotage du vol 103 de la Panam avait fait du bruit, à l’époque. En 1991, deux ressortissants libyens avaient fait l’objet d’un mandat d’arrêt international. Accusés d’avoir envoyé une valise contenant une bombe de Malte à Francfort, puis à Londres, où cette valise avait été chargée sur le vol 103.

Le 21 janvier 1992, le Conseil de Sécurité des Nations Unies avait exigé que la Libye extradite les deux suspects sur les États-Unis ou la Grande-Bretagne.

À la suite du refus de la Libye, le Conseil de Sécurité avait adopté la Résolution 748, le 31 mars 1992, prévoyant la suspension du trafic aérien vers et à partir de la Libye, ainsi que l’interdiction de toute vente d’armes à ce pays.

Le bras de fer dura jusqu’en 1998. La Libye et la Communauté Internationale avaient trouvé enfin un accord pour l’extradition et le

jugement des deux accusés aux Pays-Bas, sous la direction de juges écossais et selon la législation de ce pays.

En 1999, après la livraison des deux Libyens, les sanctions internationales avaient été suspendues.

Quatre ans plus tard, la Libye avait accepté de payer dix millions de dollars de compensation à chacune des 270 familles des victimes, soit un total de 2,27 milliards de dollars, tout en persistant à nier sa responsabilité. Dès le mois de septembre 2003, les sanctions avaient été définitivement levées. Ali Al Megrahi, atteint d'un cancer et libéré le 20 août 2009 rentrait en Libye, où il était accueilli en héros. Il y était décédé deux ans plus tard.

On ne parlait plus de l'attentat de la Panam jusqu'en 2011, quand le chef du CNL, ancien ministre de la Justice de Kadhafi, Mustafa Abdel-Jalil, affirma que Mouammar Kadhafi avait personnellement donné l'ordre de commettre cet attentat.

Choukri El Jallah avala d'un coup une poignée de pistaches et jeta un regard plein d'innocence à Malko, lâchant :

– Je ne vois pas vraiment en quoi je pourrais vous aider sur cette affaire.

– D'une façon très facile, répliqua Malko. Vous gériez le financement de cette opération terroriste, à l'époque. Vous avez donc gardé des traces bancaires. La CIA a de fortes raisons de penser que cet attentat, s'il a impliqué des Libyens, n'a pas été conçu par eux, mais par un autre pays qui a grassement payé la Libye pour sa participation. Or, ces mouvements d'argent ont dû, logiquement, se retrouver sur un des comptes que vous gériez, Monsieur El Jallah.

Le Libyen demeura muet, mâchant une nouvelle poignée de pistaches puis, après un long silence, dit d'une voix mal assurée :

– C'est possible, je ne suis pas au courant. Je ne connais pas par cœur le détail des opérations de ces comptes qui s'étalent sur plusieurs années; en plus, j'avais beaucoup d'interlocuteurs, c'est la raison pour laquelle cela risque de prendre du temps pour trouver la vérité.

– C'est évident, approuva Malko d'un ton conciliant.

Le Libyen leva ses lourdes paupières.

– Je ne vois pas où vous voulez en venir, Monsieur....

– Linge, compléta Malko. Je vais vous le dire. La Central Intelligence Agency aimerait vous offrir l’asile politique aux États-Unis, avec votre famille, afin que vous puissiez coopérer à la recherche de la vérité. Elle est prête à signer un *affidavit* certifiant qu’en aucun cas vous ne serez inquiété, quelles que soient les découvertes de l’Agence.

« Ensuite, si vous le souhaitez, vous pourrez vous retirer dans le pays de votre choix.

Choukri El Jallah secoua la tête.

– Je ne vois pas l’utilité de me rendre aux États-Unis. Je peux parfaitement effectuer ces recherches si je me trouve à Genève.

Malko lui adressa un sourire onctueux.

– Bien sûr, mais ceux que cela concerne, s’ils l’apprennent, pourraient avoir la tentation de vous faire taire. Définitivement. Alors que vous ne risquez rien sous la protection américaine.

Choukri El Jallah ne répondit pas. Il semblait s’être endormi. Le silence dans ce grand appartement était absolu. Soudain, la femme qui avait introduit Malko surgit silencieusement et lança quelques mots en arabe au Libyen, qui lui répondit. Elle disparut pour revenir avec un verre d’eau. Choukri El Jallah le prit, l’enveloppant d’un long regard concupiscent.

Inutile de se poser des questions sur leurs rapports. En sa compagnie, l’ancien banquier risquait d’avoir une vieillesse heureuse.

S’il survivait.

Malko le laissa terminer son verre d’eau et enchaîna.

– Je ne vous demande pas une réponse immédiate, mais le temps presse. Très peu de gens savent que vous vous trouvez à Beyrouth, où vous ne comptez pas que des amis. Plus vous prolongez votre séjour, plus vous prenez de risques.

– Je compte partir pour la Suisse, définitivement, dans quelques jours, assura le Libyen.

Il sembla se recueillir, puis lança à Malko d’une voix presque ferme.

– Dites à vos chefs que je n’accepte pas leur proposition! J’ai eu de la chance de me tirer indemne d’une situation difficile. Beaucoup de mes amis sont morts aujourd’hui. Je n’aspire plus qu’à la paix. D’ailleurs, j’ai brûlé tous ces documents qui auraient pu m’attirer des

problèmes. Je ne suis plus qu'un vieil homme fatigué.

« Je vous remercie de votre visite, Monsieur...

– Linge, compléta Malko. Je pense que vous ne prenez pas la bonne décision. Je vais transmettre votre réponse à l'Agence, mais je ne suis pas sûr qu'elle s'en contente.

Choukri El Jallah secoua la tête et grommela.

– Vous ne pouvez rien contre moi! Je n'ai rien fait. Tout ça, ce sont des histoires anciennes. Maintenant, je vais me reposer.

Il appela.

– Jezia!

Presque aussitôt, l'inconnue brune surgit. Malko tiqua intérieurement. Officiellement, cette femme devait s'appeler Mabrouka Arlit. Est-ce que Jezia était un diminutif?

– Raccompagne monsieur! ordonna le Libyen.

Ils traversèrent l'appartement. Au moment de se quitter, Malko lui sourit.

– Vous vous appelez Jezia? C'est un joli prénom.

– Non, je m'appelle Mabrouka, corrigea-t-elle. Il aime bien m'appeler Jezia.

– Vous êtes libyenne?

– Non, tunisienne, fit-elle en refermant la porte.

Malko entendit son nom à nouveau appelé par une voix grave.



Choukri El Jallah n'avait pas changé de position. Dès que la jeune femme fut à côté de son fauteuil, il lança d'une voix furieuse:

– Tu n'aurais jamais dû le laisser entrer!

– Il a forcé la porte! protesta-t-elle. Quand je suis sortie de l'ascenseur, il était déjà là.

– Tu as merdé! lança le Libyen.

Brutalement, il allongea la main droite et referma les doigts sur l'entrejambe de sa compagne. Elle eut une grimace de souffrance.

– Tu me fais mal! protesta-t-elle.

– Je devrais te punir, gronda le Libyen. À cause de toi, je vais avoir des problèmes. Il faut se méfier des Américains, ils sont très forts.

Tout en parlant, il l'avait attirée en face du fauteuil. Son regard torve se leva sur elle. Suintant de désir. Elle était vraiment *très* bandante. Même dans cette tenue sport. Leurs regards se croisèrent et la jeune femme lui adressa un sourire comme elle en avait le secret, découvrant des dents éblouissantes.

– Je te demande pardon! dit-elle.

En même temps, elle s'agenouilla en face du fauteuil, échappant aux doigts crochés dans son entrecuisses. Choukri El Jallah ne fit pas beaucoup d'efforts pour la retenir. Déjà, il respirait plus vite, tandis que la jeune femme faisait glisser le zip de son jean. D'un caleçon violet, elle fit sortir un gros sexe mou qu'elle commença à masturber lentement, le roulant entre ses doigts comme un cigare.

Le Libyen grognait d'aise. Il se pencha et parvint à atteindre les seins de la jeune femme, en saisissant les pointes et les tordant. Ce qui acheva de lui donner une érection.

Grâce au Viagra, il n'avait jamais de problème pour honorer sa maîtresse.

D'ailleurs, depuis quatre ans qu'il la baisait régulièrement, il avait toujours aussi envie d'elle. Elle respirait le sexe. Il savait que, de temps en temps, elle se tapait un de ses gardes du corps, uniquement pour sentir un sexe dur dans son ventre, mais il s'en moquait. Jezia, officiellement Mabrouka, était plus belle que toutes les filles qu'il connaissait. Avec ses jambes interminables, sa poitrine aiguë et son visage de chat vicieux, elle lui avait avoué un jour que, parfois, lorsqu'elle était seule, elle mettait des bas et des porte-jarretelles et qu'elle se caressait, en pensant à un beau mec.

La bouche qui se refermait sur lui déclencha un soupir d'aise chez Choukri El Jallah. Il ferma les yeux, profitant de la sensation exquise.

Jezia lui administrait une fellation lente et profonde, le tenant solidement à la base du sexe, pour renforcer son érection. Aucun mouvement d'humeur ne résistait à sa méthode.

Choukri El Jallah respirait de plus en plus vite, les yeux fermés. Songeant à la vie merveilleuse qu'il aurait bientôt.

En quittant Beyrouth, il n'allait pas en Suisse, mais beaucoup plus

loin.

Avec Jezia.

Il n'avait aucune envie de revoir sa femme et ses trois enfants. Certes, sa famille ne manquerait de rien, mais lui aurait une vie heureuse avec Jezia, profitant jusqu'à plus soif de son corps magnifique.

Il ne pouvait plus se passer d'elle.

Il eut un hoquet et un bruit de gorge. Il venait de se répandre dans la bouche de Jezia qui restait collée à lui. Finalement, c'était un bon jour.

CHAPITRE III

– Il y a eu 270 morts! explosa Mitt Rawley, le chef de Station de la CIA à Beyrouth. Nous n'avons pas oublié et nous n'oublierons *jamais*. C'est un dossier que se repassent les directeurs successifs de l'Agence. Il ne faut pas le lâcher.

Jusque-là, on n'avait rien pu faire. Le procès de l'attentat de Lockerbie avait été une farce. Il n'y avait que deux lampistes dans le box des accusés. On le savait. Les vrais coupables étaient ailleurs.

– Vous croyez vraiment à la culpabilité de l'Iran? demanda Malko.

L'Américain inclina la tête affirmativement.

– Oui, nous en sommes persuadés. Mais nous n'avons aucune preuve. Les Iraniens ont voulu venger leur Airbus A320 abattu par erreur par le croiseur Vincennes, au large des côtes iraniennes. Comme ils sont malins, ils ont demandé aux Libyens d'endosser l'opération. De façon à ne pas apparaître. Leur manip a marché à merveille. L'enquête a tout de suite identifié des acteurs libyens. Seulement, ceux-ci étaient au bout de la chaîne des responsables.

– En quoi Choukri El Jallah peut-il vous aider?

– La seule preuve *concrète* de la participation iranienne se trouve dans les comptes secrets de ce salaud. Il gérait toutes les opérations terroristes réclamées par le Guide. Mais, en dehors des sorties d'argent, il y avait *aussi* des rentrées. Si les Iraniens ont payé, c'est sur un de ses comptes. Si nous arrivons à identifier l'origine du virement, nous aurons un « *smoking gun* ». Et on pourra le leur faire payer.

– Comment? demanda Malko, la plupart des acteurs ont disparu. C'était il y a vingt-quatre ans, un quart de siècle.

– C'est vrai, reconnut l'Américain, mais si nous obtenons la preuve matérielle d'une implication de l'Iran, nous le leur ferons payer.

– Comment?

Mitt Rawley eut un geste évasif.

– D'abord, en leur faisant savoir que nous savons. Ensuite, disons que cela «libérera» nos politiques. Nous sommes un peu comme les Israéliens. Chez nous, une vie américaine a une valeur inestimable.

Ceux qui la prennent doivent être punis.

Malko ne répondit pas. Il retrouvait l'Amérique profonde, celle qui avait forgé cette nation aux valeurs claires, intransigeantes et brutales.

On revenait à l'Écriture: celui qui a frappé par l'épée, périra par l'épée.

– Comment êtes-vous certain de la participation de Choukri El Jallah à cette opération? demanda Malko.

L'Américain le corrigea aussitôt.

– Il n'a pas *participé* au sens propre du mot. C'est un des comptes qu'il gérait qui a été utilisé par les Iraniens pour « payer » la Libye. J'ai même la somme: dix millions de dollars. C'est Moussa Koussa qui nous l'a confirmé. Seulement, il y avait un cloisonnement total entre l'opérationnel et les opérations financières et il ignorait sur quel compte cette somme avait été versée. Seul, Choukri El Jallah le savait.

« Or, il y a *forcément* des traces écrites de ce virement. Les banques gardent tout. Il faut juste savoir sur quel compte ces millions de dollars ont atterri.

– Cela ne liera pas forcément l'Iran à cette affaire, remarqua Malko.

Mitt Rawley hocha la tête affirmativement.

– Correct! Mais nous aurons l'origine du virement, ses références bancaires. Or, nous avons une liste longue comme le bras de comptes « off-shore » contrôlés par les Iraniens pour leurs opérations spéciales. Il suffit que cela « *matche* »...

– Cela suffit? demanda Malko, sceptique.

– Cela ne suffira pas devant une Cour de Justice, mais nous n'irons pas devant une Cour de Justice.

« Nous n'aurons pas que des documents bancaires. Si je veux récupérer Choukri El Jallah, c'est pour obtenir un témoignage de sa part. Commentant l'opération. Avec cet ensemble de documents, nous aurons l'arme absolue contre l'Iran.

– Comment?

– Jamais aucun groupe terroriste n'a revendiqué le sabotage d'un avion commercial. *Jamais*. Là, il ne s'agit pas de terroristes mais de terrorisme d'État, commandité par un pays membre des Nations Unies!

« C'est un coup à se faire mettre au banc de l'humanité. Bien sûr, les

Iraniens nieront, mais avec ce genre de preuve, on ne les croira pas. Ils seront ostracisés, même par leurs amis. Personne ne peut défendre une telle action.

« N'oubliez pas que sur les 270 morts, dont 189 Américains, il y eut des victimes appartenant à 21 nations différentes dont la Suisse, la Belgique ou la Suède!

Un ange passa, les ailes en feu.

Malko imaginait ce que donnerait un tel déballage. Le chef de Station de la CIA avait raison. L'Iran ne se relèverait pas d'une telle révélation.

Mitt Rawley précisa aussitôt d'une voix égale:

– J'espère qu'en cas de succès, nous n'irons pas jusqu'à un exposé public, qui serait certes une grande satisfaction, mais n'apporterait pas grand-chose sur le plan pratique. Si nous arrivons à construire ce dossier, nous irons trouver les Iraniens pour leur vendre *très cher* notre silence. Par exemple contre l'abandon de leur programme nucléaire.

Là, on entrait dans le dur... Mitt Rawley était sur un petit nuage, mais Malko comprenait son raisonnement. Imaginant un représentant des États-Unis arrivant à l'Assemblée Générale des Nations Unies avec un tel dossier.

L'image de l'Iran en sortirait sérieusement abîmée...

– Si cela marche, remarqua-t-il, Choukri El Jallah aura intérêt à porter une cote de mailles pour le restant de ses jours.

– Nous savons gérer ce genre de choses, affirma l'Américain. Personne ne saura où il se trouve. On lui donnera une autre identité et il a assez d'argent pour vivre confortablement n'importe où.

Malko esquissa un sourire.

– Pour le moment, nous en sommes encore au stade du « *wishful thinking* ». Choukri El Jallah est tapi dans sa tanière et ne veut pas entendre parler de votre proposition. Il m'a dit être prêt à gagner la Suisse dans quelques jours pour s'y installer. En attendant, il ne va pas bouger de chez lui et j'ai peu de chances de le revoir.

« Je ne vois pas comment on peut lui forcer la main.

– J'y réfléchis! avoua l'Américain.

– À propos, dit Malko, avez-vous entendu parler d'une certaine

Jezia? Une jeune femme extrêmement séduisante qui paraît être la maîtresse de Choukri El Jallah?

– C'est celle que nous connaissons sous le nom de Mabrouka Arlit, répondit l'Américain.

– Elle semble s'appeler Jezia et m'a dit être tunisienne.

– C'est une information, reconnut le chef de Station de la CIA. Nous ne savons rien sur elle, à part sa fausse identité, nigérienne.

– C'est fâcheux, remarqua Malko car elle semble extrêmement intime avec Choukri El Jallah. À mon avis, si vous l'exfiltrez sur les États-Unis, il faudra la prendre aussi...

Mitt Rawley eut un geste évasif.

– Ce salopard a le droit de baiser! Une très jolie femme, cela devrait vous plaire.

Malko sourit.

– Ce n'est pas seulement une très jolie femme, c'est une vipère du désert...

Il raconta à l'Américain comment Jezia l'avait menacé et conclut.

– Elle était *vraiment* prête à me tuer. Je connais le regard des tueurs, souligna Malko.

– On la gèrera aussi! assura l'Américain. Je vais essayer à travers mes amis libanais d'en savoir plus sur elle. Hélas, la Générale 1 qui gère l'aéroport est aux mains du Hezbollah, qui ne coopérera pas.

« À propos, Choukri El Jallah vous a donné un numéro de portable?

– Non, reconnut Malko. Par contre, j'ai laissé le mien à cette Jezia... Je crains qu'elle ne m'appelle pas.

C'était une litote...

Ils étaient dans l'impasse: Choukri El Jallah n'étant recherché par aucune juridiction, il était impossible de l'empêcher de circuler à sa guise. En plus, le gouvernement libanais ne coopérerait pas dans une opération « grise » concernant un citoyen étranger.

Une fois en Suisse, le Libyen serait encore plus intouchable.

– J'ai une idée, dit soudain Mitt Rawley, qui pourrait amener El Jallah à faire appel à vous.

– Laquelle?

– On a des amis à *Al Nahar* 2. On peut leur faire passer l'information que Choukri El Jallah se cache au Liban. Ils vont réagir immédiatement.

Malko fit la moue.

– C'est peut-être une manœuvre imprudente! remarqua-t-il. Les Libyens n'ont jamais été bien vus au Liban, à cause de l'affaire Moussa Sadr. Certains peuvent avoir envie de se venger.

– Tant mieux, affirma l'Américain. Plus El Jallah aura peur, plus il aura envie de se jeter dans nos bras...

Pari dangereux.

L'imam Moussa Sadr, idole des Chiites libanais avait été attiré en Libye et assassiné, des années plus tôt, sur l'ordre du colonel Kadhafi. Les circonstances de sa disparition étaient toujours demeurées obscures, mais les Chiites libanais et le Hezbollah étaient persuadés de la responsabilité du chef d'État libyen dans sa mort...

En plus, si les Iraniens apprenaient la présence de Choukri El Jallah au Liban, ils pouvaient, eux aussi, avoir envie de réagir. Or, à Beyrouth, ils possédaient le relais du Hezbollah et une grande capacité de nuisance...

Mitt Rawley risquait d'ouvrir la boîte de Pandore... Inquiet, Malko suggéra:

– Je peux faire une seconde tentative, à travers cette Jezia. Si vous y mettez quelques « baby-sitters », on peut arriver à la surveiller et à la coincer hors de ce fichu appartement.

L'Américain secoua la tête.

– D'après ce que vous m'avez dit, elle est *très* proche de El Jallah qui doit la couvrir d'or: elle n'a aucune raison de le trahir à notre profit. Nous n'avons rien à lui offrir. Je préfère mon option. Nous allons faire sortir le loup du bois.

– J'espère qu'il ne se fera pas dévorer par un loup plus gros que lui, conclut Malko. Je retourne donc au Phoenicia et j'attends.

– Je crois que vous n'aurez pas longtemps à attendre! promit Mitt Rawley.

Mitt Rawley tendit à Malko le numéro de *Al Nahar* du jour, où un article en première page avait été encadré de rouge... Comme c'était en arabe, Malko ne put le lire, mais Mitt Rawley le commenta d'une voix excitée.

– Ils ont mis le paquet! En une! Ils donnent même le nom de l'immeuble...

Malko n'eut pas le temps de lui répondre. Son portable sonnait: un numéro masqué. Il répondit. C'était une voix de femme parlant anglais avec un fort accent arabe.

– Malko Linge?

– Oui, c'est moi, dit Malko.

– Je vous passe Choukri El Jallah, fit la voix féminine.

1. Sûreté Générale.

2. Grand quotidien libanais.

CHAPITRE IV

Il y eut un court silence au bout du fil, puis une voix, tellement rocailleuse qu'elle en était presque inaudible, lança à Malko:

– Vous êtes fou!

– Pourquoi dites-vous cela? protesta celui-ci.

– L'article d'*Al Nahar*! gronda Choukri El Jallah! C'est vous! Maintenant qu'ils savent que je suis ici, qu'ils ont retrouvé ma trace, ils vont me traquer.

– Je n'ai rien fait, protesta Malko, disant presque la vérité. Qui sont les « ils »?

– Ceux qui sont au pouvoir aujourd'hui dans mon pays. Ils ont beaucoup d'alliés ici. Et puis, j'ai d'autres ennemis...

– Je suis désolé de ce qui vous arrive, assura Malko. Que voulez-vous faire?

– Venez me voir! lança le Libyen, vous connaissez l'adresse!

Il avait déjà raccroché.

Mitt Rawley et Malko se regardèrent. Comme Choukri El Jallah parlait très fort, l'Américain avait tout entendu. Il rayonnait.

– *Bingo!* fit-il. *We are back on business !* 1 Allez vite voir cet enfoiré avant qu'il ne change d'avis!



Cette fois, la porte s'ouvrit quelques secondes après le coup de sonnette de Malko.

Jezia-Mabrouka portait une sorte de djellaba brodée verte en soie, qui moulait sa lourde poitrine, et des babouches. Elle jeta à Malko un regard sans aménité.

– Choukri est très mal! lança-t-elle. J'ai été obligée d'appeler un médecin. Il a failli avoir un infarctus.

– Je suis désolé! ne put que dire Malko.

Il suivit la jeune femme, cette fois jusqu'à une chambre très orientale, plongée dans la pénombre, où flottait une forte odeur d'encens. Choukri El Jallah était allongé sur un lit, la tête soutenue par des oreillers, le teint très pâle. À peine Malko fut-il entré qu'il congédia la jeune femme d'un geste sec. Malko s'assit à côté du lit.

Le Libyen respirait lourdement et les cernes sous ses yeux avaient encore foncé. Ses lourdes paupières recouvraient presque entièrement ses yeux globuleux.

– Vous voulez ma mort? demanda-t-il d'une voix lourde.

– Certainement pas! protesta Malko. Pourquoi me soupçonnez-vous de cet article dans *Al Nahar* ?

Choukri El Jallah lui jeta un regard méprisant.

– Ne me prenez pas pour un imbécile! J'ai fait très attention en venant ici. Personne ne connaissait ma présence à Beyrouth, à part les Américains. Maintenant, la chasse à l'homme est relancée. Vous ne les connaissez pas! Les gens du nouveau gouvernement libyen salivent devant moi comme un tigre devant de la viande fraîche.

– Pourquoi?

– D'abord, parce qu'ils voudraient m'emmener en Libye pour me torturer et, ensuite, m'assassiner. Comme ils ont fait pour le Guide. Ensuite, parce qu'ils pensent qu'à travers moi, ils peuvent récupérer beaucoup d'argent.

– C'est vrai? demanda Malko.

– Ce n'est pas la question, laissa tomber le Libyen. Je suis sûr qu'ils vont demander mon extradition aux Libanais. Le gouvernement ici est dominé par les Chiïtes. Ce sont des gens qui ne m'aiment pas. Il faut me protéger.

– La meilleure protection, suggéra Malko, c'est de quitter le Liban pour les États-Unis... où vous serez en totale sécurité.

– Ce n'étaient pas mes plans! grommela Choukri El Jallah. Je n'aime pas les États-Unis...

Ce n'était pas vraiment le problème.

– Que suggérez-vous? demanda Malko.

– Si j'accepte votre proposition, je ne peux pas partir

immédiatement, expliqua Choukri El Jallah. J'ai des choses à faire ici, je dois les faire. Désormais, je suis en danger de mort dès que je mets les pieds en dehors de cet appartement. Tant que je suis encore à Beyrouth, je veux une protection *efficace* contre les salauds qui veulent ma peau.

– Cela doit pouvoir se faire, approuva Malko qui buvait du petit lait. Le stratagème imaginé par Mitt Rawley semblait fonctionner. Vous pouvez même avoir des officiers de sécurité, ici, dans cet appartement.

– Inutile! cracha le Libyen. Il faut simplement que l'immeuble soit sécurisé. Je veux également que le gouvernement américain fasse savoir aux autorités libanaises que je suis sous sa protection. Que, légalement ou illégalement, personne ne doit s'attaquer à moi.

– C'est possible aussi, assura Malko, mais le Liban est un pays souverain, on ne peut pas garantir ses prises de position.

Choukri El Jallah eut un mauvais sourire.

– Vous, les Américains, savez très bien tordre les bras...

« Autre chose, la jeune femme que vous avez vue, Mabrouka Arlit, doit pouvoir venir aux États-Unis avec moi si je me décide. C'est une condition sine qua non.

Malko ne pipa pas.

– Si vous me remettez son passeport, suggéra-t-il, je ferai en sorte qu'il lui soit accordé un visa.

Choukri El Jallah balaya le visa d'un geste méprisant.

– Elle vient avec moi, un point c'est tout; on réglera les questions de papiers plus tard. Est-ce que vous êtes d'accord?

– Ce n'est pas une décision que je peux prendre moi-même, esquiva Malko, mais je vais transmettre vos demandes.

Le Libyen respira lourdement, avec une grimace de douleur, posant un gros index boudiné sur sa poitrine, dans la région du cœur.

– J'ai un point là! fit-il. J'espère que ce n'est pas grave.

Il ferma les yeux et demeura silencieux d'interminables secondes. Quand il les rouvrit, son regard était presque vitreux.

– Si vos chefs sont d'accord pour une prise en charge immédiate, dit-il de sa voix lourde, revenez à quatre heures! Sinon, allez au diable, je me débrouillerai tout seul! J'ai encore des amis et je n'ai pas

envie de mourir.

– Je serai là à quatre heures, promet Malko.

– Ne venez pas seul! lança Choukri El Jallah. Je vais vous demander d'accompagner Mabrouka à la banque franco-libanaise, dans Hamra. Je préférerais qu'elle ait une escorte.

Mabrouka-Jezia n'allait sûrement pas chercher des pistaches à la banque franco-libanaise. De nouveau, Malko ne fit aucun commentaire en se levant. La jeune femme devait écouter à la porte car elle surgit aussitôt et le raccompagna, le visage toujours sombre.

– Vous avez vu, dit-elle, il est très mal...

– Il va se remettre, assura Malko. Tout à l'heure, il m'a demandé de revenir à quatre heures. Je dois vous accompagner quelque part, à sa demande.

La jeune femme ne fit aucun commentaire.

En sortant, Malko remarqua, garée sur le trottoir d'en face de l'avenue Kafr El Dinh, une voiture verte, avec deux hommes à bord, qui ne se trouvait pas là lorsqu'il était arrivé. Choukri El Jallah n'avait peut-être pas tort d'être inquiet.



– Formidable! approuva Mitt Rawley. On a bien coincé ce salaud. Vous pouvez retourner chez lui tout à l'heure et lui assurer que nous lui garantissons une « *full protection* » tant qu'il sera sur le sol libanais. Je vais affecter une dizaine d'OT 2 sous votre commandement pour cette tâche.

« Il est évidemment dans notre intérêt qu'il n'arrive rien à Choukri El Jallah. Pour commencer, vous aurez deux « baby-sitters » et une voiture blindée pour votre expédition à la Banque franco-libanaise.

– Et vis-à-vis du gouvernement libanais?

– Je vais demander à l'ambassadeur de se rapprocher du directeur de cabinet du président libanais. Il ne veut pas de problèmes avec nous. Je ne pense pas que cela fasse de difficultés.

– Et les Libyens? interrogea Malko.

– C'est plus difficile, reconnut Mitt Rawley, ils sont incontrôlables et sentent la bonne odeur des dollars... Heureusement, ils n'ont pas de structures à Beyrouth qui leur permettent d'être vraiment nuisibles. Je

vous invite à déjeuner, ensuite vous repartirez au travail.

– Vous avez bien manœuvré. À propos, cette Mabrouka, elle n'est pas encore tombée amoureuse de vous?

– Elle a pour moi le regard d'un cobra! assura Malko, ce n'est pas une tendre et elle n'a pas intérêt à trahir son amant en titre, milliardaire de surcroît. Vous n'avez rien appris sur elle?

– Rien encore. Allez, on a juste le temps de filer sur Jounieh. Vous récupérerez votre escorte au retour.



Lorsque Mabrouka-Jezia ouvrit la porte de l'appartement de Choukri El Jallah, Malko eut un nouveau choc: elle s'était changée et maquillée. Plus belle que jamais, moulée dans un tailleur cintrée, à la jupe au-dessus du genou, ses longues jambes prolongées par des escarpins. L'œil charbonneux à souhait, mais, surtout, cette sexualité qui se dégageait de chacun de ses gestes.

– Venez, dit-elle, Choukri vous attend.

Elle le précéda dans l'appartement et il put contempler une chute de reins admirable.

Choukri El Jallah, toujours dans son lit, paraissait en meilleure forme, un plateau de thé devant lui.

– Alors, demanda-t-il, vous êtes prêt à me donner satisfaction?

– Absolument! confirma Malko. Je suis avec une voiture blindée de l'ambassade américaine et deux gardes du corps. Pour le reste, M. Mitt Rawley, le chef de Station de la CIA à Beyrouth, est d'accord avec tout ce que vous réclamez. Il est prêt à vous le confirmer de vive voix, si vous le souhaitez.

Le Libyen émit un grognement qui pouvait passer pour un acquiescement.

– Parfait! dit-il, vous allez donc accompagner Mabrouka à la Banque franco-libanaise où elle doit effectuer une opération. Ensuite, vous revenez ici.

– C'est parfait, confirma Malko.

– Venez! dit la jeune femme.

Ils passèrent par une sorte de bureau où elle prit deux sacs de cuir marron souple et les lui tendit.

– Nous les emportons, dit-elle simplement.

De nouveau, elle le précéda jusqu'à la sortie. Intérieurement, Malko fulminait: elle le traitait comme un domestique. Dans l'ascenseur, ils se retrouvèrent face à face et il put sentir son parfum, lourd et entêtant. Son regard était impénétrable, mais il se dit qu'elle était exceptionnellement belle, avec son visage allongé, ses sourcils bien dessinés et cette bouche parfaite. Évidemment, le couple qu'elle formait avec Choukri El Jallah était un peu boiteux.

La Mercedes blindée de la Station attendait au bord du trottoir. Un OT au volant, un autre à côté de lui. Malko balaya l'avenue du regard et aperçut la voiture verte déjà repérée le matin. Une vieille Toyota avec deux hommes à bord.

Après avoir pris place à l'arrière, il se pencha vers un des deux « baby-sitters ».

– La voiture verte derrière, ce sont des « bandits », annonça-t-il.

L'OT ne se troubla pas.

– *Don't worry, sir.* 3 Nous les tiendrons à distance.



On les attendait. Mabrouka-Jezia fut accueillie par un homme chauve et onctueux qui les amena dans un petit bureau et leur fit apporter du thé. Il revint avec des papiers et engagea avec la jeune femme une longue conversation en arabe, tout en lui faisant parapher et signer des documents.

Lorsque ce fut terminé, il se cassa en deux, adressa un sourire poli à Malko et s'éclipsa. Ce dernier avait au moins appris une chose. La jeune femme possédait une délégation de signature sur ce compte. Hélas, il ignorait à quel nom il était, mais se promit de signaler le fait à la CIA.

Un employé revint, avec un long caisson métallique, ferma soigneusement la porte du bureau et un second employé débarqua avec une machine à compter les billets. Le premier ouvrit le caisson et en sortit des liasses de billets de cent dollars tout neufs.

La jeune femme contemplait l'argent d'un air indifférent, tout en fumant.

Une demi-heure plus tard, ils n'avaient pas terminé et les deux sacs étaient bourrés à craquer... Malko avait perdu le compte mais il y en

avait pour plusieurs millions de dollars.

Il y eut un échange rapide en arabe, puis la jeune femme lança à Malko:

– Nous reviendrons demain.

Cette fois, ce furent les deux employés qui portèrent les sacs pleins de billets à travers les couloirs de la banque. Les deux OT de la CIA attendaient dans l'entrée. À travers la porte vitrée donnant sur la rue, Malko aperçut un jeune homme barbu, en polo vert rayé blanc, qui semblait les guetter. Malko le désigna à un des « baby-sitters ».

– Vous l'avez « checké »?.

– Oui, sir, répondit l'Américain. Il n'est pas armé. Il a dit qu'il voulait seulement parler à la *young lady*.

Effectivement, dès que la porte fut ouverte, le jeune homme s'avança le plus près qu'il put, le « baby-sitter » faisant un rempart de son corps à Mabrouka-Jezia, et lança une longue phrase en arabe, d'un ton haineux, avant de faire demi-tour.

Celle-ci resta impassible et ne répondit pas.

Ils reprirent place dans la Mercedes et ce ne fut qu'un peu plus tard que Malko demanda:

– Qu'est-ce qu'il vous a dit?

– Que j'étais une chienne! fit la jeune femme d'un ton indifférent. Il m'a chargée de dire à Choukri El Jallah qu'il était lui aussi un chien et qu'il allait payer pour la mort du saint imam Moussa Sadr.

Donc, les Chiites avaient lu *Al Nahar*. En tant que financier des opérations clandestines, ils incluaient El Jallah dans leur haine du régime kadhafiste.

– Ce ne sont que des paroles, dit-il d'un ton rassurant. Ces gens ne peuvent rien faire.

– *Inch Allah!* fit la jeune femme d'un ton fataliste. Désormais, vous êtes là pour nous protéger.

Ils n'échangèrent plus un mot jusqu'à l'immeuble de Choukri El Jallah. Un des « baby-sitters » monta avec eux dans l'ascenseur, chargé des deux sacs, mais les abandonna à la porte sur l'ordre de Mabrouka-Jezia. Celle-ci, après avoir ouvert, posa les deux sacs dans l'entrée comme s'il s'agissait de sacs de provisions et disparut dans l'appartement.

Lorsqu'elle revint dans l'entrée, elle paraissait plus détendue et avait ôté la veste de son tailleur, révélant un pull orange moulant. Avec sa jupe droite soulignant ses longues jambes, Malko en avait l'eau à la bouche.

– Voulez-vous un thé ou un café? demanda-t-elle.

Elle s'humanisait.

– Avec plaisir, dit Malko, un café.

– Installez-vous dans le salon! proposa-t-elle.

Il était mesmerisé par cette superbe femelle qui n'avait pas froid aux yeux. Lorsqu'elle réapparut et s'assit en face de lui, les jambes croisées très haut, il oublia la CIA et la « malédiction » qui accompagnait la soi-disant Mabrouka Arlit. Dès qu'elle bougeait, on avait envie de se jeter sur elle. En plus, sa voix un peu rauque donnait la chair de poule.

C'était impossible qu'elle se contente sexuellement de Choukri El Jallah. Seulement, il fallait avancer sur des œufs...

– Vous êtes contente de partir aux États-Unis? demanda-t-il.

La jeune femme fit la moue.

– Non, dit-elle, je n'aime que la Tunisie et Paris. Et puis là-bas, je ne pourrai pas faire ce que je veux. J'aime mon indépendance.

Il n'osa pas lui poser de questions plus intimes, mais quand leurs regards se croisèrent, il lut dans celui de la jeune femme une expression différente. Elle commençait à le regarder comme un homme... Son café bu, elle se leva.

– Je ne veux pas rester trop longtemps avec vous, dit-elle. Choukri n'aimerait pas. Vous pourrez revenir demain, vers onze heures, pour terminer le transfert.

– Absolument, confirma Malko. À propos, cela serait peut-être plus simple que je puisse vous joindre. Vous avez un numéro de portable?

Elle hésita.

– Oui, mais...

– Je ne donnerai ce numéro à personne, assura-t-il.

– Bon, fit-elle, je ne connais pas le numéro par cœur. Attendez!

Elle disparut et revint un portable à la main. Le numéro était inscrit dessus. Malko le nota. Un numéro libanais.

Elle le raccompagna ensuite à l'ascenseur et, pendant qu'ils

attendaient la cabine, dit soudain :

– Je vous demanderai peut-être un service demain.

Sans en dire plus, elle rentra dans l'appartement. Visiblement, elle l'avait « testé » et le résultat était favorable. Que pouvait-elle bien lui demander ?



– Le numéro est intraçable, annonça Mitt Rawley. C'est une carte qu'on achète dans une boutique. Anonymement. Elle est prudente.

Il n'avait pas perdu de temps, mais semblait ravi.

– Vous avez travaillé sur la banque ? demanda Malko.

– Oui, j'aurai des résultats demain. Choukri El Jallah est en train de vider un compte qu'il contrôlait ici. Il doit y en avoir beaucoup d'autres.

« Le rôle de cette Mabrouka Arlit est intéressant. Apparemment, il a totalement confiance en elle. Donc, elle est susceptible de savoir beaucoup d'autres choses. Il va falloir que vous la « tamponniez ».

– Ce ne sera pas facile, objecta Malko. C'est une dure.

La jeune femme lui rappelait, en moins exubérante, Mandy la salope, qui avait éprouvé son premier orgasme sur un matelas de billets de cent dollars. Au demeurant, une créature admirable, toujours prête à rendre service et bandante comme Jezabel elle-même.

– Pour le moment, adjura l'Américain, il ne faut pas effaroucher El Jallah. Dès qu'il a terminé ses transferts, on l'exfiltre. Il suffit que je demande un Gulfstream à Chypre. L'Agence est d'accord. Mes gars m'ont dit que des malfaisants tournaient autour de lui. Qu'ils avaient interpellé Mabrouka Arlit à la sortie de la banque.

– D'après ce qu'elle m'a dit, releva Malko, ce sont des Chiites religieux qui veulent venger Moussa Sadr. Pas des dangereux.

– Même une mouche ne rentrera pas dans cet immeuble sans leur accord. Demain, demandez-lui si elle a beaucoup de comptes à vider ! Moins longtemps il reste à Beyrouth, mieux cela vaudra.

« On a une équipe *around the clock*, assura le chef de Station de la CIA.

Cette fois, Mabrouka-Jezia portait un pantalon de cuir noir qui moulait une chute de reins à faire trembler les mains, avec, toujours, un pull moulant à souhait. Elle était bandante et le savait. La façon dont elle parlait était différente, plus douce, mais Malko restait sur ses gardes. Il avait affaire à un cobra. Elle lui tendit les deux sacs de cuir vides et ils prirent l'ascenseur. Dehors, la voiture des Chiites avait disparu: ils avaient dû renoncer.

À la banque, cela fut le même processus, simplifié. Il n'y avait plus de signatures à obtenir et le transfert des liasses de billets commença immédiatement.

Malko s'endormit presque, bercé par le son de la machine compteuse de billets. Mabrouka-Jezia fumait, les jambes croisées, le regard dans le vide.

Une heure et quart après, ce fut terminé.

On les accompagna jusqu'à la porte. Les deux « baby-sitters » prirent les sacs et les fourrèrent dans le coffre de la Mercedes.

Durant le trajet de retour, la jeune femme se pencha soudain vers les deux Américains de l'avant et demanda:

– Pouvez-vous mettre un peu de musique?

Le voisin du chauffeur trouva *Nostalgie* et elle lui demanda de monter le son. Malko ne comprenait plus. Jusqu'au moment où sa voisine se tourna vers lui et dit d'un ton égal:

– Hier, je vous ai demandé si vous pourriez me rendre un service. Vous êtes toujours d'accord?

Malko comprit pourquoi elle avait mis la musique: on ne pouvait pas entendre de l'avant ce qui se disait.

– Bien sûr, dit-il. De quoi s'agit-il?

– Tout à l'heure, quand nous arriverons à l'appartement, laissez un des deux sacs dans le coffre de la voiture; je viendrai le récupérer un peu plus tard chez vous, au Phoenicia.

1. On est revenus dans le jeu.
2. Officiers traitants.
3. Ne vous en faites pas!

CHAPITRE V

Malko ne marqua aucune réaction devant cette proposition inattendue. La musique continuait à noyer la voiture. Il croisa le regard de la jeune femme, indéchiffrable, et dit:

– Vous pouvez compter sur moi.

– Merci, dit-elle simplement.

Puis, se penchant vers l'avant, elle lança.

– Baissez un peu la musique, c'est trop fort!

Ensuite, ils n'échangèrent plus un mot jusqu'à ce que la Mercedes s'arrête. Le coffre s'ouvrit automatiquement et Malko descendit. Au moment où un des « baby-sitters » se penchait pour prendre les deux sacs pleins de billets de cent dollars, Malko l'arrêta. Il saisit un des deux sacs et referma le coffre.

Mabrouka-Jezia attendait au bord du trottoir. Elle tendit la main à Malko.

– À plus tard! Votre ami va m'aider.

Malko n'avait plus qu'à remonter dans la Mercedes.

– On va au Phoenicia! lança-t-il au chauffeur.

Arrivé à l'hôtel, il glissa le sac sous le portail magnétique de l'entrée, qui ne se déclencha pas. Il n'y avait pas de piège. Les deux Américains n'avaient rien dit: ils n'étaient pas là pour penser.

À peine dans sa chambre, Malko posa le sac sur le lit et l'ouvrit. Faisant apparaître des liasses de billets de cent dollars, attachées par des bandes violettes. Il plongea la main dedans: le sac était plein à craquer. Il essaya de calculer son contenu, mais y renonça vite. Après avoir refermé le sac, il le rangea dans sa penderie. Il avait à peine terminé que son portable sonna.

– M. El Jallah souhaite que je vous rencontre pour mettre au point certains détails, annonça la voix un peu rauque de Mabrouka-Jezia. Êtes-vous à votre hôtel?

– Oui, confirma Malko.

– Très bien, retrouvons-nous devant la réception! Dans une demi-heure.

Il n'aurait même pas le temps de rendre compte à Mitt Rawley. Il était quand même étonné: cette jeune femme qu'il connaissait à peine, venait de l'embaucher pour, vraisemblablement, escroquer son amant en titre et sponsor.

Elle n'avait pas froid aux yeux.



Il la vit déboucher de l'escalator, enveloppée dans un long manteau de cuir noir au col de fourrure, serré par une ceinture. Lorsqu'elle arriva à sa hauteur, la jeune femme fit simplement:

– Ce serait plus discret d'aller dans votre chambre.

Dans l'ascenseur, elle demeura silencieuse. À peine entrée, elle se débarrassa de son manteau, découvrant le pull orange que Malko connaissait déjà et une jupe droite noire. Il alla à la penderie et y prit le sac qu'il posa sur le sol.

– Voilà votre argent! dit-il.

Elle ne sourit même pas.

– Ce n'est pas mon argent, corrigea-t-elle. Vous le savez bien.

– Que voulez-vous que j'en fasse?

– Que vous le gardiez! Je suppose que vous allez venir avec nous aux États-Unis.

– Ce n'était pas prévu, rétorqua Malko.

– Ce serait mieux, insista-t-elle. Vous pouvez être très utile.

– À qui?

Comme il la fixait avec curiosité, elle se leva de sa chaise d'un geste gracieux et s'approcha de lui, à le toucher.

– Ne me dites pas que je vous choque! dit-elle. Vous êtes un homme intelligent.

Malko n'eut pas le loisir de répondre.

Tranquillement, la jeune femme avait passé ses bras autour de son

cou. Son visage s'approcha du sien et elle glissa sa langue dans sa bouche. Elle l'embrassait comme s'ils s'étaient toujours connus. Son corps magnifique se pressait avec souplesse contre le sien. Comme il posait la main sur sa hanche, elle se détacha légèrement de lui pour dire avec une pointe d'ironie:

– Ne me dites pas que vous n'avez pas pensé à ça en me voyant! Je l'ai lu dans vos yeux.

Son ventre était appuyé contre le sien, avec insistance. Il la regarda: elle était vraiment superbe. Il effleura sa poitrine pleine et, brusquement, il eut vraiment envie d'elle. Avant de recommencer d'embrasser Malko, Mabrouka-Jezia dit d'une voix un peu moins rauque:

– Vous pouvez bien avoir une commission.

Au moins, c'était clair. Elle était parfaitement lucide. Lorsqu'il glissa une main sous sa jupe, découvrant le haut de ses bas « stay-up », elle ouvrit un peu les jambes pour lui laisser le passage.

Puis, d'elle-même, elle glissa une main dans son dos pour descendre le zip de sa jupe, qui tomba à terre.

Ensuite, elle commença à le caresser, puis descendit d'un geste précis le zip de son pantalon. Lorsqu'elle en eut extrait le sexe de Malko, elle s'agenouilla d'un geste naturel sur la moquette et l'engloutit dans sa bouche, lui administrant une fellation consciencieuse et efficace. Elle fit glisser sa culotte le long de ses jambes, découvrant un sexe bien épilé.

Ensuite, elle se leva et l'entraîna jusqu'au lit où elle s'allongea à plat dos, les jambes assez ouvertes pour l'accueillir. Lorsqu'il entra en elle, Jezia émit une sorte de soupir et referma les bras dans le dos de Malko. Les jambes repliées, elle s'offrait sans retenue. Malko n'en revenait pas. Ils étaient passés de l'hostilité à l'intimité sans coup férir. La jeune femme colla sa bouche à ses oreilles en soufflant:

– Baise-moi bien! J'aime avoir un homme fort dans mon ventre.

Ils basculèrent dans un peu de vrai plaisir. Malko la retourna et la prit en levrette, ce qu'elle sembla apprécier particulièrement. Enfin, il se répandit en elle et ils retombèrent chacun de leur côté sur le lit.

– Passez-moi mon sac! dit la jeune femme, quelques instants plus tard.

Malko obéit et elle y prit une cigarette, qu'elle alluma avant de se

tourner vers lui.

– Vous devez penser que je suis une salope! fit-elle d'un ton égal.

Il faillit lui dire qu'une telle idée ne l'aurait jamais effleuré, mais se contenta de sourire.

– C'est peut-être vrai, continua la jeune femme, mais votre opinion m'est égal. C'est exact, je suis la maîtresse de Choukri El Jallah. Il est tombé amoureux de moi. J'étais hôtesse de l'air de la Compagnie Kartago et j'avais un stewart comme amant. Une grosse queue et une petite cervelle.

« Un jour, j'ai rencontré Choukri sur un vol Tripoli-Tunis. J'ignorais qui il était. Le soir même, il m'invitait à dîner. Je n'ai pas hésité: le lendemain, il repartait pour Tripoli. Alors, j'ai trompé mon stewart...

« Quelques jours plus tard, Choukri m'a appelée de Tripoli. Il voulait que je vienne passer deux jours là-bas. Il m'a envoyé un billet d'avion en première. À l'arrivée de Tripoli, j'ai été accueillie par deux hommes du *moukhabarat* qui m'ont fait passer par le canal VIP et qui m'ont conduite à l'hôtel Roxas, le plus luxueux de Tripoli, où je me suis retrouvée dans une suite gigantesque.

« Choukri est venu m'y rejoindre. J'ignorais quelles fonctions il avait, mais je savais que c'était un proche de Kadhafi, qui le convoquait à n'importe quelle heure. Avec le Guide, il se comportait comme un petit garçon...

« Notre liaison a continué ainsi longtemps. Il m'avait acheté un appartement à La Marsa, plus de 150 m². Il m'offrait des bijoux, de l'argent, des robes, mais je devais toujours être à sa disposition. Il était intervenu auprès du directeur de la Compagnie Kartago et, de simple hôtesse de l'air, j'étais devenue directrice de la communication. J'avais un beau bureau, un salaire confortable et pas grand-chose à faire.

« Et puis, il y a eu la révolution libyenne. Au début, je n'étais pas inquiète, puis un jour, juste avant la prise de Tripoli, Choukri a débarqué chez moi! Il s'est installé dans mon appartement, avec ses gardes du corps et m'a dit qu'il avait envoyé sa famille en Algérie, pour être seul avec moi. C'est là que j'ai compris que j'avais pris de l'importance dans sa vie.

« À Tunis, il avait peur. Il était tout le temps pendu au téléphone. Un jour, ses gardes du corps ont intercepté des *thuwers* qui étaient venus pour le tuer. C'est à ce moment qu'il m'a révélé son rôle dans la *Jamahiriya*. Il dirigeait un fonds souverain qu'il investissait dans beaucoup de pays d'Afrique et gérât des fonds très importants. Il n'a

jamais été très bavard sur ce sujet, mais quand il a appris que Moussa Koussa s'était réfugié chez les Anglais, cela l'a perturbé. Pour la première fois, il a mentionné la partie « noire » de ses responsabilités: « C'est lui qui dirigeait toutes les opérations clandestines ordonnées par le Guide, me dit-il. Ensuite, elles étaient financées par des comptes que je contrôlais. Moussa Koussa va tout balancer aux Anglais. Ceux-ci risquent de s'intéresser à moi pour connaître le détail de certaines opérations. »

« Il avait très peur. Très vite, nous avons quitté Tunis pour le Niger. Il avait des amis au gouvernement, là-bas. Il est reparti de Niamey avec un passeport diplomatique nigérien pour lui et un pour moi, qui lui permettait de voyager partout et de jouir de l'immunité diplomatique. Il était devenu intouchable.

– Pour vous, c'était celui au nom de Mabrouka Arlit?

– Oui.

– Votre véritable prénom, c'est Jezia?

– Oui.

– Et après le Niger?

– Nous avons été à Vienne, en Autriche. Il avait des comptes bancaires là-bas. Un jour, il m'a dit que même si nous vivions mille ans, nous ne manquerions jamais de rien.

– Vous savez pourquoi il est venu à Beyrouth?

– Oui, il avait ici certains comptes qu'il devait fermer et voulait récupérer l'argent en cash. Comme celui de la Banque franco-libanaise.

– C'était le dernier transfert aujourd'hui?

– Oui.

– Donc, vous pouvez quitter le Liban? Il a dit qu'il devait partir pour la Suisse, rejoindre sa famille.

Jezia tira sur sa cigarette, une lueur ironique dans le regard.

– C'est un mensonge. Nous devons partir tous les deux pour le Costa Rica, en faisant des détours pour qu'on ne nous suive pas. Il a fait des investissements là-bas, dans le café et il y possède d'importants comptes bancaires. Son intention, c'est de vivre avec moi. Je crois qu'il est vraiment amoureux. Il me fait confiance pour

beaucoup de choses.

Un ange passa, pouffant de rire.

Même un homme aussi averti que Choukri El Jallah se faisait rouler dans la farine par la somptueuse Jezia. Celle-ci sembla deviner les pensées de Malko.

– L'argent qui se trouve dans ce sac, c'est pour ma famille, expliqua-t-elle. Quand je pourrai le leur faire parvenir. Peut-être que si je l'avais demandé à Choukri, il me l'aurait donné, mais je n'aime pas demander.

– Il ne va pas s'apercevoir de la disparition de ce sac?

Jezia haussa les épaules.

– Il ne compte pas l'argent, il en a tellement! Il n'a même pas vérifié le contenu des sacs que j'ai déjà amenés.

Donc, tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes. Jezia fila dans la salle de bains et Malko se rhabilla à son tour.

Au moins, cette mission ennuyeuse lui apporterait une aventure agréable. Jezia ne le laissait pas indifférent. Outre sa beauté, elle avait un cerveau reptilien parfaitement adapté à la vie. Elle ressortit de la salle de bains et regarda sa montre.

– Choukri vous attend à l'appartement à quatre heures, annonça-t-elle, pour fixer la suite des opérations. Vous mettrez ce sac en sécurité, je ne voudrais pas qu'on me le vole.

Un ange passa, hoquetant de rire...

– Vous pouvez être tranquille, assura Malko, il sera sécurisé.

– Très bien, je vous dis à tout à l'heure.

Elle sortit de la chambre, sans même l'embrasser. Sa prestation sexuelle n'était qu'une des faces du business. Jezia ne considérait que le côté utilitaire des hommes. Un peu comme les putes russes.

Son parfum flottait encore dans la pièce. Malko prit le sac de billets et appela le concierge pour faire sortir sa voiture. Il lui était difficile de dissimuler cet extra à la CIA.

Mitt Rawley contemplait le sac bourré de dollars comme s'il avait été rempli de serpents.

– Vous réalisez ce que vous me demandez? dit-il. Cet argent est illégal, il a été volé à son *illégitime* propriétaire et vous me demandez de le garder.

– Vous avez envie de vous brouiller avec Jezia? demanda Malko. Elle peut nous servir. Choukri El Jallah est un dur, il ne fera pas *forcément* tout ce qu'on lui demandera. Il vaut mieux avoir une carte dans notre manche. Je ne peux quand même pas laisser un sac plein de dollars dans ma penderie! Dites à Langley que c'est Choukri El Jallah qui vous l'a confié. Inventez ce que vous voulez, mais mettez-le en sûreté. On s'en débarrassera le plus vite possible en le rendant à sa propriétaire.

L'Américain étouffa un ricanement.

– Sa « propriétaire »! Vous voulez dire sa voleuse?

– Si vous faites ce métier, laissa tomber Malko, il ne faut pas être aussi exigeant sur la morale. OK, je vais voir El Jallah tout à l'heure, qu'est-ce que je lui dis?

– Dès qu'il a terminé ses opérations financières, nous sommes prêts à l'exfiltrer sur les États-Unis. Un vol privé jusqu'à Washington l'installera avec sa chérie dans un endroit sûr et on le débriefera. Cela peut durer un certain temps.

« Ensuite, il ira où il veut. Au Costa Rica, s'il en a envie. Moi, je lui conseillerai de changer de nom et de rester sous notre protection. Quand les Iraniens sauront qu'il les a balancés, sa vie ne vaudra pas un *chelow-kebab*... Ils sont rancuniers et ils ont le bras long.

– Je lui transmettrai, assura Malko.



Choukri El Jallah semblait en meilleure forme, installé dans son grand fauteuil, les yeux mi-clos. Jezia avait accueilli Malko avec une indifférence apparente, sans même un regard complice, et l'avait amené jusqu'au vieux Libyen.

Celui-ci souleva une paupière lourde.

– Je vous remercie de votre collaboration, dit-il de sa voix lente. Jezia n'aurait pas été rassurée toute seule. Il s'agit de sommes importantes.

– Cela fait partie du deal, souligna Malko. Avez-vous d'autres transferts à assurer?

– Non, affirma le Libyen, c'était le dernier. Désormais, je n'ai plus rien à faire à Beyrouth. D'ailleurs, je n'aime pas cette ville.

– Je vais donc organiser votre transfert aux États-Unis, dit Malko.

« Il nous faut entre vingt-quatre et quarante-huit heures. Nous partirons dans un jet privé loué par l'Agence.

– Il n'y a pas de risque de sabotage? Je connais mes coreligionnaires. Ils sont prêts à faire sauter un avion pour se débarrasser de quelqu'un.

– Je peux vous assurer qu'il n'y a aucun risque, promit Malko. Cet appareil appartient à l'Agence et je recommanderai de renforcer les mesures de sécurité.

– Faites attention à l'aéroport de Beyrouth! recommanda le Libyen. Il est tenu par le Hezbollah. Ce ne sont pas nos amis. C'est facile pour un bagagiste d'approcher l'avion et d'y mettre un engin explosif.

– Personne de non-américain n'approchera de cet appareil! affirma Malko.

Une fois, déjà, c'était arrivé et la CIA ne se laisserait pas court-circuiter une seconde fois [1](#).

– Alors, j'attends votre feu vert, conclut Choukri El Jallah. D'ici le départ, je ne sortirai pas d'ici. Il faut continuer votre surveillance autour de cet appartement.

– Ce sera fait, assura Malko. Par quel moyen vais-je vous prévenir?

– Vous avez, je crois, le portable de Jezia, répliqua Choukri El Jallah. Appelez-la! Vous savez qu'elle part avec nous.

Le Libyen sembla retomber dans sa torpeur et Malko s'éloigna sur la pointe des pieds.

Jezia l'attendait à l'entrée du salon.

– Tout est en ordre, dit Malko.

Il lui expliqua les modalités du départ et elle ne broncha pas.

– Vous venez aussi, bien entendu? insista-t-elle.

– Bien sûr, confirma Malko.

Elle était rassurée sur le sort de son sac de billets de cent dollars... De nouveau, elle le quitta sur le palier sans le moindre signe d'intimité.

Tandis qu'il descendait dans l'ascenseur, Malko se dit que sa mission se terminait plutôt bien, avec une « prime inattendue ». La pulpeuse Jezia. Il n'avait pas l'intention de faire de vieux os aux États-Unis, même si elle se montrait très caressante. Pour lui, sa mission se terminerait lorsque le jet de la CIA décollerait de Beyrouth, avec Choukri El Jallah à bord.

1. Voir SAS, *La Liste Hariri*.

CHAPITRE VI

La Cadillac blindée noire de l'ambassadeur des États-Unis à Beyrouth, surnommée « The Beast », avait été placée au milieu du convoi. Devant elle, deux voitures banalisées, occupées par des « baby-sitters », ouvraient la route. Derrière la Cadillac, se trouvait une Mercedes noire blindée, et, encore derrière, deux voitures de protection, dont un 4X4.

Plusieurs OT de la Station de la CIA étaient postés sur le trottoir de l'avenue Kafr El Dinh, prêts à écarter d'éventuels faux badauds. L'un d'eux avait, sous son imperméable, un « riot-gun » accroché à l'épaule. Malko, installé dans la Mercedes, surveillait la sortie de l'immeuble. Il vit d'abord surgir deux « baby-sitters », puis Choukri El Jallah, suivi de deux autres Américains croulant sous les sacs de dollars.

Protégé par les officiers de sécurité postés sur le trottoir, le Libyen s'engouffra rapidement dans la Cadillac aux vitres fumées, tandis que « les porteurs de valises » entassaient les sacs pleins de dollars dans l'énorme coffre de la voiture.

À part ça, Choukri El Jallah voyageait léger: une seule valise et une serviette en cuir noir qu'il prit avec lui dans la voiture, qui contenait certainement son ordinateur.

Derrière, surgit Jezia, veste de cuir et pantalon assorti, bottes à hauts talons et lunettes noires.

Au lieu d'aller vers la Cadillac, elle se dirigea vers la Mercedes où se trouvait Malko qui fit descendre sa glace.

– Vous venez bien? demanda-t-elle.

Il y avait une pointe d'anxiété dans sa voix.

– Absolument! confirma Malko.

La jeune femme hésita. Soudain, il y eut un léger coup de klaxon venant de la Cadillac. Jezia y courut, ouvrit la portière arrière et se pencha à l'intérieur.

Revenant ensuite vers Malko.

– Il a oublié ses médicaments en haut. Je retourne les chercher.

Déjà, elle s'engouffrait dans l'immeuble; l'OT qui dirigeait l'opération s'approcha de Malko, visiblement nerveux.

– Sir, M. Rawley, qui est à l'aéroport, s'inquiète. Il nous demande de partir, car il a sécurisé le parcours. Où est la dame?

– Elle avait oublié quelque chose en haut.

– Cela vous ennuie si on y va maintenant?

– Pas du tout, assura Malko, nous gardons le contact radio. On ira un peu plus vite

Le trajet jusqu'à l'aéroport, au sud de Beyrouth, durait un peu plus d'une demi-heure s'il n'y avait pas trop de circulation. Malko vit la Cadillac et ses véhicules d'escorte décoller du trottoir, puis prendre la direction de la mosquée Hariri. Ensuite, le convoi bifurquerait sur la droite, passant sous l'avenue Charles Malek pour gagner la voie rapide traversant Beyrouth du nord au sud, vers la banlieue sud.



Quelques minutes plus tard, Jezia émergea de l'immeuble et s'arrêta net en ne voyant pas la Cadillac. Venant ensuite vers Malko.

– Où sont-ils? demanda-t-elle.

– Ils ont pris de l'avance. Le parcours était sécurisé, expliqua-t-il. Nous allons les rattraper. Venez!

Il prit des mains de la jeune femme un gros sac en cuir jaune contenant un ordinateur et différentes autres choses, puis donna à l'agent de la CIA au volant l'ordre de démarrer.

La circulation était fluide et il se dit qu'ils allaient facilement rattraper la Cadillac. À peine dans la voiture, Jezia alluma une cigarette et laissa tomber:

– Je suis contente de quitter Beyrouth! Je n'aime pas cette ville. Vous savez où nous allons aux États-Unis?

– Pas vraiment, dit Malko. Dans un endroit sûr, aux environs de Washington.

– Je pourrai sortir quand même?

– Sûrement, affirma-t-il, ce n'est pas une prison.

Ils arrivaient devant la mosquée Hariri aux minarets bleus qu'ils laissèrent sur leur gauche, remontant le long de l'ancienne place des Canons, dont il ne restait que la carcasse en béton d'un vieux cinéma.

La Mercedes allait passer sous l'avenue Charles Malek pour gagner la rue Bechara El Khoury, la voie rapide filant vers le sud, lorsqu'une très forte explosion fit vibrer l'air et frémir la voiture.

Malko sentit l'adrénaline se ruer dans ses artères: il connaissait ce bruit, c'était celui de l'explosion d'une voiture piégée. Il n'y en avait pas eu depuis longtemps à Beyrouth, mais son cerveau avait enregistré le « profil » de l'explosion.

– Qu'est-ce que c'est? demanda Jezia, avec un regard inquiet.

– Je ne sais pas, avoua Malko. Un attentat probablement.

Le silence était retombé. Ils passèrent sous l'avenue Charles Malek et plongèrent dans la voie rapide. C'est alors que Malko aperçut, à environ un kilomètre devant, une haute colonne de fumée noire. Venant probablement d'un point situé sur l'autoroute urbaine.

La gorge serrée, il eut un sale pressentiment et se pencha vers l'homme au volant.

– Pouvez-vous appeler la Cadillac?

L'Américain prit sa radio et, quelques instants plus tard, se tourna vers Malko.

– *No answer, sir*¹.

Soudain, devant eux, la circulation ralentit. Malko comprit pourquoi les voitures étaient bloquées par un embouteillage monstrueux. Devant eux, au loin, la colonne de fumée montait dans le ciel, presque droite.

Cent mètres plus loin, la Mercedes dut stopper, engluée dans l'embouteillage.

La voie sud-nord était vide. Quelque part, devant eux, la circulation était interrompue sur les deux voies. Malko perçut le hurlement de la sirène d'une ambulance, dans le lointain, puis son portable sonna. C'était Mitt Rawley, la voix tendue.

– Les FSI viennent de m'avertir, annonça-t-il, une voiture piégée a explosé au passage de notre Cadillac, juste avant l'embranchement de la rue de Damas.

– Il y a quoi comme dégâts? demanda aussitôt Malko.

– Je n'en sais rien. J'espère qu'elle n'a rien. Vous n'êtes pas avec elle?

– Non, répondit Malko, expliquant son retard. C'est à environ un kilomètre devant. Je vois la fumée. La circulation est bloquée. Je vais y aller à pied.

Il se tourna vers Jezia qui avait pâli.

– Il y a eu un attentat, expliqua-t-il. Il semble que la Cadillac ait été atteinte. Je vais voir; restez là et restez dans la voiture tant qu'on ne saura pas ce qui se passe!

Il sortit de la Mercedes et commença à remonter à pied la file des voitures immobilisées. Des dizaines de personnes étaient aux fenêtres, observant la colonne de fumée noire.

Il se dit que la CIA avait pensé à tout pour protéger Choukri El Jallah sauf à la voiture piégée. Souvenir d'un monde ancien qu'on espérait disparu à jamais.

Il hâta le pas et se mit à courir, le cœur serré, craignant ce qu'il allait découvrir.



Un homme, le crâne rasé, en T-shirt gris, tenait dans ses bras une femme aux traits déformés par la peur et la souffrance, du sang sur le visage et sur les jambes. Titubant, il s'éloignait d'un énorme amas de débris barrant la voie rapide, d'où jaillissaient de hautes flammes.

C'était un spectacle de désolation. Les façades de plusieurs immeubles avaient été éventrées, des fils électriques pendaient partout, de l'eau jaillissait de tuyaux crevés, arrosant un magma de débris métalliques obstruant la chaussée.

Plusieurs véhicules avaient été détruits et finissaient de brûler, réduits à l'état de ferraille. Des sauveteurs improvisés couraient dans tous les sens, tentant d'aider des blessés étendus un peu partout, sur le goudron.

Une charrette de fruits et légumes avait été projetée au second étage d'un immeuble, écrasant son contenu contre le mur. Le sol était jonché de débris de toutes sortes. Les gens semblaient hébétés, le regard vide. Certains erraient à l'aveuglette, cherchant à s'éloigner du lieu de l'explosion. L'odeur âcre de l'explosif flottait dans l'air, dans un concert de sirènes d'ambulances qui faisaient du sur-place, bloquées

par les embouteillages.

Malko s'approcha et chercha à comprendre ce qui s'était passé: impossible. Les véhicules étaient trop imbriqués les uns dans les autres.

Enfin, il aperçut la Cadillac de l'ambassadeur américain, ou plutôt ce qu'il en restait. Elle avait été projetée sur la droite et s'était littéralement enroulée autour d'un transformateur en ciment, comme si elle était en caoutchouc. Toutes les vitres étaient brisées et il était impossible que l'un de ses occupants ait survécu.

Les quatre véhicules de l'escorte n'étaient plus que des tas de ferraille.

Malko trébucha sur quelque chose et retint une nausée. Il venait de heurter une jambe humaine serrée dans un blue-jean avec encore une basket au pied. Coupée net à l'aîne.

Il eut un hoquet et vomit.

Il s'essuyait la bouche lorsque son portable sonna.

– Où êtes-vous? demanda la voix anxieuse de Mitt Rawley.

– Là où la voiture a explosé, dit Malko d'une voix blanche. Il ne peut pas y avoir de survivants. Il y a des morts partout.

– Et nos gars?

– J'ai peur qu'ils y soient restés aussi, avoua Malko.

– *Shit! shit! shit!*

Le chef de Station de la CIA semblait sonné.

– C'est foutu! fit-il d'une voix absente.

– Peut-être pas totalement, corrigea Malko. Jezia était avec moi dans la voiture. À travers elle, on va peut-être récupérer ce que nous cherchions.

– Que Dieu vous entende! soupira Mitt Rawley.

Au même moment, Malko entendit le bruit caractéristique d'un hélicoptère et vit un appareil aux couleurs libanaises en train d'atterrir à une centaine de mètres derrière lui, sur la voie dégagée de l'autoroute urbain. C'étaient sûrement les Forces de Sécurité Intérieures Libanaises.

– Avant de regagner la Mercedes, je vais aux nouvelles, dit-il. Que

faites-vous?

– Je reste à l'aéroport, dit l'Américain. Amenez-moi cette fille dare-dare, on va l'exfiltrer et vous avec!

Malko repartit vers la Mercedes. Il aperçut des gens qui se baissaient pour attraper des bouts de papiers. D'abord interloqué, il comprit en se rapprochant. C'étaient des billets de cent dollars, échappés des sacs rangés dans le coffre de la Cadillac! Tous n'avaient pas brûlé.

Alors qu'il se faufilait entre les voitures bloquées, il aperçut une haute silhouette en uniforme et un crâne dégarni, entouré de plusieurs soldats armés, casqués, en gilets pare-balles, qui venaient vers lui: le général Ashraf Rifi, patron des FSI, descendu de l'hélicoptère. Il reconnut Malko et s'arrêta:

– Qu'est-ce que vous faites là? demanda-t-il, sincèrement surpris.

– C'est une des voitures de l'ambassade qui était visée, dit Malko. Mitt Rawley vous expliquera. Vous avez des informations de votre côté?

Le général libanais semblait bouleversé.

– Peu de choses! avoua-t-il. Il paraît qu'une voiture, soi-disant en panne, juste avant le carrefour avec la rue de Damas, a explosé. D'après les témoins, au moins une vingtaine de personnes ont été tuées et plusieurs voitures détruites. Il devait y avoir une charge d'au moins cent kilos d'explosifs...

Il semblait presque soulagé que les Américains aient été visés. Donc, ce n'était pas un attentat aveugle.

– Qui soupçonnez-vous? demanda Malko.

Le général Rifi eut un sourire amer.

– *The usual suspects*²... Le Hezbollah. Ici, nous sommes dans un quartier sunnite et seul le Hezbollah a les moyens et les gens pour commettre ce genre d'attentat. OK, je vous laisse!

Il s'éloigna à grands pas vers le lieu de l'explosion et Malko partit dans la direction opposée.

Le panache de fumée noire avait un peu diminué, mais les sirènes d'ambulances continuaient leur sinistre concert. Des centaines de voitures étaient bloquées des deux côtés de l'explosion.

Malko fut soulagé de retrouver la Mercedes. Son chauffeur était debout, à l'extérieur et lui fit signe. Il parcourut les derniers mètres au pas de course. La portière arrière gauche était ouverte. D'un rapide

coup d'œil, il vit que la Mercedes était vide.

Jezia avait disparu!

– Où est la jeune femme? demanda-t-il à l'agent de la CIA.

– Elle est partie, sir. Elle a dit qu'elle allait vous rejoindre.

– *Himmel!* 3 explosa Malko.

– Je n'avais pas d'instruction pour la retenir, se défendit l'Américain. Elle a pris son sac et aussi celui qui se trouvait dans le coffre.

Malko demeura muet.

Jezia lui avait filé entre les doigts! La catastrophe était complète.

1. Pas de réponse, monsieur.

2. Les suspects habituels.

3. Bon sang!

CHAPITRE VII

– Vous avez vu où elle se dirigeait? demanda Malko au chauffeur de la CIA.

– Il m’a semblé qu’elle allait vous rejoindre, avoua l’Américain. Elle est partie dans la même direction que vous.

Jezia avait dû gagner l’autre voie et trouver un taxi.

Pourquoi s’était-elle enfuie? Malko ne voyait qu’une explication: elle se mettait à son compte. Déjà, avec le sac plein de billets de cent dollars, elle pouvait voir venir. Ensuite, il était tout à fait possible qu’elle ait emporté des éléments du dossier de Choukri El Jallah. Les numéros des comptes, les relevés bancaires, tout ce que la CIA cherchait à récupérer.

Le tout était de la retrouver...

Malko n’eut même pas à appeler Mitt Rawley. L’Américain le faisait.

– Vous êtes toujours à l’aéroport? demanda-t-il.

– Vous arrivez? Vous l’avez retrouvée?

– Elle a disparu, avoua Malko.

– Disparu?

Mitt Rawley en resta muet. Malko lui expliqua la situation et conclut.

– À mon avis, si elle nous a faussé compagnie, c’est qu’elle a l’intention de refaire sa vie en exploitant les comptes secrets libyens. Cet attentat a dû la terrifier. D’ailleurs, elle a emporté le sac de billets qui se trouvait dans le coffre. Elle n’avait pas envie d’aller aux États-Unis.

« Elle va sûrement quitter le Liban. Puisque vous êtes à l’aéroport, vous pourriez peut-être l’intercepter...

– Moi, je ne la connais pas, protesta l’Américain.

– Je vous l’ai décrite.

– Ce n'est pas suffisant.

– Appelez le FSI! Qu'ils tentent de l'empêcher de partir!

– L'aéroport est tenu par les gens du Hezbollah, vous le savez bien, protesta Mitt Rawley. En plus, elle a un passeport diplomatique. Personne n'acceptera de l'intercepter.

Il y eut un long silence au bout du fil, puis le chef de Station de la CIA conclut:

– C'est foutu! Je ne vois pas comment on peut la récupérer. Je vais revenir en ville. Rejoignons-nous à l'ambassade!



– Les Chiites ont vengé l'imam Moussa Sadr, conclut tristement Malko devant les images qui défilaient sur l'écran télé installé dans le bureau du chef de Station de la CIA.

– En plus de ce salaud d'El Jallah, nous avons perdu huit hommes, ajouta d'un ton amer Mitt Rawley. Le chauffeur de la Cadillac, celui qui l'accompagnait, deux OT qui se trouvaient dans la voiture devant et deux dans celle de derrière. Les deux autres voitures ont été secouées mais nos gars sont OK. En tout, il y a vingt-sept morts et je ne sais combien de blessés. Des Libanais. Pourquoi parlez-vous de Moussa Sadr?

– Quand je suis allé à la banque avec Jezia, expliqua Malko, un type l'a insultée en la menaçant de venger Moussa Sadr.

Malko regarda le jour qui baissait. Le soleil se couchait sur la Méditerranée. La très belle Jezia devait avoir quitté le Liban. Il y avait des dizaines de vols quotidiens vers toutes les capitales du monde et personne ne recherchait Jezia. Mitt Rawley vint s'asseoir en face de Malko et alluma une cigarette.

– Moi, fit-il, je me demande si les Iraniens n'ont pas appris à travers le Hezbollah que nous allions embarquer Choukri El Jallah. Ils savent ce qu'il aurait pu nous révéler. Alors, ils ont sous-traité un attentat avec le Hezbollah. Et maintenant, ils sont tranquilles.

– Vous avez fait fouiller ce qui reste de la Cadillac? demanda Malko.

– Évidemment, laissa tomber l'Américain. Tout a été carbonisé. On n'a même pas pu identifier les corps. La chaleur devait dépasser 2 000°

... Tout ce qu'on a trouvé, c'est un morceau de Beretta 92 du chauffeur. Une arme de chez nous.

De ce côté-là, il n'y avait aucun espoir...

– Je vais envoyer un message à Langley. Qu'ils me donnent des instructions. Je pense que vous pourrez bientôt reprendre l'avion pour l'Autriche.

Malko ne voulut pas lui dire que sans l'article suggéré à *Al Nahar*, Choukri El Jallah serait en ce moment dans le Grummam de la CIA. Celle-ci avait ouvert la boîte de Pandore.... Certes, le Libyen avait accepté de les suivre aux États-Unis, mais ses ennemis avaient fait en sorte qu'il ne le puisse pas.

Inutile de remuer le fer dans la plaie.



– Nous avons rendez-vous chez Ashraf Rifi à midi, annonçait le SMS de Mitt Rawley.

Malko avait mal dormi. Furieux contre lui-même. Il n'aurait jamais dû abandonner Jezia. S'il était resté avec elle, ils seraient tous en route pour les États-Unis. Il parcourut les journaux du jour déposés à sa porte.

On ne parlait que de l'attentat de la veille, avec des photos de désolation. Certes, les carcasses des voitures avaient été dégagées, mais la voie rapide était un champ de ruines. Tous les éditos se posaient la même question: était-ce le début d'une nouvelle vague d'attentats aveugles pour déstabiliser le pays?

La réception l'appela.

– Une voiture vous attend en bas, annonça le réceptionniste.

Lorsque la Mercedes banalisée de la CIA se présenta à la première série de chicanes qui défendait le quartier général des FSI, la tension était déjà palpable. Les soldats, casqués, boudinés dans des gilets pare-balles, avaient le doigt sur la détente de leurs M16.

Il fallut plusieurs minutes de négociation et une fouille complète de la voiture pour qu'ils puissent enfin pénétrer dans le Saint des Saints. Quand ils se furent arrêtés devant le bâtiment principal, ils furent encore fouillés et deux officiers les accompagnèrent jusqu'au second étage et le long de l'interminable couloir menant au bureau du chef des FSI. En uniforme, nu-tête, le général Ashraf Rifi avait la mine sombre et, assis sur un canapé, Mitt Rawley n'avait pas l'air non plus

au mieux de sa forme.

La tension était palpable.

– Le général me reproche de ne pas l'avoir prévenu de notre manip. Il soutient que, s'il avait été au courant, l'attentat n'aurait pas pu avoir lieu.

– Pourquoi? demanda Malko.

– Nous aurions sécurisé le parcours, assura le général libanais. Nous connaissons les méthodes du Hezbollah et nous aurions veillé à ce qu'aucun véhicule suspect ne se trouve sur la route du convoi.

« L'enquête nous a appris que des voitures se sont succédé depuis le matin à l'endroit de l'attentat. Il y avait des guetteurs et des complices. Ce n'était pas un attentat kamikaze. L'explosion a été déclenchée par quelqu'un se trouvant dans les parages, qui a été prévenu par des guetteurs postés à la sortie de l'appartement de Choukri El Jallah et sur le parcours. Le Hezbollah maîtrise parfaitement la méthode des voitures piégées.

« En tout cas, ils ne voulaient prendre aucun risque et il savaient que la Cadillac où se trouvait ce Libyen était blindée. Ils ont utilisé une charge sept à dix fois plus forte que la normale. C'est ce qui a causé les dégâts aux immeubles avoisinants. M. Rawley n'a pas voulu me dire *pourquoi* le Hezbollah voulait tellement se débarrasser de Choukri El Jallah.

Le chef de Station de la CIA secoua la tête.

– Ashraf, je ne *peux* pas. Je peux seulement vous dire que cela n'a rien à voir avec le Liban. En plus, je ne suis pas certain que ce soit le Hezbollah...

Ashraf Rifi frappa son bureau du plat de la main.

– Ce sont eux! Je n'ai aucun doute là-dessus. Tous les attentats à la voiture piégée ont été commis par des Libanais, la plupart affiliés au Hezbollah. Même si on n'a jamais arrêté personne, c'est ma conviction intime.

« Même si, la plupart du temps, ce sont les Syriens qui tirent les ficelles.

– Je ne vois pas la main des Syriens dans cet attentat, rétorqua Mitt Rawley. Ils n'avaient aucun contentieux avec Choukri El Jallah.

– Alors, qui?

– Les Iraniens.

Le général Ashraf Rifi demeura un long moment silencieux avant de laisser tomber:

– C'est possible. Il est déjà arrivé, dans le passé, qu'ils instrumentalisent le Hezbollah.

Mitt Rawley s'ébroua.

– Peu importe, Choukri El Jallah est mort.

– Avec une vingtaine de citoyens de mon pays! remarqua amèrement Ashraf Rifi. Ce drame aurait pu être évité si j'avais été prévenu.

– Le chef de Station de la CIA se leva sans répondre et tendit la main au général libanais.

– De nouveau, je vous présente mes excuses, dit-il, mais rien ne laissait présager un tel drame.

Ils se quittèrent presque froidement.

– Venez dans ma voiture! demanda l'Américain à Malko. L'autre repartira à vide.

De nouveau, ils franchirent les chicanes et empruntèrent le boulevard périphérique pour contourner le centre. Après avoir allumé une cigarette, Mitt Rawley, souffla la fumée et dit sombrement:

– J'ai déconné. Je m'en veux horriblement. Je n'aurais jamais dû balancer cette information à *Al Nahar*...

– Inutile de se frapper la poitrine, dit Malko. On ne peut pas ressusciter les morts. C'est triste, l'Iran continuera à dormir en paix.

– Non, je ne veux pas renoncer, répliqua l'Américain.

Malko se tourna vers lui, étonné.

– À part faire tourner les tables, je ne vois pas comment entrer en contact avec Choukri El Jallah.

– Certes, reconnut Mitt Rawley, mais il reste Jezia...

– Jezia! fit Malko. Nous ignorons même son nom et où elle a été. Avec l'argent qu'elle possède, elle peut se cacher n'importe où dans le monde.

– Absolument, admit l'Américain, mais nous avons au moins une

information: Jezia est tunisienne. C'est en Tunisie qu'El Jallah l'a rencontrée. À mon avis, c'est là qu'elle est partie. Normal: personne ne sait qu'elle contrôle désormais le « trésor » de Choukri El Jallah. Qu'elle est très riche et en possession de secrets brûlants.

– Vous croyez qu'on peut retrouver quelqu'un dont on ne connaît que le prénom? objecta Malko. Si c'est son vrai prénom...

– C'est difficile, reconnut Mitt Rawley. En tout cas, il n'y a qu'une seule personne capable de la retrouver.

– Qui?

– Vous. Parce que vous la connaissez *physiquement* .

– Je ne sais rien d'elle, objecta Malko, elle a été muette sur sa vie.

Ils roulaient désormais le long de la mer, en direction de la colline d'Akbar, abritant l'ambassade américaine.

– J'ai reçu un long message de Langley, expliqua l'Américain. Ils ne veulent pas que l'Iran s'en tire comme ça, qu'on n'obtienne jamais la preuve de leur crime. Il faut récupérer les documents que cette Jezia a emportés. Quelque chose me dit que Choukri El Jallah lui faisait entièrement confiance. Donc, qu'elle possède ce que nous cherchons. Qu'elle peut nous remettre sans courir aucun risque.

– La conclusion? demanda Malko.

– Vous partez pour la Tunisie. L'Agence est derrière vous à 150 %. Vous aurez tous les moyens nécessaires et notre Station de Tunis sera à votre disposition.

« Il faut retrouver cette Jezia.

CHAPITRE VIII

On se serait cru à Kaboul!

L'immense quadrilatère de l'ambassade américaine en Tunisie, coincé entre la route de La Marsa et une des allées du quartier du Lac, dans un quartier moderne, encore inachevé, était cerné d'une ribambelle de véhicules militaires dépareillés, allant du transport de troupes M113, jusqu'au blindé sur roues muni d'un canon de 75! Avec des Humvees, des camions bâchés, des blindés divers. Autour de cette armada, quelques soldats tunisiens débonnaires prenaient le soleil, rare en ce mois de novembre, visiblement peu concernés par cet état de siège.

Presque virtuel.

En arrivant, Malko, au volant d'une lourde 508 Peugeot de location, avait longuement tourné dans le dédale des voies sans nom du quartier du Lac avant de tomber sur l'unique accès de l'ambassade. Une route partant d'un rond-point, en partie obstruée par des rouleaux de barbelés, gardée par un policier, visiblement peu motivé. Quand Malko s'arrêta devant lui, il lui jeta:

- C'est interdit de passer par là.
- Je vais à l'ambassade américaine, précisa Malko.
- Alors, vas-y! lança le policier en français.

Le coffre de la « 508 » aurait pu être bourré d'explosifs, ce n'était pas son problème...

Arrivé devant l'entrée de l'ambassade, Malko s'arrêta entre un M 113 dont la mitrailleuse de 50 pointait vers le ciel et un blindé sur roues équipé d'un canon de 75, dont la roue avant gauche était à plat.

Les glaces blindées tout autour de l'ambassade étaient étoilées et les murs maculés de traces d'incendie.

Trois semaines plus tôt, une horde de Salafistes, exaspérés par la révélation d'un film anti-Islam fait par un copte américain et diffusé sur Internet, avait marché sur l'ambassade américaine avec la ferme intention de la brûler!

Venus du centre de Tunis, ils avaient parcouru une dizaine de kilomètres en vociférant leurs slogans anti-Américains, portant des échelles afin d'escalader les murs de l'ambassade, armés de sabres, de bâtons et de cocktails Molotov!

Bien que le parcours ait duré plus de deux heures, personne ne s'était intéressé à leur manif et aucune autorité tunisienne n'avait réagi.

Les quelques policiers de garde devant l'entrée principale de l'ambassade avaient été vite débordés par ce flot de fous furieux...

C'est l'ambassadeur lui-même qui avait donné l'alerte au ministère de l'Intérieur tunisien. Lorsque des renforts de police étaient enfin arrivés, l'attaque menait son plein et les « marines » de garde tiraient déjà en l'air pour repousser les assaillants...

Depuis, l'ambassade américaine avait été transformée en Fort Chabrol par des autorités tunisiennes complètement dépassées et voulant avant tout éviter un incident grave avec les États-Unis.

Malko, après avoir montré patte blanche, put se glisser dans la porte entrebâillée, gardée par des « marines » casqués, engoncés dans des gilets pareballes, visiblement peu rassurés. Quelques coups de fil plus tard, il put enfin gagner la chancellerie sous la protection de deux « marines ». C'était un domaine immense, avec des parkings à perte de vue. Des bâtiments plats et blancs. On se serait cru sur un campus universitaire.

Un homme aux cheveux blancs, légèrement ondulés, l'attendait sur le perron de la chancellerie. Il se présenta aussitôt avec un sourire chaleureux.

– Max Dorman. Je représente l'Agence dans ce beau pays depuis un an. Vous avez de la chance, il fait un temps magnifique! La semaine dernière, il tombait des cordes...

Effectivement, le ciel était d'un bleu immaculé et il faisait 23o!

Malko suivit l'Américain dans son bureau, situé au second étage d'un grand bâtiment plat. Une carte de la Tunisie occupait tout un pan de mur, à côté d'une galerie de photos de « barbus » recherchés pour l'attaque de l'ambassade. Un portrait de Barack Obama trônait au-dessus du bureau.

Tout était assez impersonnel. Max Dorman était grand et mince, élégant, le regard vif.

- Vous parlez arabe? demanda-t-il à Malko.
- Pas vraiment, dut reconnaître celui-ci. Français oui.
- Ça vous servira. Ici, la plupart des gens parlent encore français. Moi-même qui suis arabisant, j'en arrive à oublier mon arabe.
- Comment se présente la situation? demanda Malko.

Le chef de Station de la CIA fit la moue.

– Le pays est en ébullition très lente. Depuis le 14 janvier 2011, date officielle du début de la Révolution anti-Ben Ali, il ne se passe pas grand-chose. Le Président Mazzouki gagne du temps en promettant une constitution, mais personne n'est d'accord sur le fond; les Salafistes veulent la charia pure et dure, les gens d'Ennahda, une charia plus « légère »... En attendant, le pays s'islamise sournoisement.

« La plupart des femmes portent le foulard, on ne voit plus de jupes et l'alcool est interdit dans la plupart des restaurants. Cependant, les Tunisiens font semblant de ne rien voir, et prétendent que les choses n'ont pas changé. La politique de l'autruche. En réalité, la Tunisie est prise dans la grande vague islamiste qui balaie la région, de la Tunisie à Gaza, en passant par la Libye et l'Égypte.

« Pour vous donner un exemple: aujourd'hui Ennahda a demandé officiellement que soient interdites toutes relations avec Israël... Pourtant, il ne reste que quelques centaines de juifs en Tunisie, surtout dans la région de Djerba où se trouve une des plus anciennes synagogues du monde. Et, jusqu'ici, les Tunisiens s'étaient toujours distingués par leur modération.

« J'envoie des messages à Langley, mais personne ne semble m'écouter...

– OK, je vous ennuie avec mes petits soucis.

Le téléphone l'interrompt et il alla répondre. Lorsqu'il revint, son visage était soucieux

– Deux des Salafistes qui faisaient la grève de la faim se sont laissés mourir... Ça ne va pas arranger les choses. Remarquez, ce serait une solution s'ils faisaient tous la même chose...

Max Dorman eut un petit sourire sec, comme s'il regrettait cette saillie politiquement incorrecte. Il se gratta la gorge et enchaîna.

– J'ai reçu un mail de la Station de Beyrouth et un de Langley, me demandant de vous apporter toute l'aide dont vous pouvez avoir besoin.

« Que puis-je faire pour vous?

Visiblement, il n'était pas au courant de l'affaire traitée par Malko. Ce dernier décida d'en dire le moins possible.

– Je cherche à retrouver une femme qui serait en possession de documents intéressant la sécurité des États-Unis, dit-il. Elle a quitté le Liban, vraisemblablement pour regagner son pays natal, la Tunisie.

– Ce ne devrait pas être trop difficile, répondit l'Américain. De quels éléments disposez-vous?

Malko tira de sa poche une des photos de Jezia prises à Beyrouth par un des agents de la CIA, et la tendit au chef de Station.

– Cette photo et un prénom: Jezia.

Max Dorman se rembrunit et fit la moue en rendant la photo à Malko.

– *Very beautiful woman*, remarqua-t-il. C'est peu. Vous ne savez rien sur son background?

– Si, un peu, dit Malko. Elle évoluait dans la mouvance des obligés de la famille Ben Ali et occupait un poste important: directrice de la communication dans la compagnie aérienne Kartago, grâce au soutien de son amant, un des proches de Kadhafi, Choukri El Jallah.

– Le type qu'on a fait sauter à Beyrouth?

– Exact! confirma Malko, avant de relater ce qui s'était passé là-bas.

– Vous êtes certain qu'elle est retournée en Tunisie? demanda Max Dorman.

– Non, avoua Malko, mais c'est l'hypothèse la plus probable. Elle n'est sûrement pas en Libye et, ici, c'est son pays natal.

– J'ai un peu étudié le dossier Ben Ali, dit l'Américain. Nous étions en bons termes avec leur gouvernement, car ils nous avaient juré avoir éradiqué totalement les Salafistes. Hélas, ils se trompaient... Depuis, certains sont en fuite, dont Ben Ali lui-même, qui coule des jours heureux en Arabie Saoudite, et d'autres ont été arrêtés: 114 exactement, qui sont maintenant au régime des droits communs.

« Sinon, l'épuration a été plutôt douce.

– Vous êtes en bons termes avec vos homologues?

– Moyen. Mais il ne faut pas trop compter sur eux. Et puis, leur

signaler l'existence de cette « profiteuse » du régime déchu pourrait leur donner de mauvaises idées. Surtout s'ils pensent qu'elle a de l'argent... D'autant que vous n'avez qu'un prénom. Si vous aviez un téléphone ou une adresse...

Il semblait complètement désarmé.

Malko rompit le silence pesant qui s'était établi dans le bureau.

– Il doit bien y avoir un moyen de retrouver des partisans de Ben Ali. Ils ne sont pas tous en prison.

– Bien sûr que non! affirma l'Américain en souriant. Je pense à quelqu'un qui naviguait dans cette jeunesse dorée. Amateur de jolies femmes. Il nous sert un peu d'informateur et je pense qu'il acceptera de vous aider. Il s'appelle Kamel Astrubal et travaille à la Compagnie Orange.

– Il n'a pas été arrêté?

– Non, interrogé deux fois seulement. Attention, il n'est pas fiable à 100 %, mais si quelqu'un peut vous orienter, c'est bien lui. Je vais vous donner son portable. C'est le seul moyen de le joindre.

Il sortit un carnet.

– Voilà: 23397697. Appelez de la part de Mike! Il me connaît sous ce nom-là. Si ça ne va pas, revenez me voir! On essaiera autre chose.

Malko était déjà debout lorsque Max Dorman le retint.

– Attendez! Vous connaissez bien Tunis?

– C'était vrai, mais la ville semble avoir beaucoup grandi.

L'Américain fit la moue.

– C'est pire que la Californie! Il faut faire des kilomètres pour gagner les banlieues où tous les gens aisés vivent et il y a des embouteillages effroyables. Surtout, les rues n'ont pas de nom et il n'y a pas de plan général de la ville!

« Donc, inutile de compter sur un GPS: il tournerait dans le vide.

– Qu'est-ce que vous me conseillez? demanda Malko.

Le chef de Station de la CIA eut un sourire ironique.

– Je vais vous prêter un GPS...

– Vous venez de me dire que cela ne sert à rien.?

– Le mien, c’est un GPS *humain*: Moustapha El Fadli. Un de nos meilleurs *stringers*. Il veut émigrer aux États-Unis, alors il est spécialement motivé. Quand on l’a recruté, il était chauffeur de taxi, aussi, il connaît le grand Tunis comme sa poche.

Avec lui, vous ne vous perdrez pas et vous gagnerez beaucoup de temps.

– Jusqu’à quel point est-il sûr? demanda Malko.

Max Dorman sourit.

– Ce n’est pas qu’un GPS... Nous l’utilisons pour infiltrer les mosquées salafistes. Je vais le faire venir.

– Avant, suggéra Malko, si on appelait Kamel Astrudal?

Le chef de Station de la CIA gagna son bureau où il prit un portable vert sur lequel il composa un numéro, avant de laisser un message mentionnant le nom de Malko.

– Il dort encore! laissa tomber l’Américain après avoir raccroché, mais il va rappeler.

Il appela alors sa secrétaire et demanda:

– Dites à Moustapha de venir.

Cinq minutes plus tard, la porte du bureau s’ouvrit sur un petit Tunisien maigrissime, aux cheveux ondulés et au teint très mat, avec une tache marron sur le front. Celle que portent les « vrais » croyants à force de se prosterner, en heurtant le sol de leur tête...

Étrange pour un agent de la CIA...

Devant le regard surpris de Malko, Max Dorman éclata de rire.

– Rassurez-vous, Moustapha n’est pas salafiste! Mouss, dites-lui comment vous faites.

Le Tunisien découvrit des dents éblouissantes.

– Je dors avec une gousse d’ail collée à mon front. Ça fait une marque parfaite. Même les Salafistes n’y voient que du feu. Ils me prennent pour l’un des leurs.

Il paraissait ravi de la supercherie.

– Mouss, enchaîna le chef de Station, à partir de maintenant, tu es à la disposition de Malko Linge. Il connaît mal la ville.

– Pas de problème, monsieur, fit le Tunisien. Il a une voiture ou on prend la mienne?

– On a donné à Mouss une Nissan banalisée, expliqua Max Dorman.

– On va garder la mienne, trancha Malko.

– Où va-t-on?

– Pour le moment, nulle part, dit Malko. Vous avez un portable?

– 93345578, récita Moustapha El Fadli. Où tu habites?

Il reprenait le tutoiement habituel des Tunisiens.

– Au Sheraton, répondit Malko. L'ancien Hilton.

Moustapha El Fadli hocha la tête.

– C'est bon. Moi, j'habite dans le quartier du Belvédère, juste au-dessus. Tu m'appelles quand tu as besoin de moi.

Il salua poliment et s'éclipsa.

– Voilà, conclut Max Dorman, pour le moment, c'est ce que je peux faire de mieux pour vous.

– Dès que j'ai eu Kamel, je vous tiens au courant, dit Malko.

Il regagna le parking. sous le soleil vertical, il faisait presque trop chaud... Il dut repartir par le même chemin, tous les autres accès à l'ambassade étaient barrés par des rouleaux de barbelés.

Il reprit le chemin du Sheraton, passant devant l'aéroport.

C'est beaucoup plus loin, en passant devant la clinique Taoufik, que son portable sonna.

Une voix inconnue.

– Malko?

– Oui.

– C'est Kamel. Tu veux me voir?

Il parlait français sans accent.

– Oui, le plus vite possible.

– Ça va. À six heures au café Aziz, rue Ali Bachamba, le long de l'Hôtel International.

Il avait déjà raccroché. Malko n'avait plus qu'à avertir son « GPS » et à prier. Bientôt, il en saurait peut-être plus sur la mystérieuse Jezia.

CHAPITRE IX

Une meute de chats errants assiégeaient un énorme tas d'ordures barrant en partie une impasse. Moustapha El Fadli sauta de la voiture et lança à Malko:

– Tu te gares là!

Il suffisait de déplacer un fût plein d'ordures. La rue Al Bachamba se trouvait en plein centre de Tunis, partant de l'avenue Bourguiba, le cœur du vieux Tunis, avec ses innombrables terrasses de cafés, occupées presque entièrement par des hommes. La circulation était infernale, on roulait au pas. Depuis la Révolution, les ordures n'étaient plus ramassées qu'irrégulièrement, pour de mystérieuses raisons syndicales.

Moustapha El Fadli amena Malko jusqu'à un café anonyme, un peu plus loin sur la gauche.

– C'est là, chez Aziz, dit-il, je t'attends à la voiture.

Un grand Tunisien maigre et moustachu était accoudé au bar à gauche de l'entrée. Il sourit à Malko, qui alla jusqu'au fond et s'installa à une table vide. Surprise, en face, un couple était en plein flirt!

Spectacle inattendu dans cette ville islamisée alors que, sur l'avenue Bourguiba, à quelques dizaines de mètres de là, les couples n'osaient même pas se tenir la main...

À côté du couple, une femme enfoulardée, en rouge, seule, envoya un regard appuyé à Malko.

L'ambiance était bizarre. Deux couples entrèrent dans le café et gagnèrent directement le premier étage.

Un écran de télé collé au mur diffusait des clips égyptiens pleins de brunes langoureuses.

Malko commanda un café.

Une demi-heure plus tard, il en était au même point. Pas de Kamel.

Il attendit encore un quart d'heure avant d'appeler. Miracle, on répondit.

– Je me gare, fit la voix de Kamel Astrubal.

Cinq minutes plus tard, un personnage pittoresque déboula dans le café.

Un Tunisien massif avec un piercing sur le sourcil gauche, son torse énorme moulé dans un T-shirt noir portant en énormes lettres blanches: *HELL WAS FULL, I CAME BACK* ¹. Il avait des yeux un peu globuleux, des cuisses énormes et l'air particulièrement jovial. Il s'assit lourdement en face

de Malko et demanda:

– C'est toi l'ami de Mike?

– Oui, dit Malko.

L'autre sourit.

– Tu n'as pas peur de rencontrer un « *zeloun* »?

– Qu'est-ce que c'est?

– C'est comme ça qu'on appelle les orphelins de Ben Ali...

Des pestiférés.

– Vous avez eu des problèmes? demanda Malko.

Le gros Tunisien fit la moue.

– Ils m'ont interrogé deux fois à El Aouina, toute une journée. Ils voulaient savoir ce que je pensais de la Révolution et du suicide du type qui a tout déclenché. Je leur ai dit que je n'étais même pas au courant. Ils m'ont posé des tas de questions sur ma fiancée.

– Qui était-ce?

– La nièce de la tante de Ben Ali. Heureusement, elle s'est enfuie en Algérie. Malheureusement, elle ne peut pas revenir. Il faut que je trouve une autre fiancée... Ils m'ont confisqué ma BMW et j'ai dû racheter une autre voiture; depuis, ils me foutent la paix.

Il avait commandé un coca.

– Si tu veux de l'alcool, dit-il, ici, tu peux en avoir... Il suffit de demander à Aziz.

– Non, merci, dit Malko. C'est un endroit inhabituel ici. Un couple était en train de flirter tout à l'heure.

Kamel Astrubal éclata d'un grand rire heureux.

– Tu devrais aller faire un tour au premier! Ici, on fait ce qu'on veut. Ce sont des femmes qui gagnent très mal leur vie, trois ou quatre cents dinars par mois, des femmes de ménage ou des jeunes vendeuses, alors elles viennent ici récolter de quoi s'acheter quelques trucs.

L'islamisme n'avait pas tout tué.

Malko se dit qu'il était temps d'entrer dans le vif du sujet.

– Vous connaissez une fille qui s'appelle Jezia?

Le Tunisien réfléchit brièvement et laissa tomber:

– Des Jezia, il y en a beaucoup. Qu'est-ce qu'elle fait?

– Elle travaillait à la compagnie aérienne Kartago. Comme directrice de la communication.

Kamel Astrubal hocha la tête.

– Kartago a été racheté par le gouvernement et son ex-patron, Belhacem Trabelsi est à la prison de Mornaguia. C'est un des 114 qui ont été arrêtés. Évidemment, c'était le beau-frère de Ben Ali.

– On peut lui parler?

Le gros Tunisien ricana.

– Ça m'étonnerait! On les traite très mal et il ne donnera sûrement aucun renseignement. C'est trop dangereux.

Le mirage s'éloignait.

Il ne restait plus qu'un espoir. Malko sortit de sa poche une des photos prises à Beyrouth par les photographes de la CIA.

– Voilà la fille que je cherche, dit-il.

Kamel Astrubal regarda attentivement la photo et son visage s'éclaira

– Ah, mais c'est Jezia Thabet! La fille qui était avec un vieux Libyen!



Malko aurait embrassé le gros Tunisien.

– Vous la connaissez bien? demanda-t-il.

Kamel Astrubal eut un sourire ambigu.

– Je l’ai bien connue, avant qu’elle soit avec le Libyen. C’est une très belle fille. Elle travaillait comme hôtesse, ensuite Belhacem, le patron de Kartago, lui a donné un poste à la direction.

– Vous savez où elle est maintenant?

– Je ne l’ai pas vue depuis longtemps, reconnu Kamel Astrubal, mais je dois encore avoir son numéro de portable.

– Pas d’adresse?

– Elle avait une maison à La Marsa, mais j’ignore si elle y est encore. Qu’est-ce que tu lui veux?

– Lui parler, dit Malko. Elle sait des choses qui m’intéressent.

Kamel Astrubal n’insista pas.

– Je ne suis pas sûr qu’elle soit encore en Tunisie, mais ce n’est pas impossible.

– Elle allait souvent en Libye? demanda Malko.

Le gros Tunisien secoua la tête.

– Je ne sais pas. On n’était pas intimes. Je vais voir si j’ai son téléphone dans mon répertoire.

Il se mit à chercher dans la mémoire de son téléphone; Malko attendait, le cœur battant. Il était en train de tirer un fil ténu, mais inespéré.

Soudain, Kamel Astrubal s’exclama:

– Voilà: 171105111.

Malko était déjà en train de noter. Son interlocuteur referma son téléphone.

– C’est tout ce que tu veux savoir?

– Je veux la retrouver, c’est tout...

Le gros Tunisien se leva et lui tendit la main.

– Si tu as besoin d’autre chose, appelle-moi!

Il s’éloigna en se dandinant et disparut dans la rue sombre

Malko l’imita bientôt. Moustapha El Fadli était appuyé à la « 508 », en train de discuter avec un vieux à qui il donna une pièce d’un dinar.

À peine dans la « 508 », Malko composa le numéro donné par Kamel

Astrubal. Obtenant un disque en arabe. Il tendit l'appareil à son « GPS ».

– Qu'est-ce que ça dit?

– Ce numéro n'est plus en service, annonça le jeune Tunisien après avoir écouté.



On repartait à zéro.

– Avec un nom, on peut retrouver un numéro? demanda Malko.

– Pas un portable.

Donc, de nouveau, c'était chercher une aiguille dans une meule de foin.

– Très bien, décida Malko, on va retourner à l'ambassade voir Max Dorman.

Guidé par son « GPS », il descendit l'avenue Habib Bourguiba, tournant ensuite sur l'avenue Mohammed V totalement bloquée par un embouteillage monstrueux... Ils mirent près d'une heure à retrouver l'ambassade après le lac. La nuit tombait presque.

Max Dorman sortait d'une réunion et semblait crevé.

– Kamel vous a aidé? demanda-t-il

– Un peu, reconnut Malko. Désormais, je sais le nom de celle que je cherche: Jezia Thabet.

– Le nom ne me dit rien, avoua l'Américain. C'est tout?

– Son portable a été déconnecté.

– Ça ne m'étonne pas, commenta Max Dorman. Après la Révolution, beaucoup des proches de Ben Ali ont changé de numéro, pour faire croire qu'ils avaient quitté la Tunisie. Il y a peut-être un type qui peut vous aider. Un certain Abubaker Jalghum. C'est un *thuwar* », un opposant à Khadafi. Il s'est spécialisé dans la recherche de ses partisans réfugiés en Tunisie. Si cette femme avait un amant libyen haut placé, il s'est peut-être intéressé à elle.

– Où peut-on le voir?

– Il est en Libye, je communique avec lui par mail. Je vais lui en envoyer un.

Malko allait approuver lorsqu'il se dit que ce n'était peut-être pas une bonne idée de brancher les « nouveaux » Libyens sur Jezia Thabet. Et surtout, sur son amant, Choukri El Jallah. Ce dernier était sûrement sur la liste noire des vainqueurs de Kadhafi. Ils risquaient de retrouver la jeune femme *avant* Malko.

– Attendez! conseilla ce dernier. Il n'y a pas un moyen de contacter Belhacem Trabelsi, l'ancien patron de Kartago? Il est en prison ici.

– C'est délicat, estima l'Américain; si vous y allez directement, les Tunisiens vont se poser beaucoup de questions... Il n'y a qu'une façon de le joindre: à travers son avocat. Je vais me renseigner. On va voir ça demain.

La nuit était totalement tombée, il était sept heures! Malko se dit qu'il n'avait plus qu'à retourner au Sheraton. À partir de l'aéroport, le freeway longeant la banlieue nord n'était plus qu'un long ruban lumineux. Heureusement, il ne rata pas son embranchement et retrouva l'hôtel, grâce au point de repère de l'immeuble de la télé avec ses deux coupoles éclairées en vert.

Il était en train de traverser le lobby lorsqu'il aperçut une jeune femme qui surgissait de l'ascenseur.

Magnifique.

Un chemisier moulant une poitrine lourde et pointue, un beau visage de type oriental et une jupe arrivant tout juste au-dessus du genou. Spectacle quasi inconnu désormais à Tunis, à cause des Islamistes.

Il la suivit des yeux. Elle alla s'installer dans un des fauteuils du bar, seule à une table.

C'était trop beau pour être vrai.

Il allait se décider à s'approcher d'elle quand un moustachu corpulent la rejoignit. Costume, cravate sombre, l'air important.

La fin d'un beau rêve.

Il n'avait plus que la télévision pour l'aider à passer la soirée.



Kamel Astrubal allait raccrocher lorsque sa correspondante répondit enfin.

– Aiwa?

– Jezia? C'est Kamel.

Il y eut quelques instants de silence puis la voix chaleureuse de la jeune femme éclata dans le portable.

– Kamel! Quelle bonne surprise. Je suis revenue à Tunis, tu sais, il y a quelques jours.

En entendant sa voix chaude, Kamel Astrubal revit la silhouette éblouissante de Jezia Thabet. À l'époque où lui roulait en Ferrari et où elle n'était encore qu'une hôtesse de l'air anonyme, il avait connu une aventure avec elle.

Pour lui sexuelle, pour elle utilitaire.

Kamel Astrubal avait beaucoup de relations et, grâce à ses liens avec la famille Trabelsi, avait accès à beaucoup de choses. Cependant, elle aimait les hommes beaux et puissants. Kamel Astrubal n'était ni l'un, ni l'autre et leur aventure avait été brève, mais ils étaient restés copains, évoluant dans le même milieu. Lorsque Jezia Thabet était revenue du Liban, via Rome, elle l'avait appelé. Cependant, elle n'avait pas l'intention de remplacer la fiancée de Kamel, exilée involontaire en Algérie.

Ce que lui dit alors son ancien amant lui fit l'effet d'une douche froide.

– J'ai rencontré aujourd'hui un type qui te cherchait, annonça le gros Tunisien.

Jezia Thabet crut que son cœur s'arrêtait

– Un *moukhabarat*?

Personne ne lui avait rien demandé quand elle était revenue à Tunis. Même les douaniers ne l'avaient pas emmerdée, sinon elle était prête à leur abandonner un sérieux bakchich. Cependant, le désordre était tel à Tunis que les *moukhabarats* chargés de traquer les anciens partisans de Ben Ali pouvaient se réveiller.

– Non, répondit Kamel Astrubal. Un étranger. Il venait de la part de l'ambassade américaine.

La gorge serrée, Jezia Thabet ne répondit pas tout de suite. Déjà, elle savait. Comment ce fichu Autrichien était-il parvenu jusqu'à Kamel Astrubal?

– Tu lui as donné mon portable? demanda-t-elle anxieusement.

– Non, le fixe de la villa de La Marsa.

– Il ne marche plus, je n’y suis plus. Si tu le revois, ne lui donne surtout pas mon portable, supplia la jeune femme. C’est un type qui me drague et je ne veux rien faire avec lui. Je peux compter sur toi?

– Bien sûr! jura Kamel Astrubal. Ajoutant aussitôt: qu’est-ce que tu fais ce soir?

– On pourrait dîner ensemble, proposa aussitôt la Tunisienne, qui réfléchissait vite. Tu veux qu’on se retrouve au Montaigne sur Hedi Nouira, vers huit heures?

– Tu habites dans le coin? demanda le gros Tunisien d’un ton détaché.

– Oui, pas loin, répondit Jezia Thabet sans s’étendre.

– Moi aussi, fit Kamel, c’est marrant.

Lorsqu’il eut raccroché, il se dit qu’il allait la sauter une fois de plus. Elle avait très vite compris le message: l’homme qu’il avait rencontré cherchait Jezia pour une raison qu’il ignorait.

Autant monnayer son silence intelligemment. Depuis la chute de Ben Ali, il avait moins de moyens matériels et pas souvent l’occasion de se taper une fille aussi belle que Jezia. D’autant que cela pourrait se reproduire à l’avenir. Il détenait contre elle l’arme absolue; il se dit qu’il devait maintenant découvrir où elle habitait.

Plus il en saurait, plus il aurait barre sur elle.



Jezia Thabet envoya un coup de pied rageur dans le pouf, faisant fuir le chat qui y dormait.

Folle de rage.

Lorsqu’elle s’était enfuie de Beyrouth, après l’explosion qui avait entraîné la mort de Choukri El Jallah, elle pensait bien en avoir fini avec cette partie de sa vie. Elle avait obéi à une pulsion irraisonnée en sautant de la Mercedes et en s’enfuyant avec le sac plein de liasses de billets de cent dollars.

Plus l’ordinateur de son amant et divers documents qu’il lui avait confiés: les copies de procurations sur certains comptes bancaires répartis en Autriche, en Suisse et à Singapour.

Déjà, du vivant de Choukri El Jallah, elle n’avait pas jeté l’argent

par les fenêtres, achetant grâce à celui que le Libyen lui donnait, trois appartements dans Ennasr, le nouveau quartier en vogue. Un pour elle et deux qu'elle louait à des Libyens qui les prenaient pour quelques jours, avant d'y amener discrètement des filles.

Ils payaient cash et bien.

Le sac de Beyrouth contenait huit millions de dollars qu'elle avait planqués dans la penderie. Pas question d'aller mettre une somme pareille dans une banque. Heureusement, en Tunisie, on pouvait encore acheter à peu près tout en liquide. Elle avait bien l'intention de compléter son parc immobilier. Ensuite, elle irait procéder à quelques transferts dans des banques exotiques et pourrait profiter d'une vie agréable.

L'irruption dans cette vie tranquille qu'elle était en train d'organiser de cet agent de la CIA, qu'elle pensait semé à jamais, la perturbait profondément.

En effet, depuis l'attentat qui avait coûté la vie à son amant et qui aurait aussi pu prendre la sienne, sans son retard providentiel, l'intrusion de cet homme dans son univers la terrifiait. Depuis Beyrouth, elle savait que des ennemis puissants et féroces rôdaient autour des secrets de Choukri El Jallah.

Secrets qui étaient devenus les siens, depuis sa disparition. Elle savait aussi qu'on n'en voulait pas à son argent mais aux documents bancaires dont elle était désormais la seule propriétaire.

Sans bien comprendre ce qu'ils contenaient.

Sauf une chose: Choukri El Jallah était mort à cause d'eux.

Depuis qu'ils s'étaient enfuis de Libye ensemble, il l'avait mise au courant, progressivement, de beaucoup de choses. Elle savait qu'il y avait un compte particulièrement sensible, lié à des opérations clandestines libyennes dont elle se moquait.

C'était facile d'appeler celui qui la traquait et de lui remettre ces documents.

Seulement, son instinct reptilien lui disait qu'en agissant ainsi, elle se mettait en danger de mort... Sans bien comprendre comment.

La déflagration qui avait envoyé Choukri El Jallah dans un autre monde résonnait encore dans ses oreilles. Des gens qui n'avaient pas hésité à tuer une vingtaine de personnes pour en faire taire une seule, ne cesseraient pas de la traquer au bout du monde si elle se mêlait de

cette affaire.

Si elle donnait les documents qu'elle possédait et qu'ensuite, on arrive à remonter jusqu'à elle, ce ne serait pas pour lui envoyer des fleurs.

Jezia Thabet ne voyait donc qu'une solution. Rester terrée jusqu'à ce que son poursuivant se décourage et, ensuite, vivre une vie paisible et confortable.

Bien sûr, il y avait la solution de tout brûler, mais cela signifiait faire une croix sur toutes les sommes, colossales à ses yeux, qui dormaient encore sur ces comptes. Elle n'y arrivait pas.

Elle chercha dans sa tête la liste des noms de ceux qui pouvaient aider à la retrouver: elle était très courte. Ce qui lui fit envisager un autre danger: des équipes de *thuvars* libyens traînaient en Tunisie pour repérer les anciens *moukhabarats* du régime Kadhafi venus se réfugier dans la capitale tunisienne.

Pendant, ce danger-là lui semblait moins pressant: elle ne s'était jamais mêlée de politique et elle n'était pas la seule femme à avoir été la maîtresse d'un proche de Kadhafi.

Évidemment, les *thuvars* travaillaient parfois pour leur propre compte. La semaine précédente, la police tunisienne avait arrêté un groupe de Libyens qui projetaient d'enlever à Djerba un vieux juif très riche, pour extorquer une rançon à sa famille.

Il ne lui restait qu'une solution: faire la morte et n'avoir de contact avec personne. Les Américains se décourageraient bien et elle pourrait jouir en paix de son bien mal acquis...

Jezia Thabet alluma une cigarette et gagna sa penderie pour y choisir la tenue avec laquelle elle allait affronter Kamel Astrubal pour lui ôter définitivement le goût de parler. Sans illusions. Elle savait que tout ce qu'il voulait, c'était profiter de son corps. Elle en avait fait, dans le passé, un usage assez extensif pour que cela ne lui pose pas de problème de conscience.



Kamel Astrubal, ses cent kilos de graisse étalés dans un des profonds fauteuils de cuir beiges du Montaigne, vit arriver Jezia Thabet, droite comme une princesse, hautaine, ignorante des regards d'admiration qu'elle déclenchait.

« Putain, qu'elle est belle! » se dit-il.

Il l'avait presque oublié.

La jeune femme portait une sorte de salopette noire et un chemisier blanc sous lequel pointait un soutien-gorge bien rempli. Longiligne, elle semblait n'être qu'une paire de jambes. Les quelques putes qui bavardaient aux tables voisines en oublièrent leur papotage et plusieurs hommes manquèrent s'étrangler avec leur *chicha*.

La jeune femme se laissa tomber en face de Kamel Astrubal avec un sourire éblouissant, croisant ses interminables jambes bottées.

Presque une tenue islamique...

La serveuse s'approcha d'elle et elle commanda un jus de fruit. Au Montaigne, on ne servait pas d'alcool. Une vague musique orientale maintenait l'ambiance. Il y avait beaucoup d'hommes seuls, quelques couples et des filles entre elles, arborant toutes la même expression bovine.

Personne ne savait qui était qui.

Ennasr était un quartier tout neuf, qui n'existait pas vingt ans plus tôt. Des alignements de buildings modernes aux balcons de marbre, collés les uns aux autres, des boutiques, des lumières, et ce n'était pas poussiéreux comme le centre de Tunis, déserté dès la tombée de la nuit.

Ils restèrent quelques minutes à bavarder de choses et d'autres, puis Kamel Astrubal proposa:

– J'ai acheté des trucs, on peut aller chez moi. J'ai du scotch aussi.

Jezia qui ne buvait pas, s'en foutait. De toute façon, elle allait y passer. Donc, autant gagner du temps. Le but de la soirée était de désamorcer son vieil amant.

Elle ne toucha même pas à son jus de fruit et ils se retrouvèrent dans l'avenue Hedi Nour. La Toyota Corolla du gros Tunisien était garée un peu plus haut. Dès qu'ils furent à l'intérieur, Kamel posa une main épaisse sur la cuisse de Jezia. Remontant ensuite jusqu'à sa poitrine.

– Tu es toujours aussi belle! dit-il. Je suis content de te retrouver.

Elle sourit, absente.

Il habitait trois rues plus loin, là où il n'y avait plus d'animation. Un immeuble avec un digicode. Troisième étage. Peu meublé. Un grand living avec des tapis, des poufs, quelques gravures aux murs, une

chaîne stéréo et un grand écran plat.

De la nourriture était disposée sur la table basse avec de l'alcool. En face d'un grand divan mou, où Kamel Astrubal se laissa tomber. À peine installé, il alluma la télé et quelques secondes plus tard, apparurent les premières images d'un film X. Halètements, gros plans de sexes pénétrant d'autres sexes, des seins en pleine vue à tire-larigot. Kamel semblait collé à l'écran, mais lorsqu'il sentit une main de Jezia se poser sur sa cuisse, il eut un léger frémissement.

Étalé sur le divan, il laissa la jeune femme défaire la braguette de sa tenue de sport et attraper son sexe, au-delà du caleçon vert rayé. Elle connaissait ses goûts. Kamel était trop gros pour vraiment faire l'amour. Avec son poids, c'était un effort énorme. Alors, il ferma les yeux de bonheur lorsque Jezia commença à masturber son gros sexe mou.

C'était ça, la vie.

Quand la bouche de la jeune femme remplaça ses mains, il ferma les yeux de plaisir. Peu à peu, tandis qu'elle lui administrait une fellation habile et lente, il se dit qu'il avait peut-être mieux à faire que simplement se faire sucer cette fois.

Apparemment, Jezia était devenue quelqu'un de très recherché. L'homme qu'il avait rencontré chez Aziz voulait *vraiment* la retrouver. S'il lui apportait une adresse plutôt qu'un mauvais numéro de téléphone, cela vaudrait sûrement beaucoup d'argent. Dont il avait un gros besoin.

1. L'enfer était plein. Je suis revenu.

CHAPITRE X

Kamel Astrubal n'en pouvait plus!

Jezia Thabet, une femme habile, prolongeait un plaisir qui se transformait parfois en supplice. Stoppant sa fellation pour croquer une datte ou se rafraîchir avec un peu de thé à la menthe. Ensuite, c'était encore plus délicieux. Le gros Tunisien gémissait comme un pachyderme marin, échoué, vautre sur le divan, les bras en croix, les yeux fermés, ignorant le film X qui continuait à dévider son lot de sodomies et de fellations.

Lorsqu'elle croquait sa datte, Jezia continuait à le masturber d'une main nonchalante, serrant la base de son sexe pour qu'il soit bien dur.

Elle savait que le gros jeune homme n'insisterait pas pour la baiser. Trop d'effort. Elle avait aussi hâte de retourner chez elle, cette formalité indispensable accomplie. Pour l'instant, sa meilleure chance de survie était de rester dans son trou, sans donner signe de vie à personne.

Maudissant ceux qui avaient fait sauter Choukri El Jallah. Sans eux, elle serait en ce moment aux États-Unis, protégée par une puissante agence de renseignements. L'explosion de Beyrouth lui avait en tout cas confirmé une chose: des gens étaient prêts à tuer pour ce qu'elle était désormais la seule à détenir.

La question était: avait-on liquidé Choukri El Jallah par vengeance ou pour l'empêcher de parler?

Si la seconde hypothèse était la bonne, c'était inquiétant pour elle.

Ayant avalé une gorgée de thé à la menthe, elle reprit le sexe de Kamel dans sa bouche, bien décidée à en venir à bout. Elle commençait à fatiguer. Certes, elle aimait le sexe, mais avec de beaux jeunes gens musculeux et résistants, qui se repaissaient de son corps magnifique.

Kamel Astrubal commença à haleter.

Jezia se l'enfonçait jusqu'au fond du gosier. De plus en plus vite. Quand elle le sentit se répandre dans sa bouche, elle eut le courage de ne pas reculer...

Il retomba comme un gros phoque heureux et mit plusieurs minutes à récupérer tandis que Jezia terminait son thé à la menthe. Gentiment, elle demanda:

– Ça t’a plu, mon bébé?

Kamel émit un grognement appréciateur et allongea la main pour attraper quelques dattes.

Heureux.

Ensuite, ils grignotèrent en échangeant quelques commentaires sur la situation de la Tunisie. Jusqu’à ce que Jezia regarde sa montre.

– Je suis fatiguée! laissa-t-elle tomber.

Kamel souleva une paupière lourde.

– Tu veux que je te raccompagne?

– Ne bouge pas! dit-elle, je vais prendre un taxi.

Il y avait toujours un des innombrables petits taxis jaunes en maraude. Les chauffeurs faisaient les trois-huit pour amortir des véhicules qui coûtaient très cher. Comme Jezia n’avait pas à se rhabiller, elle ne mit pas longtemps à être prête. Tout ce dont elle rêvait pour l’instant, c’était de se retrouver devant son grand écran plat pour regarder un film égyptien qui allait lui arracher des larmes.

Elle était très sentimentale.

Sur le pas de la porte, ils échangèrent un baiser presque chaste.



À peine Jezia fut-elle partie que Kamel Astrubal se précipita dans l’escalier. Arrivé en bas, il aperçut une silhouette au coin de la rue et de l’avenue Hedi Nouira. Une femme qui ne pouvait être que Jezia Thabet.

Juste au moment où un taxi jaune s’arrêtait à sa hauteur.

Il n’eut que le temps de se glisser dans sa Corolla et tourner dans Hedi Nouira. Heureusement, à cette heure tardive, la circulation était fluide et il recolla facilement au taxi. Un quart d’heure plus tard, celui-ci s’arrêta devant un immeuble neuf de l’avenue du docteur Selim Ammara.

Kamel Astrubal éteignit ses phares.

Il put voir Jezia Thabet pénétrer dans l'immeuble et, quelques instants plus tard, une fenêtre s'illumina au quatrième étage. Il nota le numéro et le nom de l'immeuble: la résidence Miramar. Ici, toutes les enseignes étaient en français. Ce n'était pas vraiment un quartier pro-islamiste.

Il repartit vers chez lui, l'âme en paix. C'était une soirée faste. Il s'était fait sucer par un des plus jolies filles de Tunis et avait trouvé potentiellement un moyen de gagner pas mal d'argent. Il devait découvrir pourquoi les Américains tenaient tellement à retrouver Jezia Thabet, qui n'était à ses yeux qu'une ravissante pute pleine d'ambition, qui avait dû rencontrer les bonnes personnes au bon moment. Le standing de son immeuble indiquait en tous cas qu'elle n'était pas dans la misère...



La voix de Max Dorman était stressée.

– Je vous attends, dit-il, j'ai des nouvelles de Libye.

– J'arrive, dit Malko, mais il me faut au moins une demi-heure.

– C'est vrai! reconnut l'Américain. Cette foutue circulation. OK. Je dois aller au ministère de l'Intérieur en début d'après-midi. On peut déjeuner à La Salle à manger, à côté de la place Pasteur. Tout le monde connaît et on peut se garer. Midi et demi. Il y a de l'alcool.

Malko n'avait plus qu'à prendre sa douche. Une heure plus tard, il se garait en face du restaurant, presque invisible de la rue. C'était cossu. Pas mal d'étrangers. Max Dorman était déjà là, devant une bière. Le chef de Station de la CIA posa son *Herald Tribune* et soupira.

– Vous avez vu, il y a encore eu des émeutes hier. La police a tiré sur la foule au fusil de chasse, blessant des journalistes étrangers. Ce pays part à vau-l'eau.

« Rien de neuf sur Jezia Thabet?

– Rien, reconnut Malko, je ne suis même pas certain qu'elle soit revenue en Tunisie.

– Moi, j'ai du nouveau, annonça l'Américain. Hier, malgré votre réticence, j'avais envoyé un mail codé à Abubaker Jalghum, qui se trouve à Zintan, en Libye. Il est en contact permanent avec les nouveaux *moukhabarats* de Tripoli. Je n'attendais pas de retour avant plusieurs jours. Or, il vient de me répondre.

« Apparemment, j'ai touché une corde sensible.

- Pourquoi?
- Ils ont immédiatement réagi en allant interroger Abdallah Senoussi, au fond de sa cellule.
- L'ancien chef des Services libyens de Kadhafi?

– Oui, et aussi, l'ancien patron de Choukri El Jallah. Né au Soudan, c'était un militaire libyen, beau-frère par alliance de Muammar Kadhafi.

« Pendant les années 80, il était responsable de la Sécurité Intérieure de la Jamahiriya libyenne, ce qui incluait aussi tous les coups tordus du régime et l'élimination des opposants libyens. Il a été condamné par la France par contumace pour son rôle dans l'attentat contre le DC 10 d'UTA qui coûta la vie à 170 passagers. Il a également fomenté un complot pour assassiner le roi d'Arabie Saoudite. Les opposants à Kadhafi l'accusent d'avoir massacré 1200 prisonniers de la prison d'Abu Salim, en 1996.

- Réjouissant personnage, remarqua Malko.
- Ce n'est pas tout, enchaîna le chef de Station de la CIA. Depuis 2002, il était responsable du Service de renseignement militaire de la *Jamarihiya*...

- Comment s'est-il retrouvé à Tripoli?
- En mars 2012, il s'était réfugié en Mauritanie avec un faux passeport malien. Les « nouveaux » Libyens ont immédiatement fait le siège du gouvernement mauritanien. Comme la Mauritanie est un pays pauvre, ils y sont arrivés: en septembre 2012, Abdallah Senoussi a été extradé vers la Libye. Pour la modique somme de deux cents millions de dollars, dont on ignore officiellement les bénéficiaires...

« On sait qu'il était impliqué dans la partie « officielle » libyenne de l'attentat de Lockerbie. Il sait sûrement beaucoup de choses là-dessus, et aussi, sur la partie secrète, liée à l'Iran. Seulement, ce n'est pas lui qui possède les preuves de l'implication iranienne, mais Choukri El Jallah.

- *Qui possédait*, corrigea Malko.
- Exact, reconnut l'Américain. Je suppose que les *thuwars* ont dû retrouver dans les archives une trace du lien privilégié entre Choukri El Jallah et Jezia Thabet et que ça leur met l'eau à la bouche.
- Abubaker Jalghum m'a demandé de le tenir au courant de nos

recherches...

Le serveur venait de déposer devant eux les bricks à l'œuf. Malko jeta un coup d'œil à Max Dorman pour voir jusqu'à quel point il était naïf.

– Vous êtes certain de ne pas jouer avec le feu? demanda-t-il.

– Pourquoi?

– Votre appel a pu donner de mauvaises idées aux Libyens. Ce serait fâcheux qu'ils retrouvent Jezia avant nous. Or, nous n'avons aucune piste. Eux ont peut-être les moyens d'en avoir. À travers Abdallah Senoussi. Votre ami libyen ne vous a peut-être pas tout dit.

Max Dorman passa les doigts dans ses beaux cheveux argentés avec un air de doute.

– Vous croyez?

– J'en suis certain, continua Malko. J'apprécie votre démarche, mais nous ne travaillons pas pour régler les problèmes intérieurs libyens. Cette démarche pourrait se retourner contre nous.

– Que dois-je faire, alors? demanda l'Américain, désarçonné.

– Le mort, répliqua lapidairement Malko. Pour le moment, ce ne sont pas les Libyens qui peuvent nous aider. Il faut trouver un autre moyen.

Cherchant à rattraper sa gaffe involontaire, Max Dorman se hâta de dire:

– Tout à l'heure, je vais passer au bureau de l'avocate de Belhacem Trabelsi, le patron de Kartago. Lui a peut-être une idée de l'endroit où se trouve Jezia Thabet.

– Ne dites surtout rien aux Libyens, recommanda Malko. Ceux qui sont au pouvoir maintenant veulent sûrement en savoir plus sur les activités clandestines de Kadhafi.

Pour l'instant, il était réduit à l'impuissance. Il décida d'aller aussi en ville, s'imprégner de l'ambiance de la nouvelle Tunisie.

Il descendait l'avenue Mohammed V, encombrée comme toujours, lorsque son portable sonna.

– C'est Kamel. Ça va?

– Ça va, dit Malko.

Le gros Tunisien enchaîna aussitôt.

– J’ai peut-être une information pour toi. Il faudrait qu’on se voie.

– Vous ne pouvez pas me la donner au téléphone?

– Non, trancha sèchement Kamel Astrubal.

C’était lapidaire et sans discussion.

– Voulez-vous qu’on se retrouve chez Aziz? interrogea Malko.

– Non, il vaut mieux qu’on ne se voie pas trop ensemble. Je peux passer au Sheraton, ce n’est pas loin de chez moi. Vers six heures.

– Je serai là, assura Malko.

Les affaires reprenaient. Kamel Astrubal semblait bien mystérieux. Avait-il une *vraie* information ou essayait-il d’enfumer Malko? Ce dernier avait l’impression de piétiner.



Le bureau de Salim El Hassi, le nouveau chef des Services de Renseignements libyens, nommé par le CNT¹ et confirmé par l’Assemblée nationale, se trouvait au bout d’un long couloir coupé de trois « chicanes », des tables disposées de telle sorte qu’on était obligé de les contourner pour permettre à ceux qui étaient assis derrière de fouiller les visiteurs qui l’avaient déjà été une dizaine de fois.

Salim El Hassi était l’un des plus puissants fonctionnaires du nouveau régime. Il avait soigneusement écrémé la piétaille de son service, gardant quand même tous ceux qui lui avaient fait allégeance. D’ailleurs, les plus compromis s’étaient enfuis avec des valises de billets et leurs carnets d’adresses.

Maintenant, il lui restait à découvrir les secrets de l’ancien régime libyen. À la fois pour régler des comptes, faire chanter des gens et disposer de biscuits pour les relations avec l’extérieur.

C’est lui qui avait Abdallah Senoussi sous sa garde, dans un des sous-sols soigneusement sécurisés de son immeuble, non loin de l’aéroport international.

Régulièrement, on le faisait monter pour l’interroger.

Abdallah Senoussi savait que sa vie ne tenait qu’à un fil. Beaucoup

de gens l'auraient étranglé sur place pour qu'il cesse de se remémorer des événements qu'il aurait dû oublier. Au moins, ceux qui le détenaient ne le tuaient pas tout de suite. Il savait tellement de choses qu'il avait encore de longues années à vivre.

Quatre hommes étaient alignés sur un banc, à l'entrée du couloir, la tête baissée, en civil, sans arme apparente. Pourtant, à leur air, on voyait bien que ce n'étaient pas des citoyens ordinaires. Ils ne se regardaient pas, n'échangeaient pas une parole. Soudain, un *thuwar* en tenue de combat émergea de la porte du bureau et aboya :

– Mohammed Salah!

Les quatre hommes se levèrent d'un bloc et se dirigèrent vers les chicanes, palpés hâtivement par les *thuwar*s de garde. Ici, tout le monde était armé et on se méfiait de tous. La sécurité dans la Libye nouvelle n'était qu'un rêve impossible. Même à Tripoli, une bonne vingtaine de milices surarmées, comme des voitures sont suréquipées, se partageaient le contrôle des quartiers. Sans que personne n'ait le pouvoir de les désarmer.

À la queue leu leu, les quatre hommes pénétrèrent dans le bureau de Salim El Hassi. Ce dernier avait, en évidence, une Kalachnikov posée sur son bureau, chargeur engagé.

Le chef des Services libyens se leva avec un large sourire et invita les quatre hommes à s'asseoir sur les chaises alignées le long du mur. Puis, il se tourna vers le premier, un homme au teint sombre, les cheveux frisés et le nez épaté, les commissures des lèvres tirées vers le bas.

Une belle tête de brute.

– Tu t'appelles Mohammed Salah? lança Salim El Hassi.

– Oui, chef, fit le Libyen qui ne savait pas trop comment nommer son puissant interlocuteur.

– Vous êtes arrivés de Zintan ce matin?

– Oui, chef.

– Abubaker m'a dit que vous étiez des hommes courageux et dévoués à la révolution. C'est vrai?

Les quatre inclinèrent la tête à la même seconde. Ils avaient participé au nettoyage de la ville de Scythe où se terraient les derniers kadhafistes et s'en étaient donnés à cœur joie. Faisant le moins de prisonniers possible; cette bourgade était peuplée de membres de la tribu des Kadhafa, âmes damnées du dictateur déchu, qui méritaient

d'être passés au fil de l'épée. C'étaient des gens de confiance.

– J'ai une mission de grande importance à vous confier, annonça le nouveau chef des Services libyens. Il s'agit de vous rendre en Tunisie et de retrouver une ennemie de la révolution.

– Une Libyenne? demanda Mohammed Salah.

– Non, une Tunisienne. Une certaine Jezia Thabet. Elle était la maîtresse de ce chien de Choukri El Jallah, que *Shatan* ait son âme, le bras droit d'Abdallah El Senoussi. Elle possède des secrets dont nous avons besoin.

– Où allons-nous la trouver, chef? demanda respectueusement Mohammed Salah.

– J'ignore encore où elle se trouve, mais d'après le dossier que j'ai retrouvé sur Choukri El Jallah, celui-ci lui avait acheté un appartement dans un nouveau quartier de Tunis, Ennasr. Elle doit toujours y être.

– Vous avez son adresse?

– Non, il va falloir vous appuyer sur le réseau que nous avons monté dans la capitale tunisienne. Eux sont sur place et ont déjà des contacts. Par contre, nous avons retrouvé plusieurs photos de cette fille prises ici, à Tripoli, quand elle descendait à l'hôtel Rixos. C'est une *très* jolie femme.

Il retourna à son bureau et sortit d'un tiroir plusieurs photos qu'il distribua aux quatre hommes. Mohammed Salah se mit à saliver. C'était une créature magnifique aux longues jambes fines.

Une vraie gazelle.

Il se dit que quel que soit le sort que lui réservait Salim El Hassi, elle méritait d'être violée sous toutes les coutures.

Le chef des Services libyens était retourné à son bureau. Il enchaîna:

– Je vais vous donner le numéro d'un de nos hommes qui traque nos ennemis à Tunis. Justement, il est installé dans ce quartier. Il a déjà de bons contacts et a obtenu d'excellents résultats.

Depuis quelques mois, des *thuwars* anonymes traquaient les anciens kadhafistes réfugiés à Tunis et à Djerba, récupérant leurs voitures, les exécutant ou les enlevant pour les plus importants. Le nouveau gouvernement tunisien fermait les yeux: les « nouveaux » Libyens étaient des amis d'Ennahda.

Mohammed Salah mit les photos dans sa poche et demanda

respectueusement:

– Quand on l’aura trouvée, cette Jezia Thabet, qu’est-ce qu’on en fait?

Sous-entendu: on lui coupe la gorge tout de suite?

– Vous la ramenez ici, en Libye, martela Salim El Hassi. Dans le coffre de votre voiture. Il faut qu’elle puisse parler.

C’est-à-dire qu’on pouvait la violer, mais pas lui couper la langue.

Côté douane, cela ne posait aucun problème. Les douaniers tunisiens étaient d’une grande prudence avec les nouveaux *moukhabarats* libyens. Déjà, à la fin du régime de Kadhafi, ils s’étaient copieusement servis en rackettant consciencieusement ceux qui fuyaient la Libye, avec des valises bourrées de billets. Se contentant de prélever des sommes modestes, afin de ne pas déclencher la fureur de gens qui étaient eux-mêmes très dangereux et n’hésitaient pas à rafaler un malfaisant, douanier ou non.

– Vous rendrez compte directement à votre chef Abubaker, intima Salim El Hassi. Dès que vous aurez la fille, vous revenez ici. Vous avez compris? « Vous partez immédiatement!

Même en franchissant la frontière libyotunisienne, à Ras Ajdir, au plus près, il y avait plus de 500 kilomètres de route jusqu’à Tunis, même si après Sfax, c’était de l’autoroute. Avec un peu de chance, ils y seraient pour le soir.

Le chef des Services libyens sortit de son tiroir une épaisse enveloppe et la tendit à Mohammed Salah.

– Voilà des dinars tunisiens, 100 000. Si vous la ramenez, vous n’aurez pas de comptes à rendre...

Voilà qui était une saine motivation. L’enveloppe empochée, les quatre hommes quittèrent le bureau. Leur voiture, une Mercedes 500 « confisquée » à un suppôt kadhafiste, qui, en plus, avait pris une balle dans la tête, était dans le parking, le coffre déjà plein de Kalachnikov et de chargeurs.

Ce n’étaient pas les douaniers tunisiens qui allaient leur poser des questions.

Dès qu’il fut seul, Salim El Hassi relut la note qu’il venait de recevoir de son correspondant de Beyrouth. D’après les informations

recueillies là-bas, l'attentat qui avait coûté la vie à Choukri El Jallah avait été commandé par les Iraniens et exécuté par le Hezbollah libanais.

Ce qui signifiait que les Iraniens ne voulaient pas que l'ancien bras droit financier d'Abdallah Senoussi puisse parler. Ils y avaient réussi, mais il restait Jezia Thabet. Or, les Iraniens ignoraient probablement qu'elle avait survécu.

Lui en était désormais certain, grâce aux Américains. En Tunisie, ceux-ci n'avaient pas beaucoup de relais. Donc, les Libyens avaient une longueur d'avance... Il s'agissait de la mettre à profit. Et de découvrir ce qui faisait peur aux Iraniens, qui n'étaient pourtant pas des couards...



Malko aperçut Kamel Astrubal franchir la porte tournante du Sheraton. Vêtu du même T-shirt noir et d'un pantalon de jogging. Il roula jusqu'à Malko et se laissa tomber dans un fauteuil voisin.

– Il fait chaud! lança-t-il, 23°. Normalement, en ce moment, il pleut...

Le garçon s'approcha et il lui commanda une bière en soupirant.

– Ici, au moins, on peut avoir de l'alcool...

Malko le laissa apaiser sa soif, tout en l'observant: il avait la paupière lourde, le regard torve et on ne lui aurait pas acheté une voiture d'occasion...

C'est le Tunisien qui rompit le silence.

– J'ai rencontré un type hier, qui connaît Jezia, fit-il. Un fleuriste.

– Ah bon! fit Malko, prudent. Et alors?

– Il lui a livré des fleurs plusieurs fois. Elle aime les fleurs.

Intéressant.

Voyant que Malko ne l'encourageait pas, il plongea.

– Ce type m'a dit qu'il croyait savoir où elle habitait.

– Il *croit* ou il *sait*?

On était déjà en Orient et il valait mieux préciser.

– Il sait! reconnu le Tunisien de mauvaise grâce. Il a livré des fleurs chez elle.

– Bravo! fit chaleureusement Malko. Il vous a donné l'adresse?

Le gros jeune homme secoua la tête avec tristesse.

– Non, il y a un loup.

1. Conseil National Transitoire.

CHAPITRE XI

– Un loup? demanda Malko innocemment. Quel loup? Cela paraît simple.

Le gros Tunisien se gratta sous le bras gauche et laissa tomber, faussement confus:

– Il a peur de perdre une cliente, s'il est indiscret. Elle lui a dit de ne révéler son adresse à personne. Alors, il veut de l'argent.

– Ah bon! fit Malko qui s'y attendait. C'est un peu normal.

– Beaucoup! précisa Kamel Astrubal.

On y arrivait.

Malko demeura impassible. Ou son interlocuteur savait vraiment où habitait Jezia Thabet ou il lui montait une arnaque pour lui soutirer de l'argent. Dans les deux cas, il fallait poursuivre.

– Combien? demanda Malko.

– Il parle de 100 000 dinars, avança Kamel Astrubal: 50 000 euros. Une somme colossale pour la Tunisie. De quoi s'acheter un petit appartement dans le quartier d'Ennasr. Un simple fleuriste ne pouvait pas, n'aurait jamais osé demander une somme pareille.

On l'enfumait.

– C'est beaucoup trop d'argent, affirma Malko avec fermeté. Le dixième suffirait, et encore! Il faudrait qu'on aille voir ce fleuriste ensemble pour négocier. On peut y aller maintenant.

Kamel Astrubal sembla se recroqueviller.

– Non, non, protesta-t-il, il ne veut pas voir d'étranger, c'est dangereux pour lui.

À cet instant, Malko sut que c'était Kamel Astrubal qui était en première ligne... C'était comme à la pêche au gros, il fallait laisser filer la ligne et hisser le poisson lentement. Il regarda ostensiblement sa montre.

– J'ai un autre rendez-vous! annonça-t-il. On pourrait reparler de cela demain...

Le gros jeune homme au piercing n'arriva pas à dissimuler sa déception.

– Je croyais que vous vouliez retrouver cette fille, remarqua-t-il.

Malko lui adressa un sourire plein d'innocence.

– Pas à n'importe quel prix! Et puis, elle ne va pas s'envoler.

Il s'arracha au fauteuil et tendit la main à Kamel Astrubal.

– C'est moi qui vous rappelle demain ou après-demain...

Kamel Astrubal ouvrit la bouche et la referma. Il ne s'était sûrement pas attendu à un tel accueil. Sans un mot, il s'arracha à son tour de son fauteuil et chaloupa jusqu'à la sortie.

Malko le regarda s'éloigner, l'âme en paix. Certain que le Tunisien voulait le faire chanter. Il lui restait une autre voie pour retrouver Jezia Thabet: la filière de l'avocate de Belhacem Trabelsi. Si elle échouait, il serait toujours temps de revenir à Kamel.



Jezia Thabet attendait dans sa voiture, garée en face du Flamingo, un salon de thé très couru du quartier Ennasr. Lieu de rendez-vous pour des semiputes, des désœuvrés et toute une faune bizarre. On n'y servait pas d'alcool, mais tout le reste était permis. Des jeunes gens au regard trop brillant tiraient sur leur *chicha* en lorgnant des filles enfoulardées trop maquillées qui s'efforçaient d'avoir l'air honnêtes...

Son rendez-vous était en retard. Comme toujours.

Dafher Khaldoun.

Son dernier lien avec la Libye de Kadhafi.

Dafher Khaldoun travaillait au *moukhabarat*, à l'époque où elle venait en Libye retrouver son amant Choukri El Jallah. C'est souvent lui qui l'accueillait quand elle arrivait à l'aéroport de Tripoli, pour lui faciliter les démarches d'immigration. Du coup, elle lui avait donné son portable pour qu'il puisse la joindre facilement.

Un garçon aux cheveux frisés, au regard dur et au sourire servile.

Jezia Thabet l'avait perdu de vue lorsqu'elle avait quitté la Tunisie avec Choukri El Jallah.

Aussi, avait-elle été très surprise lorsqu'il l'avait appelée un jour, en lui expliquant que lui aussi avait fui la Libye, n'ayant que le temps de remplir quelques valises de billets dérobés à une banque de Tripoli.

Avant de franchir la frontière avec quelques malfaisants aux trousses.

À ses yeux, ce n'était qu'un des innombrables *moukhabarats* du régime Kadhafi. Teigneux, cruel, voleur, le tout enveloppé dans une couche de servilité à toute épreuve.

Évidemment, Jezia Thabet ignorait qu'avant d'avoir été assigné comme « chaouch » de Choukri El Jallah, il avait un peu trempé dans des activités moins reluisantes.

Responsable de la section « interrogatoire » de la prison Abu Salim, réservée aux opposants au Guide.

Là, il s'était fait une petite réputation grâce à un procédé de son invention.

Plutôt que d'arracher les ongles ou de frapper à coups de nerf de bœuf, les détenus avaient expérimenté un procédé beaucoup plus simple. Il lui suffisait d'une casserole d'eau bouillante et d'un réchaud électrique. Dafher Khaldoun installait son prisonnier sur une chaise en fer découpée spécialement, après lui avoir ôté son pantalon et son caleçon. Ensuite, il plaçait entre ses jambes une casserole d'eau en équilibre sur un petit réchaud, lui-même fixé à un tabouret. Évidemment, l'installation était un peu compliquée, mais Dafher Khaldoun avait toujours été bricoleur...

Ce dernier, ensuite, s'asseyait en face du prisonnier et bavardait aimablement avec lui, après s'être assuré que les testicules de sa victime trempaient bien dans l'eau encore froide.

Seulement, elle se réchauffait rapidement.

Au début, cela procurait une sensation plutôt agréable, mais, au-delà de 40o, cela rendait nerveux.

À 60o, c'était insupportable et le prisonnier, solidement attaché, commençait à hurler. Hélas pour lui, les pieds de la chaise étaient solidement vissés dans le sol... Il ne pouvait que hurler de plus en plus fort.

La suite dépendait des instructions que Dhafer Khaldoun avait reçues de son supérieur. Dans les cas les plus sérieux, on laissait l'eau arriver à ébullition et la peau des testicules se détachait peu à peu, dans des souffrances abominables. Généralement, on tirait une balle dans la tête du « puni », pour lui éviter une opération sûrement douloureuse, mais indispensable. Pour d'autres cas, on s'arrêtait avant l'ébullition, alors que la peau des testicules tenait encore et le prisonnier signait des aveux circonstanciés. Ceux qui s'en sortaient n'avaient plus envie de proférer des paroles nauséabondes envers le

Guide...

Seulement, ils s'en souvenaient...

Dafher Khaldoun, lorsqu'il avait quitté Tripoli à toute vitesse, n'avait que peu d'avance sur un groupe de ces survivants qui avaient bien l'intention de ne pas s'arrêter aux testicules pour le faire bouillir.

Il était arrivé au poste frontière tunisien avec vingt minutes d'avance et, comme le douanier lui proposait d'attendre deux ou trois jours pour une inspection de routine, il avait ouvert une de ses valises et lui avait jeté une liasse de billets. Trois ou quatre mille dollars. Ensuite, il avait écarté sa veste découvrant la crosse du gros Makarov passé dans sa ceinture et jeté.

– Ça va?

Le douanier, qui avait l'habitude de ces clients peu accommodants et pressés, avait empoché les billets et soulevé la barrière.

– Ça va! avait-il confirmé.

Une poignée de dollars valait mieux qu'une balle dans la tête.

Arrivé à Tunis, Dafher Khaldoun, qui avait quelques relations, parmi ses homologues tunisiens, avait trouvé facilement un appartement à acheter, qu'il avait payé rubis sur l'ongle. Un petit deux-pièces tout neuf et peu meublé qui lui convenait parfaitement.

Ensuite, il en avait acheté trois autres.

Au téléphone, il avait dit à Jezia vouloir en revendre un. En tant que Tunisienne, elle pouvait lui servir de prête-nom. Moyennant une petite commission. Il n'y avait pas de petits profits.

Pendant, une heure d'attente, c'était trop.

Elle jeta sa cigarette et s'apprêtait à repartir lorsque sa porte passager s'ouvrit brutalement.

Dafher Khaldoun se laissa tomber sur le siège et lança:

– File! J'ai un *thuwar* au cul!

Jezia Thabet ne discuta pas.

C'était la hantise de Dafher Khaldoun. Le quartier était infesté de *thuwar*s du nouveau Régime libyen, venus traquer les anciens kadhafistes. Ils se faisaient passer pour d'innocents touristes, mais Dafher Khaldoun avait un flair extraordinaire pour les repérer.

L'ex-moukhabarat se retourna plusieurs fois et ordonna:

– À la mosquée, tu tournes à droite.

Ils tournèrent dans Kaboul street, filant vers le quartier d'Ariana.

– Je suis sûr qu'il voulait me suivre, et ensuite, m'envoyer ses copains pour me défenestrer. C'était la grande mode dans le quartier. Quand ils étaient ivres morts, les Libyens avaient l'habitude de défenestrer les filles qu'ils invitaient à baiser. Il n'y avait jamais vraiment d'enquêtes: ce n'étaient que des putes...

De leur côté, les *thuvars*, lorsqu'ils avaient repéré un de leurs ennemis, arrivaient à s'introduire chez lui. Ensuite, il n'y avait plus qu'à ouvrir la fenêtre et à projeter l'ex-moukhabarat dans le vide... La police concluait généralement que cet exilé, pris du mal du pays, avait préféré mettre fin à ses jours que retourner dans un pays où on l'attendait pour le pendre, l'écarteler ou le fusiller.

Dafher Khaldoun avisa une petite terrasse, un mini-café tranquille.

– On s'arrête là, suggéra-t-il.

Ils s'installèrent à l'intérieur et il commanda une chicha. Il avait besoin de se détendre les nerfs. Jezia Thabet l'examinait froidement. Même si les *thuvars* l'exterminaient, cela ne changerait pas sa vie. Elle attendit qu'il soit un peu calmé pour demander.

– Tu veux vendre un de tes apparts?

Dafher Kaldoun lui jeta un drôle de regard. Ses yeux globuleux étaient toujours sans expression, il parlait généralement doucement, mais quelque chose de féroce émanait de lui. Jezia Thabet savait qu'il était toujours armé: couteau et pistolet. Aujourd'hui, il semblait plus tendu que d'habitude.

– Non, fit-il d'une voix égale, je voulais te voir pour t'avertir.

Le sang se rua dans les artères de Jezia Thabet.

– De quoi?

– Il y a des types qui te cherchent...

La jeune femme pensa immédiatement à Malko et ne put s'empêcher de demander:

– Des Américains?

Dafher Khaldoun lui jeta un regard surpris.

– Non, des Libyens, des *thuwars* qui arrivent de Zintan et de tripoli. Ils doivent te ramener en Libye.

Jezia Thabet eut l'impression que son estomac se liquéfiait. C'était un coup inattendu. Elle n'avait pas mis les pieds en Libye depuis des mois et n'avait plus aucun lien avec ce pays. Pourquoi des barbouzes du nouveau régime s'intéressaient-ils à elle?

– Je ne comprends pas, protesta-t-elle, je ne leur ai rien fait. Pourquoi veulent-ils m'enlever?

– Ils veulent peut-être te tuer, corrigea gentiment Dafher Khaldoun. Écoute, moi, je m'en fous, je voulais seulement te rendre service, t'avertir. La raison, je ne la connais pas.

– Comment as-tu su cela? demanda-t-elle, la gorge serrée.

Le Libyen baissa la voix.

– Parmi les *thuwars*, il y en a un que j'ai « retourné ». Il me balance des trucs. C'est lui qui m'a dit qu'une équipe de quatre types était arrivée de Zintan pour toi.

– Ils savent où j'habite? demanda-t-elle anxieusement.

– Je ne crois pas. D'ailleurs, tu les aurais déjà trouvés à ta porte, s'ils le savaient.

Spontanément, Jezia Thabet lança.

– Il faut que tu me protèges...

Le gros mot était lâché. Dafher Khaldoun ne broncha pas. Sentant une opportunité juteuse.

– C'est pas facile, reconnut-il. Ce sont des types dangereux. Et puis, moi aussi je dois faire attention.

– Arrête! fit Jezia, toi, tu es carbonisé. Tu n'as rien à perdre...

Elle n'était pas tombée de la dernière pluie.

– Ça va, rétorqua le Libyen, qu'est-ce que tu veux exactement?

– Un mec qui veille sur moi, précisa aussitôt Jezia. Ces types, tu m'as dit que tu les sentais... Si tu les vois rôder...

Il secoua la tête.

– Moi, je ne sais pas ce qu'ils savent. Tu devrais peut-être te tirer

quelque temps.

Jezia lui jeta un regard furieux.

– Pour aller où? Prendre le soleil à Djerba? Là-bas, c'est encore plus facile pour eux. Je ne veux pas quitter la Tunisie.

– Alors, il va falloir que tu t'habitues à avoir peur, laissa tomber le Libyen. Comme moi. Tu es armée?

– Non.

Elle avait laissé son pistolet à Beyrouth, à cause des contrôles dans les avions.

– Je peux te trouver quelque chose, dit le Libyen.

– Pas une Kalachnikov, protesta aussitôt Jezia Thabet. C'est trop gros.

– Non, un flingue, ou une grenade...

Jezia se tourna vers lui. Prise soudain d'une idée horrible: et si les Américains étaient de mèche avec les Libyens? Après tout, ils s'étaient bien unis pour liquider le régime de Kadhafi... Son séjour tunisien tournait au cauchemar et elle sentait rôder autour d'elle un vrai danger.

Elle ne se sentait pas capable de combattre sur deux fronts à la fois.

– Écoute, dit-elle, tu sais que j'ai un peu d'argent. J'ai envie de vivre tranquille. Je pense qu'il vaut mieux ne pas attendre de se faire frapper.

Dafher secoua la tête.

– Si tu les flingues, ces types, il en viendra d'autres encore plus enragés. Tu as affaire à un gouvernement, pas à des malfaisans ordinaires.

– Je ne pensais pas à eux, remarqua pensivement Jezia Thabet.

– À qui alors?

– Tu connais ce type qui s'appelle Malko, Malko Linge. Un agent de la CIA?

– Non, répondit aussitôt le Libyen. Il te cherche aussi, celui-là?

Il ne comprenait plus. Jamais il n'aurait pensé que la belle Jezia soit aussi demandée.

– Oui, fit la jeune femme et je voudrais qu’il ne me cherche plus.

CHAPITRE XII

– Qu'est-ce que tu veux dire? demanda Dafher Khaldoun, qui avait pourtant parfaitement compris.

– Que tu me débarrasses *d'abord* de ce type, Malko Linge. Je crois qu'il est encore plus dangereux que tes *thuvars*. Il a la puissance de l'Amérique derrière lui. Et ici, il a les mains libres.

– Tu veux que je tue un Américain? demanda, légèrement horrifié, l'ex-moukhabarat libyen.

– Ce n'est pas un Américain, mais un Autrichien, corrigea Jezia Thabet. C'est facile. Il n'est même pas armé. Je peux savoir où il habite.

Le Libyen secoua la tête.

– Non, tu sais bien que les Tunisiens n'aiment pas les gens comme moi. Je n'ai pas envie de me retrouver au B.A.T.¹

Il sentait que Jezia Thabet était aux abois et il avait bien l'intention de tirer le maximum de profit de sa panique...

La jeune femme changea brusquement de sujet.

– Je voudrais que tu viennes coucher chez moi ce soir. (Tout de suite, elle ajouta) je te paierai.

– Si tu veux, accepta l'ex-moukhabarat. C'est quoi ton code?

Elle hésita à le lui donner, mais se disant qu'elle devenait parano, elle lança: 1829 A. Quatrième étage.

– Ça va, accepta Dafher Khaldoun. Je serai là à huit heures

Il termina sa *chicha*, se leva et partit à pied. Elle le vit arrêter un taxi jaune.

Restée seule, Jezia Thabet alluma une cigarette et tenta de réfléchir. En devenant la maîtresse de Choukri El Jallah, elle cherchait simplement un homme riche qui pourrait la protéger. Elle ne s'était jamais intéressée à la politique, mais seulement à sa survie.

Tout à coup, elle découvrait un univers terrifiant, qui mettait sa vie en danger. Pourquoi tous ces gens voulaient-ils récupérer les documents qu'elle avait mis dans un coffre de la Banque arabotunisienne, dès son arrivée? À ses yeux, ce n'étaient que des coordonnées bancaires qui permettaient à terme de récupérer beaucoup d'argent.

Depuis qu'il s'était enfui de Libye, Choukri El Jallah lui avait donné une procuration de signature sur plusieurs de ses comptes, mais aux yeux de Jezia Thabet, c'était seulement pour faciliter des transferts de fonds.

Maintenant, elle découvrait qu'il lui avait légué une machine infernale.

Soudain, elle éprouva un irrépressible besoin de se changer les idées et pensa à son ancien « fiancé », Souleiman, le stewart. Brusquement, elle avait envie de se retrouver dans les bras d'un homme jeune, puissant, amoureux, qui allait lui faire l'amour comme un fou, ce qui lui laverait le cerveau.

Elle plongea la main dans son sac pour prendre son portable et retrouva le numéro du jeune homme. Elle ne lui avait pas parlé depuis plusieurs mois, avant de partir définitivement avec Choukri El Jallah.

Son cœur battait la chamade tandis que son portable sonnait. Elle ignorait totalement où se trouvait Souleiman. Enfin, on décrocha.

– Soul!

Il y eut un moment de silence au bout du fil, puis la voix chaude de Souleiman demanda:

– Jezia?

Il l'avait reconnue tout de suite: elle était la seule à l'appeler « Soul ».

– Tu es à Tunis? demanda la jeune femme.

– Oui, j'arrive de Londres.

– Tu es libre ce soir?

– Oui, bien sûr.

– Alors, va à L'Africa, prends une chambre! Je serai là dans deux heures. Le temps de me faire belle. J'ai très envie de toi...

Le Stewart marqua une pause.

– À L’Afrique! Mais c’est très cher là-bas, au moins 300 dinars.

– C’est moi qui t’invite, trancha Jezia Thabet. À tout à l’heure!

À peine eut-elle raccroché qu’elle rappela Dafher Khaldoun.

– On commence seulement demain! annonça-telle. Même heure.



Malko prenait le soleil à la terrasse du Sheraton lorsque le numéro de Max Dorman s’afficha. Le chef de Station de la CIA semblait d’excellente humeur.

– Vous avez rendez-vous avec l’avocate de Belhacem Trabelsi, dit-il. Elle l’a vu ce matin à la prison. Farah Chaari, rue du Japon, immeuble Narcisse, dans le quartier de Montplaisir. Je vous envoie votre GPS, sinon, c’est un peu difficile à trouver. Il est en route.

Dix minutes plus tard, Moustapha El Fadli était là.

L’endroit où ils se rendaient était en contrebas de la colline du Belvédère. Une rue étroite, longeant le parc. L’immeuble Narcisse avait trois étages, moderne, tout blanc. Une plaque de cuivre indiquait: Farah Chaari & Associates. Appartement 2-6.

Au second étage, Malko poussa une porte vitrée. Une petite boulotte lui adressa un sourire de bienvenue.

– J’ai rendez-vous avec Farah Chaari, annonçat-il en tendant sa carte.

Il y eut un rapide coup de fil en arabe et la réceptionniste se leva pour le guider jusqu’à un bureau dont elle ouvrit la porte.

Une jeune femme attendait Malko sur le seuil.

– Bonjour, je suis Farah Chaari.

Il dissimula sa surprise. C’était la superbe créature aperçue au Sheraton, dans la même tenue! chemisier opaque mais bien rempli, jupe au-dessus du genou, silhouette magnifique. Elle ressemblait plus à une cover-girl qu’à une avocate...

Malko la détailla et ne put s’empêcher de dire, avec un sourire:

– C’est la première fois que je croise une femme en jupe, depuis que je suis à Tunis!

Farah Chaari lui rendit son sourire.

– Il faut résister! Moi, je suis toujours habillée comme ça. Si on laisse faire les barbus, bientôt, on sera toutes en *niqab* avec des robes noires jusqu’aux chevilles. Même moi, j’essuie des réflexions dans la rue; heureusement que je me déplace en voiture! Je ne pourrais pas m’habiller de cette façon dans les transports en commun...

Elle s’assit et croisa les jambes, consciente de sa beauté.

Elle dégageait une sensualité animale, naturelle, qui ne laissa pas Malko indifférent. Héroïque, il essaya de se concentrer sur le but de sa visite.

– Max Dorman m’a dit que vous aviez pu parler à M. Belhacem Trabelsi.

– Oui, c’est mon client. Je lui ai rendu visite ce matin, confirma l’avocate, et je lui ai parlé de cette Jezia Thabet. Effectivement, elle avait été nommée responsable de la communication à Kartago, sur la recommandation de Choukri El Jallah. C’est une très jolie femme, très arriviste et elle n’est pas avare de son corps.

« Vous la connaissez?

– Je l’ai croisée, dit Malko, mais je voudrais la retrouver. Pour des raisons professionnelles, se hâta-t-il d’ajouter.

Farah Chaari eut un sourire ambigu.

– Cela ne me regarde pas. M. Belhacem Trabelsi m’a dit qu’il ne voyait qu’une personne pour vous aider: l’ex-femme de Habib Trabelsi. Elle a été hôtesse avec cette Jezia, il y a quelques années et elles sont restées très liées.

– Vous avez son numéro de portable?

La Tunisienne eut un sourire désolé.

– Non, je peux seulement vous dire où elle habite. C’est dans le haut de Gammarth. Elle a une maison près du Café Journal. Tout le monde la connaît, là-bas. Sa maison est facilement reconnaissable: ses murs sont couverts de tags injurieux pour Ben Ali et ses amis et elle a été entièrement pillée. Sabrina Trabelsi y fait du camping. Je crois que le seul moyen c’est d’aller la voir. De la part de Belhacem Trabelsi. Ils étaient très liés. Voilà tout ce que je peux faire pour vous.

Elle se leva et alla griffonner sur une carte qu’elle tendit à Malko.

– Voilà mon portable, dit-elle, vous pouvez me joindre n'importe quand. Je suis divorcée et je travaille beaucoup. Bonne chance!

Elle le précéda pour sortir du bureau et Malko put constater qu'elle était aussi attirante de dos que de face.

En plus, elle ne semblait pas complètement inaccessible...

Moustapha El Fadli fit la grimace lorsque Malko lui expliqua où il voulait aller.

– Je ne connais pas bien Gammarth, dit-il, mais on devrait y arriver.



Ils s'enfoncèrent dans une zone boisée, après avoir laissé derrière eux Gammarth village. On était dans la banlieue cossue et bourgeoise de Tunis; ici, on ne portait pas le foulard, les femmes étaient maquillées et habillées à l'européenne.

Enfin, après avoir demandé dix fois leur chemin, ils débouchèrent devant un café juché sur une mini-colline: le Café Journal.

Des petits chemins escaladant des collines boisées partaient dans tous les sens, desservant des villas cossues cachées dans la verdure.

– Allez demander l'adresse de Sabrina Trabelsi! demanda Malko à son « GPS ».

Le jeune Tunisien partit ventre à terre et revint quelques minutes plus tard, visiblement furieux.

– C'est là-bas, au bout du chemin à droite! Il paraît qu'on ne peut pas rater la villa tant elle est taguée. Je me suis fait insulter. On m'a dit que j'étais un chien de *Zeloun*.

Après cinq minutes, Malko atteignit un petit carrefour. Sur sa gauche, se trouvait une villa entourée de murs blancs. Enfin, qui l'avaient été! Ils étaient littéralement couverts de tags de toutes les couleurs. La grille d'entrée avait été arrachée et la pelouse du jardin était pleine de débris variés, les murs de la maison elle-même noircis par la fumée d'un probable incendie.

– J'y vais! dit Malko.

Sabrina Trabelsi parlait sûrement anglais ou français. Il franchit l'entrée. La grille tordue était par terre. Il traversa le jardin et arriva à la porte d'entrée, elle aussi taguée. Il frappa, la sonnette ayant été arrachée.

Sans résultat.

Il refrappa, puis décida de pousser la porte. Celle-ci ouvrait sur un petit patio à la végétation broussailleuse, avec une fontaine et un bassin plein d'eau saumâtre. Il avait beaucoup plu les jours précédents en Tunisie.

Il appela.

– Il y a quelqu'un?

Pas de réponse. À tout hasard, il traversa le patio, arrivant à une petite maison, avec de grandes baies, dont l'une était brisée, révélant un living-room en désordre.

Il frappa au battant.

Surprise, la porte s'ouvrit aussitôt! Malko demeura figé. Une jeune femme, les traits tirés, des poches sous les yeux, lui faisait face, le regard absent. Dans sa main droite, elle tenait un petit pistolet automatique. Elle fixa Malko et lança en français:

– Qui êtes-vous? Laissez-moi!

Elle semblait complètement paniquée. Vêtue d'un pull léger et d'un pantalon, pas maquillée.

– Je suis envoyé par votre avocate, M^e Farah Chaari, annonça aussitôt Malko. Je ne vous veux aucun mal.

La jeune femme baissa aussitôt son arme et ses traits se détendirent.

– Ah, Farah! Elle va bien? demanda-t-elle d'une voix absente.

– Je peux vous parler un moment? demanda Malko.

– Oui, bien sûr, dit-elle, reprenant un ton presque mondain. Venez!

Il la suivit dans le living-room, où ils s'installèrent dans ce qui restait d'un grand canapé en L dont la moitié avait été éventrée.

Sabrina Trabelsi posa son pistolet sur un guéridon en cuivre repoussé et s'excusa d'un sourire:

– Je ne peux rien vous offrir. Je n'ai rien! Pendant que j'étais en prison, des voyous sont venus ici et ils ont tout pillé! Ils ont essayé de mettre le feu à la maison, mais, heureusement, des voisins les en ont empêché, en disant que l'incendie risquait de détruire tout Gammarth.

« Bien entendu, ils ont volé tout l'alcool, maintenant, cela vaut très cher. Et aussi les meubles qu'ils pouvaient emporter, détruit la piscine à coups de pioche...

– Vous êtes restée longtemps en prison? demanda Malko, se disant que c'était quand même une jolie femme.

– Trois mois, répondit Sabrina Trabelsi. Ils m'ont fait subir quantité d'humiliations. Par exemple, un test de virginité... À trente-quatre ans! C'était tout simplement pour m'humilier, me tripoter... Et puis, sa voix se cassa: un de mes interrogateurs m'a violée, en m'expliquant que j'étais une chienne, que j'allais devoir survivre en me prostituant, alors qu'un homme de plus ou moins...

« Enfin, ils m'ont relâchée en me confisquant mon passeport. Comme je n'avais aucun endroit où aller, je suis revenue ici...

« J'ai le droit de tirer 500 dinars de mon compte en banque chaque semaine, pas un sou de plus. On m'a volé la plupart de mes vêtements, mes fourrures. Tout ça parce que j'appartiens à une mauvaise famille....

Elle eut un lourd soupir qui gonfla sa poitrine sous le pull et demanda:

– Que me vaut votre visite?

– Je travaille pour l'ambassade américaine, expliqua Malko et je suis à la recherche d'une jeune femme qui se nomme Jezia Thabet.

– Ah, Jezia! fit Sabrina Trabelsi. Apparemment, elle s'en est mieux tirée que moi. Je l'ai eue au téléphone. Elle m'a dit que son ami libyen avait été tué dans un attentat. C'est vrai?

– C'est exact, confirma Malko. Jezia Thabet est en possession de documents très importants, confiés par cet ami libyen, que les Américains souhaiteraient récupérer. Savez-vous où je peux la trouver?

Sabrina Trabelsi se referma aussitôt comme une huître. Visiblement, les épreuves qu'elle avait subies ne l'avaient pas mise en confiance.

– Je n'ai pas son adresse, prétendit-elle, seulement son portable.

– Vous pourriez lui demander?

– Oui, reconnut la jeune femme, mais il faut que je retrouve son numéro.

Visiblement, elle esquivait. La solidarité des traqués...

La nuit était en train de tomber et ils ne se voyaient presque plus. Malko brisa le silence qui s'était établi.

– Vous ne voulez pas que nous allions dîner quelque part pour

continuer cette conversation?

« Si vous n'avez rien de mieux à faire....

Sabrina Trabelsi eut un ricanement amer.

– Je n'ai rien à faire. Je vis terrée ici comme une bête! Je n'ai même plus de voiture. Il va faire froid et le chauffage ne marche plus. Oui, je veux bien dîner avec vous. Mais je dois me préparer, essayer de ne pas vous faire honte.

– Prenez votre temps! dit Malko, je vous attends ici.

Elle alluma une lampe qui diffusait une lumière crépusculaire et sortit de la pièce. L'ambiance était assez sinistre. Malko se dit qu'il avait enfin une piste meilleure que celle de Kamel Astrubal, pour retrouver Jezia Thabet. Simplement, il fallait apprivoiser la jeune femme, traumatisée par ses épreuves.



– Je suis prête!

La voix de Sabrina Trabelsi fit sursauter Malko. Il ne l'avait même pas vue regagner le living et il discernait juste une vague silhouette dans l'embrasure de la porte.

Ce n'est qu'en traversant le patio qu'il distingua plus nettement la jeune femme. Elle avait passé une robe assez moulante, qui détaillait un corps un peu lourd, mais bien proportionné. Elle avait mis des escarpins et une veste. Il lui prit le bras pour la guider dans le jardin et il découvrit qu'elle s'était parfumée.

– Vous êtes en voiture? demanda-t-elle.

– Oui, bien sûr. Où souhaitez-vous aller?

Sabrina Trabelsi hésita.

– Je n'ai plus envie d'aller en ville, j'ai peur que des gens me reconnaissent. Je connais un bon restaurant tout près d'ici à La Marsa. En plus, ils servent de l'alcool et j'en ai bien besoin.

– Je vous suis, fit Malko.

Se disant qu'avec un peu de chance, il connaîtrait l'adresse de Jezia Thabet avant la fin de la soirée.

1. Bataillon anti-terroriste.

CHAPITRE XIII

Moustapha El Fadli, le « GPS », sauta de la « 508 » en voyant Malko revenir.

– Je crois que je n’ai plus besoin de vous, annonça ce dernier. Mon amie connaît le coin.

Le jeune Tunisien ne se fit pas prier.

– Je vais trouver un taxi près du Café Journal dit-il, avant de s’éloigner.

Il ouvrit la portière à Sabrina Trabelsi, admirant au passage de superbes jambes moulées par des bas noirs. C’était finalement une femme très appétissante. Elle le guida à travers un dédale de petits chemins jusqu’à un restaurant donnant sur la côte.

Des escaliers en cascade, une salle animée, un long bar, une vue sur la mer. Ils s’assirent face à face et Malko découvrit les traits creusés de Sabrina Trabelsi. Son regard était insaisissable mais elle s’efforça de sourire.

– Est-ce que je peux prendre un apéritif? demanda-t-elle, je n’ai plus d’alcool chez moi.

Malko sourit devant cette naïveté.

– Évidemment! Qu’est-ce que vous voulez?

– Un scotch Chivas Regal. C’est ce qu’on buvait « avant ».

Il commanda une vodka pour lui, dont il préféra ne pas demander la marque. Ensuite, ils trinquèrent et Sabrina Trabelsi vida son verre presque d’un coup, puis eut une sorte de frisson.

– Mon Dieu, que cela fait du bien de retrouver la civilisation! soupira-t-elle.

Elle avait repris des couleurs et se jeta sur le menu. Malko la regarda. Elle avait de longues mains, soignées, et il se dit qu’elle avait vraiment beaucoup de charme, avec sa bouche charnue, ses grands yeux noirs et ses sourcils bien dessinés. Sa robe mauve était

décolletée, révélant un soutiengorge noir. Malko décida de ne plus parler de Jezia Thabet jusqu'au dessert. Il ne fallait pas l'effaroucher. Visiblement, le renversement du président Ben Ali n'avait pas été une partie de plaisir pour tout le monde.



Jezia Thabet appuya sur le bouton de l'interphone qui venait de ronronner.

– Qui est-ce?

– C'est moi.

Reconnaissant la voix de Dafher Kaldoun, elle appuya sur le bouton en précisant « quatrième ». Ensuite, elle s'assura, grâce à l'œilleton, que l'ex-moukhabarat était seul avant de lui ouvrir. Sa présence la soulageait. La veille, elle avait passé une nuit de folie avec son ancien amant, « réactivé » pour l'occasion. Extrayant de lui jusqu'à sa dernière goutte d'érotisme, profitant de son corps musclé et de son sexe infatigable. Elle se doutait qu'il était « chargé » de Viagra, mais s'en moquait. Tout ce qu'elle voulait, c'était un mâle robuste au fond de son ventre.

Elle avait enchaîné les orgasmes et dormi jusqu'à onze heures, alors que son jeune amant, lui, se levait à huit heures pour repartir pour Londres. Ensuite, elle avait payé la note de l'hôtel Africa, le cœur léger.

C'était bon d'être une femme riche.

– Tu veux manger quelque chose? demanda-t-elle.

– Ça va, fit le Libyen, je n'ai pas faim.

– Tu as une arme?

Il écarta sa veste, montrant la crosse d'un pistolet automatique glissé dans sa ceinture.

– Toujours.

Malgré tout, elle se sentit soulagée.

– Tu n'a rien appris de nouveau sur les *thuvars*?

– Rien!

– J'ai réfléchi, dit-elle, il faut aussi que tu retrouves ces types et...

Elle eut un geste brutal, enfonçant son index dans les côtes du

Libyen...

Celui-ci recula légèrement.

– Tu as tort! reprocha-t-il.

Jezia Thabet secoua la tête.

– Non, il faut savoir se faire respecter. Peut-être qu'ils en enverront d'autres, mais ils sauront que je me défends.

– Ce sera difficile! avertit l'ex-*moukhabarat*, sans enthousiasme.

– J'ai de l'argent, je te paierai ce qu'il faut. Toi aussi, tu as des amis ici, qui n'aiment pas les *thuvars*. On en reparlera.

Elle avait décidé que rien ne devait troubler sa tranquillité en or massif. Elle était jeune, elle était belle, et elle avait beaucoup d'argent.

Elle éliminerait tous ceux qui chercheraient à l'entraîner dans les dédales nauséeux des affaires de son ancien amant, Choukri El Jallah.



Il ne restait plus une goutte de vin dans la bouteille et Sabrina Trabelsi s'était transformée: elle parlait sans arrêt, riait, jetait parfois à Malko un regard intéressé, celui d'une femme qui évalue un mâle.

Les gens commençaient à partir. Des bourgeois cossus de Gammarth et de La Marsa.

Malko relança la conversation.

– Je dois absolument retrouver Jezia Thabet, dit-il.

Sabrina Trabelsi lui jeta un regard complice.

– Elle vous a séduit? C'est une très jolie femme. Quand nous étions toutes les deux hôtes de l'air, à chaque vol, une dizaine de passagers lui laissaient leur carte.

– Elle ne m'a pas séduit, assura Malko, même si je suis d'accord avec vous: c'est une très jolie femme. Je veux seulement lui racheter des documents qui sont en sa possession mais qui représentent un danger certain pour elle si elle les conserve. Beaucoup de gens donneraient n'importe quoi pour les récupérer. Quand vous lui parlerez, dites-lui bien que je n'ai aucune mauvaise intention à son égard! « Au contraire...

– Je le ferai, promet Sabrina Trabelsi, mais je ne peux pas vous donner son téléphone sans lui en parler d'abord.

– J'ai surtout besoin de son adresse, dit Malko. Elle peut ne pas répondre au téléphone.

– Je l'appellerai, je vous le promets, assura la jeune femme.

Elle eut un regard pour la salle qui se vidait et soupira:

– Je n'ai pas envie de rentrer, ici, il y a des gens, de la lumière, je me sens en sécurité. Vous savez, je n'ose même pas faire mes courses, tant nous avons été désignés à la vindicte publique...

Il ne restait plus qu'eux dans le restaurant. Quand Sabrina Trabelsi se retrouva dans la « 508 », elle sembla se tasser et n'ouvrit plus la bouche que pour donner de brèves indications à Malko afin de retrouver le chemin de la villa.

De nuit, celle-ci avait un peu meilleure allure, mais le chemin désert était un peu sinistre. Sabrina Trabelsi se tourna vers Malko.

– Cela vous ennuie de m'accompagner jusqu'à la porte? J'ai toujours peur qu'on me guette. Pour me violer ou me voler.

Le jardin en friches était totalement sombre. Ils franchirent le patio et elle ouvrit la porte du bungalow avant de dire:

– Tous les soirs, je meurs! J'ai si peur. C'est un endroit isolé ici.

– Vous êtes armée?

– Oui, le pistolet que vous avez vu, mais je n'ai que trois cartouches, et puis je ne suis pas certaine de savoir m'en servir.

Elle s'était appuyée contre lui et il sentit qu'elle tremblait légèrement.

– Venez, dit-il, je vais vous amener jusqu'à votre chambre.

Elle suivit un couloir, lui sur ses talons, puis elle alluma un halogène, découvrant une chambre en désordre avec un grand lit bas, des cartons, des valises.

– Voilà ma tanière! fit-elle avec un rire forcé. Tous les soirs, avant de trouver le sommeil, je reste dans l'obscurité à guetter la porte. Je ne m'effondre que lorsque je suis trop fatiguée...

Elle restait plantée au milieu de la chambre et Malko proposa soudain:

– Voulez-vous que je reste ici ce soir?

Sabrina Trabelsi secoua la tête, tournée vers lui, et fit doucement.

– Ce ne serait pas convenable....

En même temps, elle se tourna vers Malko. Ils étaient à quelques centimètres l'un de l'autre et il pouvait sentir son parfum, entendre sa respiration un peu haletante.

Elle titubait légèrement comme si elle avait trop bu. Soudain, elle s'appuya lourdement contre lui. Il ouvrait la bouche lorsque celle de Sabrina Trabelsi s'écrasa contre la sienne, murmurant d'une voix mourante:

– Oui, oui, restez!

En quelques secondes, ce fut tout son corps qui s'appuya au sien. Surtout le bassin. Elle avait laissé tomber son sac par terre et noué ses deux bras sur sa nuque. Ils oscillaient au milieu de la pièce. Soudain, elle l'entraîna vers le lit.

Malko commença à lui caresser la poitrine, découvrant des seins lourds, pleins, dont les pointes étaient dures comme du bois. Lorsqu'il glissa une main sous sa robe, il découvrit très vite la peau nue d'une cuisse. Sabrina Trabelsi ne portait pas de collants... C'est elle-même qui souleva son bassin pour se débarrasser de sa culotte.

Fiévreusement, elle explorait le corps de Malko. Lorsqu'elle trouva son sexe, elle l'empoigna, le tira à l'air libre, et aussitôt plongea sur lui, lui administrant une fellation admirable de précision, l'étendant à ses testicules et même plus bas. Visiblement, c'était une femme qui aimait l'amour.

Lorsque Malko bascula sur elle, elle le guida pour qu'il s'enfonce dans son ventre d'un trait, poussant un soupir étranglé. Apparemment, elle n'avait pas fait l'amour depuis longtemps et cela lui manquait.

Elle jouit très vite, de tout son corps, serrant Malko à lui briser les os. Puis retomba encore plus vite, alors qu'il était encore en elle.

À son souffle régulier, il réalisa qu'elle venait de s'endormir!

Le vin, l'orgasme, la sécurité... Il n'avait plus qu'à en faire autant.



Mohammed Salah, le chef des *thuwarns*, dépêchés à la recherche de Jezia Thabet, entra dans le Montaigne, un salon de thé d'Ennasr, et dévisagea les clients; il y avait de tout: des Tunisiennes mais aussi

beaucoup de Libyens. Il en repéra un assis près du bar, en train de sucer une *chicha* et s'approcha de lui.

Il leur suffisait d'un coup d'œil pour se reconnaître entre eux et le contact fut facile.

Mohammed Salah tira une photo de sa poche et la glissa à l'autre *thuwar*.

– Je cherche cette fille, pour le patron, expliqua-t-il. Si tu la vois ou si tu connais quelqu'un qui la connaisse, tu m'appelles. Mon numéro est au dos de la photo.

Ils échangèrent encore quelques mots, puis Mohammed Salah ressortit. Il lui restait encore une demi-douzaine de bars ou de cafés à visiter, et puis, il fallait compter sur la chance. Il savait que s'il rentrait à Tripoli sans résultat, sa carrière au sein du nouveau *moukhabarat* s'en ressentirait. Mais il en était certain: il allait retrouver cette fille et la ramener en Libye.



Malko ouvrit les yeux, réveillé par le jour: il n'y avait pas de rideaux dans la chambre. Sabrina Trabelsi dormait, recroquevillée dans sa robe, à côté de lui. Il regarda sa montre: six heures vingt.

Il n'y avait plus qu'à se rendormir, mais il n'y parvint pas. Ce n'est que plus de deux heures plus tard que la jeune femme ouvrit les yeux. Aussitôt, elle vint se blottir contre Malko et soupira.

– Oh, j'ai si bien dormi! Cela ne m'était pas arrivé depuis longtemps.

Elle semblait avoir oublié l'intermède érotique de la veille et se leva du lit.

– Je vais faire du café.

Elle disparut en emportant son sac, réapparaissant un quart d'heure plus tard avec un plateau, une tasse de café, une théière et des verres pour le thé à la menthe.

Après l'avoir posé sur le bureau, elle annonça tout de go.

– Je viens de parler à Jezia. Elle accepte de vous voir!

Malko l'aurait embrassée.

– Quand? demanda-t-il.

– Ce soir, vers six heures, ici. Il va falloir que vous reveniez.

CHAPITRE XIV

Malko était en train de déjeuner au Diamant bleu, un des meilleurs restaurants du bord du lac de Tunis, avec Max Dorman. Avantage: l'établissement se trouvait à cinq minutes de l'ambassade américaine. Inconvénient: on n'y servait pas d'alcool, l'investisseur saoudien qui avait développé toute la zone l'ayant exigé. Ce n'était pas le nouveau gouvernement tunisien qui allait lui tenir tête.

– Vous avez fichtrement bien joué! approuva le chef de Station de la CIA. Il ne reste plus qu'à négocier pour récupérer les documents dérobés par cette Jezia Thabet. Vous savez que nous n'avons pas de limite de prix.

– On n'en est pas encore là, répliqua Malko. J'ai vu de quoi Jezia Thabet était capable. Elle ne va sûrement pas arriver avec ses trésors dans son sac. Je veux d'abord savoir ce qui s'est passé à Beyrouth. Pourquoi elle a filé. J'espère qu'il n'y a pas un autre amateur dans la nature.

– Vous voulez aller seul à ce rendez-vous? demanda le chef de Station de la CIA.

– Pourquoi pas?

– Après ce qui s'est passé à Beyrouth, il vaut mieux être prudent.

– À Beyrouth, c'était Jezia la victime. Elle aurait dû se trouver dans la Mercedes qui a été pulvérisée. Peut-être a-t-elle eu peur tout simplement? Ce n'est pas une aventurière.

– Je préfère quand même vous donner des « baby-sitters » pour ce soir, insista l'Américain. Inutile de prendre des risques. Nous ne connaissons pas l'environnement de cette fille. Ils resteront à l'écart et ne se manifesteront qu'en cas de besoin.

– Comme vous voulez, accepta Malko.

La vue sur le lac de Tunis était magnifique et sa dorade délicieuse. Même arrosée d'eau minérale... Max Dorman rayonnait.

– Je vais envoyer un message à Langley, lança-t-il au dessert, pour leur annoncer la bonne nouvelle.

– Attendez que j’aie vu Jezia! lui dit Malko. Avec le décalage horaire, cela ne change rien.



Malko avait été obligé de faire appel à un taxi à Gammarth village pour retrouver la maison de Sabrina Trabelsi. Le « GPS » était indisponible, occupé à « tamponner » des Salafistes. Le véhicule l’avait guidé jusqu’à la maison de la jeune femme

Celle-ci semblait en meilleure forme. Elle avait remis la robe mauve qu’elle portait la veille et avait le visage reposé. Malko suggéra aussitôt.

– Dès que j’aurai terminé ma discussion avec Jezia, nous pourrons aller dîner tous les trois.

– Avec joie! approuva Sabrina Trabelsi.

La nuit était presque complètement tombée et ils se trouvaient dans le living mal éclairé lorsqu’ils entendirent un coup de klaxon.

– Ça doit être elle! dit aussitôt Sabrina Trabelsi. Je vais la chercher.

Elle se leva, traversa le patio et disparut.



Sabrina Trabelsi sortit presque en courant de son jardin et s’arrêta. Une Alfa Romeo blanche était garée en face de la maison. Dès que la jeune femme apparut à la sortie du jardin, la voiture alluma ses phares, la prenant dans leur faisceau. La jeune femme mit la main devant ses yeux et appela:

– Jezia!

Pas de réponse, mais la portière avant droite de l’Alfa Romeo s’ouvrit sur un homme tenant une Kalachnikov. Sans hésiter, il braqua son arme sur la jeune femme et ouvrit le feu.

Une longue rafale.

Sabrina Trabelsi tituba, recula sous l’impact des projectiles, puis s’effondra sur la chaussée. Déjà, le tueur remontait dans la voiture.



Malko entendit les coups de feu et sauta sur ses pieds, se précipitant

vers l'entrée de la villa. Lorsqu'il parvint à l'extérieur, le silence était retombé et Sabrina Trabelsi gisait inanimée à trois mètres du porche.

Deux hommes surgirent de l'obscurité, pistolet au poing et s'approchèrent du cadavre. L'un d'eux, en voyant Malko, lança:

– Nous travaillons avec M. Dorman. On est venus vous protéger.

– Qu'est-ce qui s'est passé? demanda Malko, penché sur la jeune femme qui, visiblement, avait cessé de vivre.

– Une voiture blanche est venue, a klaxonné, et, quand cette femme est sortie, un de ses occupants l'a rafalée. La voiture est partie par là...

– On va essayer de la rattraper! dit aussitôt Malko.

Ils coururent tous les trois jusqu'à la Ford des deux Américains, qui prirent la route empruntée par la voiture du tueur.

Très vite, le chemin se divisa et ils se retrouvèrent dans un labyrinthe de chemins étroits, pas éclairés, sans la moindre signalisation.

Malko était choqué. Que s'était-il passé? Pourquoi ces inconnus avaient-ils abattu Sabrina Trabelsi? Il ne voyait qu'une explication: Jezia Thabet. La Tunisienne savait que sa copine voulait mener Malko jusqu'à elle: elle n'avait pas voulu prendre de risques...

Donc, elle fuyait toujours le contact.

– Les voilà! cria soudain le chauffeur

Ils venaient de déboucher sur la route rejoignant l'autoroute de La Marsa. L'Alfa Romeo blanche roulait devant eux. L'Américain qui conduisait accéléra et ils purent lire la plaque d'immatriculation.

– C'est une plaque libyenne de l'ancien régime, annonça le « baby-sitter ». Il y en a beaucoup à Tunis. Les bagnoles de ceux qui ont fui la Libye. Beaucoup de *moukhabarats*.

Quel lien avec Jezia Thabet?

– Il faut le coincer! ordonna Malko. Doublez et rabattez-vous!

L'Américain qui conduisait accéléra et arriva à la hauteur de l'autre véhicule. Brièvement, Malko aperçut le visage du conducteur: un Arabe aux cheveux frisés, qui tourna les yeux vers lui, puis accéléra aussitôt. L'Alfa Romeo était beaucoup plus rapide que la Ford et elle atteignit l'autoroute de La Marsa bien avant eux.

– Appelez la Station! demanda Malko. Que Max Dorman prévienne la police, qu'on intercepte ce véhicule!

Le « baby-sitter » secoua la tête.

– Sir, vous ne connaissez pas les Tunisiens! Ils ne bougeront pas. Il y a plusieurs feux sur l'autoroute, on peut arriver à la coincer.



Ils rejoignirent l'autoroute et roulèrent un bon moment, les feux rouges de l'Alfa Romeo loin devant eux, puis Malko aperçut une sorte d'embouteillage. Un feu rouge qui bloquait la circulation.

Les voitures s'agglutinaient en de longues files pour laisser passer les véhicules venant de la direction opposée, tournant en direction de Le Kram.

Deux policiers veillaient sur le feu. La Ford, en se faufilant, se rapprocha, ne laissant que quatre voitures entre l'Alfa Romeo et eux.

La voiture blanche était arrêtée au premier rang.

Malko se tourna vers les deux Américains:

– Donnez-moi une de vos armes et prévenez la Station!

On lui tendit un Glock 27 et il sauta hors de la Ford. Courant vers l'Alfa Romeo entre deux files de voitures arrêtées.

Un policier, planté devant le feu, guidait les véhicules qui tournaient à gauche.

Malko était presque arrivé à la hauteur de l'Alfa Romeo quand il croisa le regard du conducteur dans le rétroviseur. Ce dernier le reconnut sûrement. Vingt secondes plus tard, l'Alfa Romeo démarrait en grillant le feu, sous le nez des policiers, frôlant un véhicule qui partait vers Le Kram!

Fou de rage, le policier s'époumona dans son sifflet, mais l'Alfa Romeo était déjà loin...

Malko revint vers la Ford, dépité.

– C'est foutu! reconnut-il. On va rechercher ma voiture à Gammarth.



Deux voitures de police barraient la route devant la villa de Sabrina Trabelsi, le corps de la jeune femme étant toujours allongé sur la chaussée, recouvert d'un drap taché de sang. Plusieurs policiers entouraient la villa et Malko renonça à aller chercher le carnet où

Sabrina Trabelsi avait pu noter le numéro de Jezia Thabet. De toute façon, il ne la localiserait pas avec une mémoire de portable et il y avait peu de chances qu'elle lui réponde.

Ce n'était plus d'un numéro de téléphone qu'il avait besoin.

Sa « 508 » n'avait pas bougé.

– Je vous rejoins à l'ambassade, dit-il aux deux « baby-sitters », avant de monter dedans, il n'y a plus rien à faire ici.

Les deux véhicules repartirent vers l'autoroute. Malko était perplexe: il ne se serait jamais attendu à une réaction aussi violente de la part de Jezia Thabet. Qu'est-ce que cela cachait?

Il n'avait toujours pas répondu à la question lorsqu'il entra à l'ambassade américaine, derrière les deux « baby-sitters ».

Max Dorman avait le visage sombre.

– Ils auraient pu vous rafaler aussi! laissa-t-il tomber.

Malko secoua la tête.

– Ce n'est pas moi qu'ils visaient. Sabrina Trabelsi est morte pour avoir voulu me rendre service. Jezia Thabet a dû se dire qu'elle risquait de me mener à elle...

– Qu'est-ce qu'on va faire?

– Nous avons la plaque d'immatriculation des tueurs, dit Malko. Une plaque libyenne, d'après vos hommes.

L'Américain doucha aussitôt les espoirs de Malko.

– Cela ne mènera à rien! Il y en a des centaines à Tunis et personne ne les a jamais recensées. Sauf à tomber dessus par hasard, on n'a aucune chance de la retrouver.

– On dirait que Jezia Thabet a repris contact avec des amis de Choukri El Jallah, conclut Malko. Et qu'elle a demandé leur protection.

De nouveau, Max Dorman parut sceptique.

– Les Libyens qui se planquent ici ne font pas de politique. Ce sont de simples *moukhabarats* qui cherchent seulement à sauver leur peau... S'ils ont agi contre Sabrina Trabelsi, c'est comme tueurs à gages...

– OK, conclut Malko, je n'ai plus qu'à recontacter Kamel Astrubal. En espérant qu'il ne bluffe pas. Sans lui, nous sommes le bec dans l'eau. Tout ce qu'on sait, c'est que Jezia Thabet se trouve quelque part à Tunis et qu'elle ne veut pas qu'on la découvre. Si Kamel nous claque dans les mains, il n'y a plus qu'à « démonter ».

Le chef de Station de la CIA lui adressa un regard furieux.

– *No way!* ¹ Cette fille détient très probablement la preuve de l'implication des Iraniens dans l'attentat de Lockerbie. Nous *voulons* cette preuve, pour leur foutre la tête dans la merde. Il faut *tout* faire pour récupérer ces documents.

« C'est un devoir sacré de venger les Américains tués dans cet abominable attentat. L'Agence a reçu une mission, elle fera tout pour l'accomplir.

Sur les deux cent soixante-dix victimes, il y avait *aussi* quelques morts écossais, les malheureux habitants du village de Lockerbie, victimes collatérales de la chute du Boeing 747 de la Panam, mais la Maison-Blanche ne les comptabilisait pas dans ses fantômes...

Malko ne chercha pas à discuter. Lui aussi avait envie de remplir cette mission.

– OK, conclut-il, je rappelle Kamel Astrubal.

Max Dorman retrouva son calme d'un coup.

– Je suis derrière vous! assura-t-il. Je vais vous affecter les deux « case-officers » qui sont intervenus aujourd'hui.

– C'est peut-être un peu voyant! protesta Malko. Si vous me fournissez le matériel, je suis capable de me défendre moi-même.

– Comme vous voudrez! fit le chef de Station de la CIA. Je vais vous chercher ce qu'il faut.

Il sortit du bureau et réapparut dix minutes plus tard, les bras chargés de cadeaux... Un gilet pareballes GK presque invisible sous une veste, une ceinture, également GK, où accrocher un pistolet automatique et plusieurs chargeurs, et un Beretta 92 de l'armée américaine.

– Voilà! conclut-il. Équipez-vous et ne prenez pas de risques! Si vous avez un problème avec les Tunisiens, vous m'appellez aussitôt. On est en bons termes avec le ministère de l'Intérieur.

« Vous avez encore besoin de Moustapha?

– Sûrement.

– Très bien. Il reste à votre disposition. Tenez-moi au courant!

Lorsque Malko ressortit de l'ambassade américaine, il ressentait une immense tristesse pour Sabrina Trabelsi. La jeune femme s'était trouvée au mauvais endroit au mauvais moment. Il revoyait sa joie lorsqu'il l'avait invitée à dîner. Avant tout, il devait prévenir son avocate, Farah Chaari. Il stoppa sur le bas-côté et l'appela. On la lui passa aussitôt et elle ne perdit pas de temps.

– Qu'est-ce qui s'est passé? demanda-t-elle. Sabrina a été assassinée! C'est à cause de...

Malko la coupa.

– Ne parlons pas trop au téléphone! Nous pouvons nous voir tout à l'heure?

– Je suis au Palais et je n'en sortirai pas avant huit heures et demie.

– On peut dîner?

L'avocate hésita.

– Cela fera tard.

– Je dois vous parler, insista Malko.

– Bon, vous connaissez le Dar Djed?

– Non.

– C'est dans la Kasbah. Le meilleur restaurant de Tunis, mais leur cuisine ferme à dix heures! Je retiens. C'est toujours bourré. J'ai hâte de vous parler.



Daffer Khaldoun était installé depuis une demi-heure au café terrasse de l'Hôtel Maîtresse, sur l'avenue Habib Bourguiba, lorsque Jezia Thabet fit son apparition. L'ex-moukhabarat aimait bien cet endroit. Ses anciens collègues aussi. Cela leur permettait de reprendre contact les uns avec les autres, car, lors de leur fuite, ils avaient tous déconnecté définitivement leurs portables.

À peine assise, la jeune femme se tourna anxieusement vers lui.

– Ça s'est bien passé?

– Pas vraiment! lâcha le Libyen, on a failli se faire intercepter. Tu ne m'avais pas dit que ta copine était surveillée.

– Surveillée?

– Oui, quand on l'a séchée, il y a deux types armés qui ont surgi! Heureusement, ils n'ont pas tiré, mais ils ont été rejoints par ton copain...

– Mon copain?

– Oui, le type qui te poursuit. Ils nous ont suivis en voiture. On leur a échappé de justesse. Lui aussi, était armé.

– Mais elle, Sabrina?

– Mon copain l'a séchée! Rassure-toi, elle ne pourra plus parler à personne!

Jezia Thabet dissimula son soulagement. Sabrina Trabelsi n'avait jamais été une amie proche et sa mort ne la bouleversait pas. Même si elle en était responsable. Elle plongea la main dans son sac et en sortit une enveloppe qu'elle glissa sous la table au Libyen.

Ce dernier referma les doigts dessus et demanda d'une voix égale.

– Il y a combien?

– 10 000 dinars, comme convenu.

– Il faut cinq mille de plus. On a pris des risques. Mon copain était furieux, je ne veux pas me brouiller avec lui...

Jezia Thabet ouvrit la bouche pour l'insulter, puis se ravisa. Elle allait *encore* avoir besoin de lui.

– Ça va! dit-elle, tu les auras. Autre chose. Tu as retrouvé les *thuvars* qui sont à ma recherche?

– Non, je sais qu'il y en a un qui se balade avec ta photo et la montre à tout le monde.

Jezia Thabet sursauta.

– Ma photo! Mais où l'ont-ils trouvée?

Dafher Khaldoun haussa les épaules.

– Je n'en sais rien. On ne t'a jamais photographiée quand tu étais à Tripoli?

– Si, probablement, reconnu-elle

Cela ne pouvait pas être Malko Linge. Pourtant, confusément, elle sentait que le danger principal venait de son côté.

– J’ai un autre travail pour toi, proposa-t-elle.

Dafher Khaldoun lui jeta un regard en coin.

– Le mec qui veut te retrouver? Tu m’en avais déjà parlé.

– Oui.

– C’est beaucoup plus difficile. Sécher une « zeloun », cela n’empêche pas les Tunisiens de dormir. Il n’y aura pas vraiment d’enquête. Un étranger, de plus, travaillant avec la CIA, ce n’est pas la même chose. Là, les Tunisiens vont s’agiter. Je n’ai pas envie qu’ils me renvoient en Libye. Tu sais ce qu’ils vont me faire là-bas.

– Je sais, reconnu la jeune femme, mais tu n’as pas envie de gagner 50 000 dinars?

– Non, fit platement Dafher Khaldoun. 100 000...

Jezia Thabet en eut un haut-le-corps. Glissant un œil de velours vers le Libyen. Hélas, elle savait que son charme était inopérant sur lui. S’il avait vraiment envie de la sauter, il considérerait que c’était une prime dans le contrat. Alors, un rabais...

D’autant qu’il avait raison: les Tunisiens, s’ils l’attrapaient, seraient capables de le livrer aux « nouveaux » Libyens, pour faire plaisir aux Américains.

– Bon! conclut-elle. Va pour 100 000! Je vais te dire où il habite! Au Sheraton. La voiture qu’il conduit est une « 508 » Peugeot. Physiquement, tu le connais.

– Je l’ai mal vu, il faisait nuit.

– Je n’ai pas de photo, reconnu-elle, mais tu n’as qu’à planquer au Sheraton, puis près de la « 508 ». Il est grand et blond, un beau mec.

Dafher Khaldoun ne répondit pas, soudain tendu et dit à voix basse:

– Je vais te quitter, je crois bien qu’au fond il y a un de ces chiens de *thuwars*. Je vais sortir par le hall, ne bouge pas! Quand je viendrai ce soir, prépare une enveloppe de 10 000 dinars: les cinq mille que tu me dois encore pour aujourd’hui et cinq mille pour que je commence à réfléchir à ta proposition.

Il s'éclipsa comme une ombre. Tâtant avec un plaisir sensuel l'enveloppe au fond de sa poche. Jezia Thabet avait beaucoup d'argent, il en était certain, et il était bien décidé à la tondre au maximum pour les petits « services » qu'elle lui demandait. Même si abattre un agent de la CIA, donc valet des Américains, lui procurait de toute façon un certain plaisir!

C'était à cause d'eux qu'il avait dû abandonner sa vie agréable à Tripoli.

1. Pas question!

CHAPITRE XV

Malko laissa un nouveau message à Kamel Astrubal, le troisième depuis qu'il avait quitté l'ambassade américaine. Pourtant, à cette heure-là, le gros Tunisien ne dormait sûrement pas. Il espérait qu'il ne faisait pas la tête, après la rebuffade de Malko. C'était la dernière piste pour remonter jusqu'à Jezia Thabet.

Il gagna la « 508 » en sortant du Sheraton, où il était repassé, pour se munir de la ceinture GK qui lui permettait un équipement convenable et discret. Laisant le gilet pare-balles dans le placard. Pourtant d'excellente qualité, il n'arrêtait pas les projectiles de Kalachnikov. Il fallait des plaques de céramique pour cela... Or, la Kalach semblait être l'arme standard des règlements de compte, à Tunis.

Il lui restait la protection divine.

Pour ne pas avoir à utiliser son « GPS », il s'était fait expliquer à l'hôtel l'emplacement du restaurant Dar Jeld. C'était relativement simple et, une demi-heure plus tard, il se garait dans une petite rue, à l'entrée de la Kasbah.

Aussitôt, un vieillard décharné surgit de la pénombre, lui proposant de veiller sur sa voiture, pour la modique somme d'un dinar.

Farah Chaari était déjà arrivée, installée à une petite table, presque derrière la porte. Surprise: elle portait un foulard Hermès, un gros pull et des jeans... Ce n'était plus la créature sexy rencontrée à son cabinet...

La petite salle était pleine. Lorsque Malko s'assit en face d'elle, l'avocate ôta son foulard et s'excusa spontanément.

– Au Palais de Justice, il y a toujours des Salafistes qui traînent. Je ne veux pas risquer un incident, alors je m'islamise.

– Vous êtes toujours aussi ravissante, assura Malko.

– Je suis crevée! avoua la jeune femme. Qu'est-ce qui s'est passé avec Sabrina? Quand j'ai entendu la nouvelle à la radio, j'ai tout de suite été persuadée que vous étiez mêlé à son meurtre. Qui l'a tuée?

– Des tueurs à gages, dit Malko. J'ai failli les coincer. Des Arabes. Sûrement envoyés par Jezia Thabet.

Il lui raconta ce qui s'était passé et la jeune avocate, après avoir entamé ses sardines au piment, lui adressa un regard plein de tristesse.

– Je me sens un peu responsable de la mort de Sabrina. C'est terrible.

– Moi aussi, renchérit Malko. Je ne pensais pas que Jezia Thabet réagirait avec tant de férocité.

– Pourquoi fait-elle cela? demanda Farah Chaari.

– Elle est en possession de documents extrêmement importants pour le gouvernement américain, expliqua Malko. Je ne suis pas autorisé à vous en dire plus...

– Pourquoi ne vous les remet-elle pas?

– Je crois qu'elle a peur, dit Malko, d'être impliquée dans une affaire qui la dépasse.

– Qu'allez-vous faire maintenant?

– Je l'ignore encore, avoua-t-il, ne voulant pas parler de Kamel Astrubal. Il doit bien y avoir un moyen de la retrouver...

– Vous savez dans quel quartier elle habite?

– Non, reconnut Malko, même pas. Et Tunis est tellement étendu!

Farah Chaari leva la tête.

– Vous m'avez dit que la voiture de ces tueurs avait une plaque de la *Jamahiriya*, l'ancien régime libyen. La plupart des ex-kadhafistes vivent à Ennasr. Un quartier moderne près d'Ariana.

– Cela ne veut pas dire qu'elle habite là-bas, remarqua Malko. Elle a eu une longue liaison avec un des membres du premier cercle kadhafiste. Elle a sûrement gardé des amitiés dans ce milieu. Cependant, elle peut effectivement vivre à Gammarth ou à La Marsa. Vous devez revoir votre client, Belhacem Trabelsi?

– Oui, dans deux jours.

– Vous pouvez lui demander s'il a une idée de l'endroit où peut demeurer Jezia Thabet? S'il nous aidait à la retrouver, je pense que l'ambassade américaine pourrait intervenir auprès des autorités

tunisiennes pour qu'il obtienne une liberté provisoire.

L'avocate eut un sourire découragé.

– Ce serait merveilleux, mais je n'y crois pas! Je lui en parlerai quand même. Appelez-moi mercredi!

Ils sortirent du restaurant, dans la rue Daoaba. Il faisait frais. Dès que le soleil tombait, à quatre heures, on sentait l'hiver. Malko accompagna la jeune femme jusqu'à sa Beetle, avant de regagner sa « 508 ». La ruelle était déserte, comme tout le centre de Tunis dès huit heures du soir.

Dès qu'il fut au volant, il arracha le Beretta 92 de sa ceinture GK et le posa sur la console centrale.

Mais il ne se passa rien, jusqu'au Sheraton. Il ne croisa personne

Il essaya encore le portable de Kamel Astrubal, en vain, puis alluma la radio.

Celle-ci annonçait qu'on s'était encore battu dans la ville de Sidi Bouzid et que la police avait tiré sur les manifestants. La Tunisie allait à vau-l'eau.



Toute la matinée, Malko avait essayé le portable de Kamel Astrubal. Il était une heure et il se décida à gagner la salle à manger du Sheraton. C'est dans l'ascenseur que son portable sonna enfin.

– Malko? C'est Kamel.

Enfin!

– Je vous avais laissé des messages, dit Malko. Où étiez-vous passé?

Le Tunisien eut un gros rire.

– Je faisais la fête. Quoi de neuf?

– Je vous en parlerai de vive voix. Quand pouvons-nous nous rencontrer?

– En fin de journée, si tu veux. Chez Aziz. Cinq heures.

– Cinq ou six?

– Ça dépend de ce que je fais avant, conclut Kamel Astrubal d'un air léger. À propos, tu as entendu parler du meurtre de Gammarth?

– Non, mentit Malko, quel meurtre?

– Une fille qui a été assassinée, Sabrina Trabelsi. C'était aussi une copine de Jezia... Je pensais que cela t'intéresserait...

– On en parlera ce soir, dit Malko.

Comme il n'avait rien à faire jusqu'à son rendez-vous, il décida d'aller explorer le quartier Ennasr, à la recherche de l'Alfa Romeo des tueurs de Sabrina Trabelsi.

Bien sûr, c'était chercher une aiguille dans une meule de foin, mais il ne voulait négliger aucune piste.



Jezia Thabet, enfermée dans la salle des coffres de sa banque, examinait pensivement le dossier d'un des comptes gérés jadis par Choukri El Jallah. Celui ouvert à la banque Julius Baer, 36 Bahnhofstrasse à Zurich. Le dernier relevé présentait un solde positif de 4 855 922,75 dollars. Le compte était ouvert au nom d'une société offshore des Iles Caïmans, Rising Sun. Qui avait communiqué à la banque Julius Baer le nom et la signature de la personne habilitée à le faire fonctionner: Choukri El Jallah. Depuis peu, un nouveau nom avait été ajouté, avec les mêmes prérogatives. Celui de Jezia Thabet.

Au cours d'une conversation à Beyrouth, Choukri El Jallah lui avait précisé que ce compte ne devait tomber entre les mains de personne, car il contenait des éléments explosifs, qu'il n'avait pas précisés.

Son conseil était de transférer l'argent sur un autre compte moins « brûlant » et de le clore définitivement. Il avait d'ailleurs projeté de faire effectuer cette opération par Jezia, tandis qu'il serait aux États-Unis.

Celle-ci referma le coffre, le remit dans son alvéole et remonta au rez-de-chaussée, s'interrogeant sur la conduite à tenir. Cela la terrifiait de garder cette épée de Damoclès au-dessus de sa tête, et elle se dit que, dès qu'elle aurait retrouvé sa tranquillité d'esprit, elle irait à Zurich récupérer l'argent et fermer le compte.

Lorsqu'elle sortit de la banque, un jeune homme lui emboîta le pas et son poulx grimpa au ciel, car elle pensait au commando venu de Libye pour l'enlever.

L'homme arriva à sa hauteur. Jeune, barbu, plutôt bel homme. Il

murmura aussitôt, en arabe:

– Tu sais que tu es une belle gazelle! Tu as un peu de temps? Il y a longtemps que je n'ai pas eu de femme. Je pourrais te rendre très heureuse...

Un dragueur...

Jezia Thabet lui jeta un regard noir et fila vers sa voiture. Désormais, elle portait toujours une arme dans son sac.



La même ambiance régnait toujours chez Aziz. Des couples parlant à voix basse, certains se tenant par la main et un va-et-vient permanent dans l'escalier menant à la salle du premier.

Il était six heures dix et Malko en était à son troisième café.

Kamel Astrubal jouait avec ses nerfs.

Enfin, il vit le gros jeune homme s'encadrer dans la porte d'entrée et rouler jusqu'à lui. Même tenue, même sourire béat, mais son regard était vif. Il se laissa tomber et tritura un peu le piercing de son sourcil gauche.

– Alors, dit-il, tu as retrouvé Jezia?

– Non, dit Malko. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de Gammarth?

Kamel Astrubal caressa ses cheveux ondulés.

– Je ne sais pas trop. Cette Sabrina Trabelsi a été rafalée par deux types qu'on n'a pas identifiés. Ce qui est curieux, c'est que les témoins ont reconnu une plaque libyenne. Tu savais que les Libyens en voulaient à Jezia?

– Non, reconnut Malko. Si je la retrouve, je le lui demanderai. Votre ami, le fleuriste est toujours prêt à nous conduire à elle?

Le Tunisien demeura impassible.

– Je ne sais pas. Je ne lui ai pas reparlé. Ça n'avait pas l'air de t'intéresser.

– Si, protesta Malko, mais pas à son prix.

– Tu veux que je lui téléphone?

– Bien sûr.

Kamel Astrubal sortit un portable de sa poche et composa un numéro. Il eut ensuite une courte conversation en arabe. Quand il eut terminé, il dit simplement.

– Cela ne l'intéresse plus. Il a peur...

– Peur? Pourquoi?

– Il renifle quelque chose de pas clair.

Il commanda un café et alluma une cigarette. Trop détendu pour être honnête. Malko compris à cet instant que le gros jeune homme le faisait marcher et décida d'attaquer.

– Kamel, dit-il, je suis *vraiment* à la recherche de Jezia Thabet et je dois la trouver. Alors, je vais vous faire une offre que vous ne pouvez pas refuser. Vous connaissez mes liens avec l'ambassade américaine?

– Oui, et alors?

– Il suffit qu'ils disent un mot au gouvernement tunisien pour que vous vous retrouviez en prison. Ce n'est pas ce que je souhaite. Je vous offre 10 000 dinars pour me mener là où habite Jezia Thabet. Je vous donne ma parole que personne n'en saura jamais rien. Seulement, il ne faut pas la prévenir, je ne veux pas qu'elle s'envole. Voilà, vous avez cinq minutes!

Il commanda un autre café. Les paupières lourdes de Kamel Astrubal s'étaient presque refermées. Au bout de trois minutes, il les souleva pour dire:

– Ça va! Quand est-ce que tu me donnes l'argent?

– Dès que vous m'avez mené chez elle. Vous savez que je ne vous volerai pas.

Le Tunisien jeta un coup d'œil à Malko et demanda brusquement.

– Sur le Coran, tu ne veux pas la flinguer?

Malko faillit éclater de rire.

– C'est la dernière chose que je ferai! assura-t-il. On y va?

– On y va, fit le gros Tunisien. On prend ta voiture.

Dès qu'ils furent dans la « 508 », Malko se tourna vers son passager.

– Où va-t-on?

– Ennasr I.

Ainsi, l'avocate avait raison.



Depuis dix minutes, ils remontaient l'avenue Hedi Nouira qui traversait Ennasr I de part en part. Ils avançaient au pas. C'était l'heure où les Libyens se réveillaient pour gagner les cafés et les bars à putes. Les voitures étaient stationnées partout, en épi, pour gagner de la place.

Kamel Astrubal semblait somnoler, guidant parfois Malko de quelques mots. Celui-ci inspectait machinalement les trottoirs. Son exploration, quelques heures plus tôt, avec Moustapha El Fadli, n'avait rien donné. Sinon, une demi-douzaine de plaques libyennes, dont le nom arabe *Jamahiriya* était caché par du scotch sur certaines. Et il y avait des dizaines de rues partant de l'avenue principale, sans parler des parkings souterrains.

L'œil de Malko fut soudain attiré par une voiture blanche garée en épi, presque en face du Flamingo. Il passa devant et son poulx fit un bond de géant. C'était la plaque que portait l'Alfa Romeo des tueurs de Sabrina Trabelsi!

Il freina si brusquement que Kamel Astrubal partit contre le pare-brise en jurant. Il s'ébroua et protesta.

– Qu'est-ce qui se passe? Tu es fou?

Malko avait continué quelques mètres pour se garer un peu plus loin. Il se tourna vers son passager.

– On ne va plus chez Jezia. Enfin, pas tout de suite.

CHAPITRE XVI

Kamel Astrubal, désarçonné, demanda aussitôt:

– Qu'est-ce qui se passe?

– Vous voyez la voiture blanche derrière nous? demanda Malko. Je voudrais que vous alliez l'examiner et me dire ce que vous en pensez.

– Qu'est-ce qu'elle a de spécial?

– Vous verrez.

De mauvaise grâce, le gros Tunisien sortit de la « 508 » pour revenir cinq minutes plus tard.

– C'est une voiture libyenne, annonça-t-il. Il y en a des dizaines comme ça dans le coin. Un ancien kadhafiste. Son propriétaire doit être dans un des cafés du coin. Pourquoi ça t'intéresse?

– Son propriétaire m'intéresse, précisa Malko. Je vais avancer un peu et vous allez rester à proximité de cette voiture jusqu'à ce que son propriétaire revienne. À ce moment, vous m'appellez de votre portable.

Le Tunisien ne semblait pas enthousiaste. Malko comprit qu'il fallait le motiver.

– Bien entendu, je vous paierai, promit-il.

– C'est pas dangereux? demanda Kamel Astrubal, méfiant.

– Absolument pas! jura Malko avec une mauvaise foi admirable.

Le propriétaire de l'Alfa Romeo avait quand même participé au meurtre de Sabrina Trabelsi... Il avança un peu, planquant la « 508 » au croisement suivant. Le boulevard Hedi Nouira étant partagé en deux voies en sens unique. L'Alfa Romeo était obligée de passer devant lui quand elle démarrerait.

Une fois stoppé, il appela Max Dorman et lui fit part de sa découverte.

– Cela m'ennuie de le suivre, dit-il. Il a vu ma voiture lors du meurtre. Vous pouvez m'envoyer Moustapha? Lui, va passer inaperçu.

– Pas de problème. Je l'appelle, il doit être chez lui. Expliquez-moi où vous êtes!



Dafher Kheldoun, planqué dans une table tout au fond du Flamingo était en discussion animée à voix basse avec le *thumar* qu'il avait retourné et qui lui servait d'indicateur, moyennant finance.

– Tu as localisé les quatre types de Zintan? demanda-t-il.

Le Libyen inclina la tête affirmativement.

– Oui, j'en ai appelé un pour lui redemander une photo de la fille et ensuite, je l'ai suivi. Ils ont loué un appartement dans la résidence Les Turquoises, pour un mois, avenue du docteur Selim Ammara. Au troisième étage.

– Tu as le code?

– Non.

– Je te donne 3 000 dinars si tu te le procures, proposa Dafher Khaldoun.

Le Libyen lui jeta un coup d'œil inquiet.

– Qu'est-ce que tu vas faire? S'il y a une merde, je suis mort.

– Rien, rassura Dafher Khaldoun. C'est juste pour savoir.

– On se retrouve à Maîtresse ce soir, je dois descendre en ville, conclut le *thumar*.

Il se leva et fila vers la sortie, après avoir encaissé une petite liasse de dinars pour la « protection » apportée à l'ex-*moukhabarat*.

Dafher Khaldoun commanda une *chicha* au garçon: il avait besoin de réfléchir. S'il parvenait à obtenir le code de l'immeuble où résidaient les *thumars* lancés aux troussees de Jezia Thabet, il avait un plan d'action très simple: s'y introduire, attendre que la porte du troisième s'ouvre et s'y engouffrer avec son copain Mahmoud qui avait déjà abattu Sabrina Trabelsi. Deux chargeurs de Kalachnikov et les *thumars* seraient liquidés... Évidemment, cela ferait du bruit et les Libyens risquaient de se plaindre au gouvernement tunisien. Cependant, le bordel était tel dans le pays, que ça n'irait pas plus loin. Et puis, Dafher Khaldoun avait besoin d'argent. Certes, ses appartements lui rapportaient de quoi vivre, mais il voulait toujours avoir un trésor de guerre au cas où il serait forcé de décamper en Algérie, refuge des kadhafistes.

Jezia Thabet lui donnerait 100 000 dinars pour la liquidation des quatre *thuvars*.

Ensuite, il se tiendrait à l'écart, planqué dans son appart, avec une gentille petite pute. Il tira une dernière fois sur sa *chicha* et décida d'aller faire la sieste.



Moustapha El Fadli était arrivé depuis cinq minutes et avait garé sa petite voiture presque à côté de l'Alfa Romeo blanche!

Lorsque Kamel Astrubal regagna la « 508 », Malko lui lança:

– *Maintenant*, on va chez Jezia!

– Alors, on fait demi-tour!

Ils repartirent dans l'avenue Hedi Nour. Deux kilomètres plus loin, ils tournèrent dans une des rues désertes bordées d'immeubles tout neufs, la rue Bakou.

Des balcons torsadés, des façades sculptées, cela respirait le luxe.

– C'est au numéro 46 la résidence Miramar! annonça Kamel Astrubal, un peu plus loin sur la droite.

Malko continua à avancer. Il était à vingt mètres de l'entrée du 46 lorsque la porte s'ouvrit sur une femme au foulard sur la tête, une veste de cuir et un jean. Kamel Astrubal la reconnut avant Malko... Poussant une exclamation en arabe, il se laissa glisser sur son siège, se tassant le plus possible pour être invisible de l'extérieur.

Tandis que Malko continuait à avancer, le pouls à 200! Devant lui, il vit la femme s'approcher d'une voiture et mettre la clef dans la serrure, sans prêter aucune attention à la « 508 » qui passait devant elle.

Il continua et tourna dans la rue Kaboul. Ce n'est que beaucoup plus loin que Kamel Astrubal reprit une position normale.

– Vous avez vu! C'était elle! s'exclama-t-il. Si elle me voit avec vous, je suis mort! Déposez-moi à un taxi, je ne veux plus me mêler de tout ça...

Il était si paniqué qu'il en oubliait de réclamer de l'argent à Malko.

Ce dernier n'avait plus besoin de lui.

Ils regagnèrent l'avenue Hedi Nour où il le déposa. Le gros Tunisien s'enfuit comme s'il était poursuivi par le diable. Malko le vit

monter dans un taxi jaune. Il n'avait plus qu'à exploiter son information.

Le Beretta 92 collé à son dos, il se sentait en sécurité. C'était une journée faste. Il avait retrouvé la piste des assassins de Sabrina Trabelsi et surtout découvert où habitait la fuyante Jezia Thabet.

Il fit le tour du banc, retrouva la rue Bakou et finit par trouver une place presque en face de son immeuble. Ensuite, il extirpa de sa ceinture GK le Beretta 92, fit monter une cartouche dans le canon et glissa l'arme entre le siège et la console centrale.

Jezia Thabet était une femme dangereuse et risquait de ne pas l'accueillir avec des roses.



Dafher Khaldoun, revenu chez lui après son entrevue avec le *thuwar* qui le renseignait, eut du mal à s'arracher à son divan, mais les coups de sonnette n'arrêtaient pas. De mauvaise grâce, il se leva, prit automatiquement son Makarov toujours approvisionné, et alla coller un œil à l'œilleton de la porte.

Jezia Thabet.

Rassuré, il ouvrit, de mauvaise humeur.

– Comment tu as eu mon code? demanda-t-il, grognon.

– Je suis entrée avec quelqu'un, mentit la jeune femme. Offre-moi un thé, il faut qu'on parle!

Elle s'assit sur le canapé et aussitôt éteignit la télé. Elle ne venait pas pour se distraire...

Dafher Khaldoun revint avec un verre de thé et se laissa tomber à côté d'elle, un peu troublé: Jezia était une femme infiniment plus sexy que les petites putes qu'il draguait avenue Bourguiba.

Le regard de Jezia Thabet coupa net ses pulsions érotiques.

– Tu as retrouvé les salauds qui veulent me kidnapper? demanda-t-elle.

– Ouais! reconnut le Libyen, je sais où ils habitent, mais ils sont quatre et ils sont méchants.

– Toi aussi, tu es méchant, remarqua Jezia Thabet d'une voix douce. Si tu m'en débarrasses, tu vas gagner beaucoup d'argent. Ça a très bien marché avec la Trabelsi.

L'ex-moukhabarat lui jeta un regard mauvais.

– Tu ne vas pas comparer une femme désarmée avec quatre types comme eux.

– Tu as toujours ton copain...

– Il va demander beaucoup d'argent. Et puis, moi, je n'ai pas tellement envie. Il vaut mieux que tu trouves quelqu'un d'autre.

Jezia Thabet ne broncha pas, mais demanda d'une voix égale.

– Tu avais pris ta voiture pour aller à Gammarth?

– Oui, tu sais bien.

– L'agent de la CIA qui t'a poursuivi l'a vue.

– Et alors?

– Imagine que quelqu'un téléphone à l'ambassade américaine et donne le numéro de la plaque et le nom du propriétaire! Avec ton adresse, là où nous sommes en ce moment. À ton avis, dans combien de temps les flics tunisiens vont débarquer?

– Salope!

Un ange passa, plutôt écœuré.

Si le regard de Dafher avait pu tuer, Jezia Thabet aurait été réduite en poussière.

Tranquillement, elle plongea la main dans son grand sac et la ressortit, serrée sur la crosse d'un petit Walther 9mm. Le doigt caressant la détente.

Il était temps: Dafher Khaldoun était à une fraction de seconde d'arracher son Makarov de sa ceinture et de lui en mettre deux dans le ventre... C'était un brutal.

Il y eut quelques secondes de silence tendu, puis Jezia Thabet adressa au Libyen un sourire éblouissant. Celui du cobra qui vient de boire un excellent lait. Presque sexy, à l'exception du regard.

– Tu sais bien que je plaisante! dit-elle d'un ton qui n'arrivait pas à être léger. D'ailleurs, tu vois à quel point je te fais confiance.

De la main gauche, elle sortit une enveloppe de kraft de son sac et la posa entre eux deux.

– Il y a cinquante mille dinars, là, fit-elle. Tu en auras autant quand

le job sera fait.

Le Libyen baissa les yeux vers l'argent. Sans le prendre. Jezia Thabet était démoniaque. Celle-ci insista.

– Je te donne trois jours pour me débarrasser de ces types. En plus, ce sont tes ennemis aussi. Je ne devrais même pas te payer. Seulement, j'ai envie de dormir tranquille.

Elle se leva, laissant l'enveloppe sur le canapé et marcha à reculons jusqu'à la porte. Une balle dans le dos est si vite attrapée. Dafher Khaldoun n'avait pas bougé.

Dompté.

Lorsqu'il escortait la belle Jezia qui venait rendre visite à son amant à Tripoli, deux étés plus tôt, il n'aurait jamais imaginé qu'elle puisse être cette femme impitoyable qui faisait assassiner ses vieilles copines...

La porte claqua et il s'ébroua, posant enfin la main sur l'enveloppe de billets. Il ne restait plus qu'à convaincre son copain, Mahmoud.



Moustapha El Fadli avait suivi Dafher Khaldoun, remonté dans son Alfa Romeo, jusqu'à sa résidence, photographié la façade et la voiture. La chance avait été de leur côté.

Il reprit le chemin de l'ambassade américaine. Dès qu'il aurait imprimé les photos numériques, il les remettrait au chef de Station de la CIA. La suite ne le regardait pas. De toute façon, il n'aimait pas les Libyens.



Malko attendait depuis plus d'une heure dans la « 508 » lorsqu'il vit dans le rétroviseur le museau de la Toyota blanche de Jezia Thabet tourner le coin de la rue Bakou.

Elle se gara deux voitures derrière lui. Il la vit sortir de la sienne et elle passa sur le trottoir sans lui prêter attention. Il sortit alors de sa voiture et se rapprocha d'elle. Il attendit ensuite qu'elle soit à la hauteur de son immeuble pour appeler:

– Jezia!

La jeune femme se retourna, comme si un serpent l'avait piquée.

Ses traits se figèrent, son regard vira au glacial et Malko se demanda si elle n'allait pas lui sauter à la gorge.

CHAPITRE XVII

Jezia Thabet semblait hésiter, une main plongée dans son sac. Brutalement, Malko sentit qu'elle songeait à le tuer. Puis, d'un coup, elle se détendit.

– Malko! Comment m'avez-vous retrouvée?

Sarah Bernhardt n'avait qu'à bien se tenir. Elle transpirait le bonheur...

Arrivée à la hauteur de Malko, elle l'étreignit de tout son corps et lança:

– Je suis si contente de vous retrouver! Je vous dois des excuses.

– Il y a eu peut-être un malentendu, avança prudemment Malko. Il faudrait que nous parlions.

– Bien sûr! approuva chaleureusement la Tunisienne. Venez!

Elle lui prit le bras et l'entraîna. Tapant très vite le code de son immeuble, pour qu'il n'ait pas le temps de le déchiffrer. À peine dans son appartement, elle posa son sac, se tourna vers Malko et l'embrassa fougueusement, cette fois, son ventre calé contre le sien. Lorsqu'elle reprit son souffle, elle dit simplement:

– J'avais gardé un très bon souvenir de vous! Je vais faire du thé. Installez-vous! Vous voulez un whisky?

Malko déclina. Tout cela était irréel: cette femme qu'il traquait depuis plusieurs jours, qui avait vraisemblablement fait assassiner une de ses amies pour qu'il ne remonte pas jusqu'à elle, l'accueillait comme une réelle amoureuse. Il la regarda disparaître dans la cuisine, son sac accroché à l'épaule. Avant d'y entrer, elle se retourna et lui adressa un sourire éblouissant.

Pourtant, bizarrement, il ne se sentait pas en sécurité. Il comprit tout à coup la raison de son malaise. Jezia Thabet n'avait pas besoin de son sac dans la cuisine. Sauf...

Discrètement, il alla récupérer dans sa ceinture le Beretta 92 et le glissa dans un coussin, à quelques centimètres de ses doigts.

Pendant que l'eau du thé bouillait, Jezia Thabet retira doucement son Walther PPK de son sac, fit monter une cartouche dans le canon et le posa sur le plateau du thé, dans une petite corbeille sur un lit de dattes confites, remettant dessus une serviette.

Sa rage calmée de voir resurgir Malko Linge devant chez elle, sa décision avait très vite été prise: puisqu'il l'avait retrouvée, elle avait une merveilleuse occasion de se débarrasser de lui. Après lui avoir mis deux balles dans la tête, elle appellerait Dafher Khaldoun qui se chargerait d'aller jeter son corps dans les collines. Ensuite, elle pourrait vivre tranquille.

Elle versa l'eau dans la théière, laissa son sac et regagna le living avec le plateau. Le posant sur une table basse, assez loin de son visiteur. Elle avait décidé de l'adoucir, de le détendre. Il l'observait pendant qu'elle versait le thé.

Lorsqu'elle lui tendit le verre fumant, leurs regards se croisèrent et, de nouveau, elle sourit. Seulement avec ses lèvres. Malko sentait la tension qui régnait dans la pièce. Sur ses gardes, il ne quittait pas des yeux les mains de la jeune femme. Un moment, il faillit ne pas toucher à son thé. Puis, réalisant qu'elle se servait dans la même théière, il se dit qu'elle n'allait pas l'empoisonner.

– Pourquoi êtes-vous partie ainsi de Beyrouth? demanda-t-il.

Jezia Thabet baissa les yeux.

– J'ai paniqué! J'ai compris qu'il y avait eu un attentat contre Choukri et qu'il était probablement mort. Je ne savais pas ce que vous alliez faire de moi. J'ai eu peur que vous me repreniez l'argent que j'avais ramené de la banque. Alors, je me suis sauvée. J'ai couru, puis j'ai pris un taxi jusqu'à l'aéroport où j'ai embarqué sur le premier vol en partance. Pour Londres. De là, j'ai attendu plusieurs heures avant de trouver un vol pour la Tunisie. Arrivée ici, je suis revenue dans cet appartement que Choukri m'avait offert.

« Voilà, c'est tout.

« Je suis tombée des nues quand je vous ai vu tout à l'heure dans ma rue!

– Vous ne saviez pas que j'étais à votre recherche?

– Non.

Elle n'avait pas cillé, mais Malko la sentait de plus en plus tendue. Il

réfléchit rapidement. Kamel Astrubal avait pu ne rien dire, mais Sabrina Trabelsi avait parlé à Jezia. C'est elle-même qui l'avait dit à Malko.

Jezia Thabet mentait.

De nouveau, leurs regards se croisèrent. Jezia se leva à moitié, tendant la main vers le plateau.

– Encore un peu de thé?

C'est le son rauque de sa voix qui alerta Malko. Sa main glissa sous le coussin et empoigna la crosse du Beretta 92.

Jezia Thabet était en train de verser le thé. Elle reposa la théière et, d'un geste naturel, sa main se déplaça vers la corbeille de dattes confites. Elle glissait sa main sous le léger tissu lorsque la voix sèche de Malko l'arrêta.

– Jezia! Non!

Elle tourna la tête et aperçut le canon du gros automatique à quelques centimètres de sa tête.

– Qu'est-ce que....

Sa voix croissante avait totalement changé. Malko allongea le bras, écartant la main de Jezia et plongea la sienne dans la corbeille, ramenant le Walther PPK qu'il jeta derrière lui, sur le canapé.

Moins méfiant, il ne ressortait pas vivant de cet appartement.

La jeune femme semblait tétanisée, ses narines palpitaient de rage, le sang s'était retiré de son visage. Malko essaya de sourire.

– Maintenant, dit-il, nous pouvons avoir une conversation normale. Pourquoi vouliez-vous me tuer?

La jeune femme ne répondit pas, transformée en statue de sel. Se souvenant de ce que lui avait dit Choukri El Jallah, quelque temps avant sa mort. Les documents qu'il lui confiait ne devaient *jamais* être remis à qui que ce soit. Elle pouvait faire ce qu'elle voulait avec l'argent, mais les comptes ne devaient jamais quitter les banques où ils étaient abrités. Si cela arrivait, certaines personnes l'apprendraient et leur vengeance serait terrible.

– Pourquoi me traquez-vous puisque vous ne voulez pas me reprendre mon argent? demanda de la même voix croissante Jezia Thabet.

Malko avait prévu la question.

– Vous êtes en possession de documents extrêmement importants, dit-il, tirant un carnet de sa poche. Le compte à travers lequel Choukri El Jallah finançait toutes les opérations clandestines terroristes de la Libye. Les Américains le veulent. J'ai toutes les raisons de croire que, par prudence, Choukri El Jallah vous avait donné une procuration sur ce compte.

– Je ne sais pas de quoi vous parlez, répondit Jezia Thabet, d'une voix absente.

C'était presque vrai. Elle n'avait que vaguement regardé les papiers donnés par son amant. Tout ce qui l'intéressait, c'était l'argent. Comme s'il avait lu dans ses pensées, Malko précisa:

– Les Américains ne veulent pas de l'argent qui se trouve sur ce compte. Vous pouvez en disposer librement.

– Qu'est-ce qu'ils veulent, alors? croassa-t-elle.

– Que vous leur donniez accès aux relevés de ce compte, grâce à la procuration que vous possédez. Ensuite, vous pourrez vivre confortablement.

– C'est faux! répliqua Jezia d'une voix blanche. On me tuera. Choukri me l'a dit. *Personne* ne doit avoir accès à ces documents

– Votre amant était pourtant prêt à en faire bénéficier les Américains, remarqua Malko. C'était la raison de votre transfert aux États-Unis.

– Je n'en sais rien! fit la jeune femme, butée. Moi, je ne bougerai pas, je n'ai pas envie de me suicider. Maintenant, laissez-moi, je vais brûler ces documents, comme ça, je n'aurai plus de problèmes!

– OK, accepta Malko, je vous laisse. Voilà mon portable, au cas où vous l'auriez perdu. Je reste à Tunis tant que je n'aurais pas récupéré ces documents. Je vais revenir puisque vous ne me donnez pas votre portable.

– 97 454326, fit-elle d'une voix lasse. Cela ne servira à rien.

– Cela n'a servi à rien non plus que vous fassiez assassiner votre amie Sabrina Trabelsi, remarqua froidement Malko. Simplement pour m'empêcher d'arriver jusqu'à vous.

« Réfléchissez! Si vous souhaitez aller refaire votre vie aux États-Unis, loin de tout danger, c'est possible. On vous donnera une autre identité, un autre passeport et personne ne saura où vous vous

trouvez.

Jezia Thabet ne répondit pas.

L'atmosphère avait viré au glacial. Malko remit son Beretta 92 dans sa ceinture G.K. et se dirigea vers la porte, surveillant quand même Jezia Thabet. Celle-ci semblait avoir pris un coup sur la tête et demeura prostrée sur le divan.



Lorsque la porte claqua, Jezia Thabet frissonna machinalement et jeta un coup d'œil haineux au battant. Elle ignorait comment Malko Linge l'avait retrouvée, et, à la limite, s'en moquait. Par contre, elle était bien décidée à une chose: l'éliminer définitivement. Il était beaucoup plus dangereux que les *thuvars*.

Seulement, il était sur ses gardes: elle devait faire preuve d'imagination pour en venir à bout. Un moment, l'idée de céder à sa demande la traversa, puis, elle se ravisa: l'univers qu'elle effleurait lui faisait peur. On avait fait sauter un quartier à Beyrouth pour se débarrasser de Choukri El Jallah. Elle ne voulait prendre aucun risque.



– J'ai retrouvé Jezia Thabet, annonça triomphalement Malko à Max Dorman.

L'Américain poussa un véritable cri de joie.

– *Well done ! Well done !* ¹ Comment avez-vous fait?

– J'ai un peu tordu le bras à Kamel Astrubal, expliqua Malko. Il savait où elle habitait, mais voulait de l'argent.

– Vous avez parlé à Jezia Thabet?

– Nous avons eu une longue conversation, au cours de laquelle elle a tenté de me tuer, expliqua Malko. Elle n'est pas vraiment dans de bonnes dispositions.

Il fit au chef de Station de la CIA le récit de leur rencontre et Max Dorman conclut:

– Elle est dangereuse! Elle a fait liquider sa copine et elle était prête à vous tuer.

– C'est une « *dragon-lady* » ² conclut Malko. Une seule chose

l'intéresse: l'argent.

– Mais on ne veut pas le lui prendre! s'exclama l'Américain.

– C'est vrai, reconnu Malko, mais elle a peur. L'attentat contre Choukri El Jallah l'a persuadée que, si elle se mêle de ses affaires, elle y laissera sa peau.

« Honnêtement, ce n'est pas entièrement faux...

– Je peux prévenir les Tunisiens, suggéra l'Américain. Le problème, c'est qu'on n'a rien à lui reprocher. Nous n'avons aucune preuve qu'elle détient ce que nous cherchons: la clef de l'attentat de Lockerbie.

– Si, contra Malko, il y a quelque chose à lui reprocher. Le meurtre de Sabrina Trabelsi.

– Il n'y a pas de lien entre cet assassinat et Jezia Thabet, protesta l'Américain. Cette jeune femme a été tuée par des tueurs professionnels, vraisemblablement libyens.

– Que j'ai retrouvés par hasard, rappela Malko au chef de Station de la CIA. Moustapha El Fadli va nous apporter des photos de l'homme qui conduisait l'Alfa Romeo blanche lors du meurtre de Sabrina Trabelsi et de l'immeuble où il demeure.

Il raconta à l'Américain comment il avait repéré l'Alfa Romeo blanche dans Ennasr, et enchaîna:

– Tout ce qui nous manque, c'est le nom de cet homme.

– Je vais appeler mon ami, dit aussitôt Max Dorman. Lui peut sûrement découvrir le nom du propriétaire de la voiture.

« Ils ont gardé les archives du *moukhabarat* kadhafiste. Je m'en occupe tout de suite. Je ne vois pas d'autre solution: officiellement, nous sommes impuissants. Jezia Thabet n'est coupable de rien, selon la loi tunisienne. En plus, je n'ai pas l'autorisation de parler de l'affaire Lockerbie. Pas tant que nous ne détiendrons pas des preuves absolues.

– Que Jezia Thabet possède sûrement, conclut Malko. Attendons des nouvelles de la Libye!

En sortant du bureau, il appela Farah Chaari, l'avocate.

– J'ai de bonnes nouvelles, annonça-t-il. On peut se voir?

– Ce soir, ça va, dit-elle.

– Alors, dînons ensemble, proposa Malko. Je vous emmènerai dans un endroit « civilisé ». Faites-vous belle!

Farah Chaari éclata de rire.

– Cela va me faire du bien, j’ai été toute la journée avec des barbus. Je passe vous prendre au Sheraton.



Nassa El Zhoubair, le bras droit de Mohammed Salah, rentra le dernier à l’appartement occupé par les quatre *thuvars* venus enlever Jezia Thabet pour la ramener en Libye. Ses trois copains étaient déjà en train de dîner devant la télé.

– J’ai du nouveau! annonça-t-il triomphalement. J’ai trouvé un fleuriste qui connaît cette chienne de Jezia Thabet.

Les trois *thuvars* cessèrent de manger.

– Où est-ce? demanda Mohammed Salah.

– Pas très loin, dans Hedi Nouira.

– Comment as-tu fait?

– Depuis plusieurs jours, j’ai montré sa photo à des dizaines de commerçants. Celui-là la connaît parce qu’elle vient acheter des fleurs chez lui. Je lui ai dit que j’étais un cousin, qu’on s’était perdus de vue, mais que je savais qu’elle habitait dans le quartier.

– On y va! proposa aussitôt Mohammed Salah.

– Il est fermé maintenant, répondit Nassa El Zhoubair. On ira demain et on le fera parler.

Dans sa tête, il voyait déjà la scène: un fleuriste, ça possédait forcément un sécateur. Qui pouvait couper une tige de rose ou un doigt. Il était certain que ce fleuriste n’attendrait pas de ne plus avoir de doigts pour les mener à Jezia Thabet.

– Allez, dit-il, on va aller fêter ça!

Il tira de sa besace une bouteille de whisky achetée dans une épicerie. Pays béni où on trouvait encore de l’alcool assez facilement à un prix raisonnable. Pas comme en Libye.

Quand la bouteille fut vide, Mohammed Salah, euphorique, lança:

– Demain, on est de retour à la maison. Dès que le fleuriste a parlé,

on va chercher cette chienne, on l'embarque dans le coffre et on part vers le Sud.

– *Inch Allah* ! tempéra Nassa El Zhoubair, qui était superstitieux.

1. Bien joué, bravo!

2. Dure.

CHAPITRE XVIII

Malko eut un choc en voyant Farah Chaari franchir la porte tournante du Sheraton. La jeune femme était habillée comme la première fois où il l'avait aperçue à l'hôtel avec un inconnu. Tailleur noir à la jupe au-dessus du genou, chemisier, bas et escarpins. Dans ce pays en voie d'islamisation, cette tenue était un signal.

Un signal sexuel.

Il s'avança vers elle, qui arborait un sourire éblouissant.

– Me suis-je faite assez belle? demanda-t-elle avec une pointe d'ironie.

Son regard défiait Malko.

– Vous êtes magnifique, assura celui-ci.

– Depuis mon divorce, je ne fais pas beaucoup de frais! avoua-t-elle. D'abord, je n'avais pas la tête à ça, ensuite pour qui les faire?

– Pourtant, souligna Malko, la première fois que je vous ai aperçue, vous étiez dans le coin là-bas et vous arboriez exactement la même tenue...

Farah Chaari sourit.

– J'étais avec mon mari et c'était une discussion d'affaires. Il m'a quittée pour sa secrétaire qui a 22 ans. Je voulais lui montrer ce qu'il avait perdu.

Malko n'insista pas.

– Où voulez-vous aller?

– Il y a un restaurant sympa, le Baroque, dans le quartier Pasteur. On y sert de l'alcool.

– Va pour le Baroque! accepta Malko.

– Il va falloir prendre votre voiture, dit la jeune femme. Je suis venue en taxi. Ma voiture est en panne. Je vous guiderai.

C'était un GPS beaucoup plus agréable que Moustapha El Fadli.

On leur avait donné une table à l'ombre du bar dans un coin assez sombre. Le Baroque se trouvait dans une rue étroite et mal éclairée où il était quasiment impossible de se garer.

Depuis qu'elle était arrivée, Farah Chaari avait bu la moitié de la bouteille du rugueux vin rouge tunisien qu'elle avait choisi elle-même. Son regard revenait sans cesse à Malko. À tel point que celui-ci demanda :

– Je vous intrigue ?

Farah Chaari sourit.

– Non, vous me fascinez ! C'est la première fois que je rencontre un homme qui vit dangereusement. Moi, ici, je ne vois que des avocats, des magistrats et des clients. Les gens comme vous, je les croise dans des films. Là, vous êtes en chair et en os.

Elle ne dissimulait même pas l'attraction qu'elle éprouvait pour lui. Cela se lisait dans son regard, dans son attitude, dans la façon dont elle bougeait... Malko ne pouvait s'empêcher de fixer sa lourde poitrine qui se balançait sous le chemisier blanc. Ils arrivaient à la fin du repas et il demanda l'addition.

– Je vais appeler un taxi, annonça mollement Farah Chaari. J'habite loin, à Ariana.

– Vous plaisantez ! protesta Malko.

Quand ils partirent dans la rue sombre, à la recherche de la voiture, la jeune femme se serra soudain contre lui.

– J'ai l'impression d'avoir vingt ans ! fit-elle en riant.

Elle s'appuya à la portière de la « 508 », fixant Malko. C'est là qu'ils échangèrent leur premier baiser. Long, profond, presque solennel. Farah Chaari embrassait de tout son corps. Ne dissimulant même pas le fait qu'elle avait envie de faire l'amour. C'est elle qui, soudain, se déroba en riant.

– Attention, ici, il y a des Salafistes ! Ils vont nous jeter des pierres...

Ils continuèrent à l'intérieur de la « 508 ». Farah Chaari flirtait comme une adolescente. Lorsque Malko glissa une main entre ses cuisses, elle les ouvrit autant que sa jupe droite le lui permettait.

Durant tout le trajet, guidé par elle, ils continuèrent à s'explorer

mutuellement. Arrivés devant un petit immeuble blanc de deux étages, elle pouffa presque.

– Le bon côté d’être divorcée, c’est qu’on fait ce qu’on veut.

L’appartement était petit, bien rangé, coquet, avec quelques tapis.

À peine entrée, Farah fit glisser la veste de Malko et arracha sa cravate, puis ouvrit sa chemise, enfouissant son visage contre lui. Sa bouche commença à jouer avec ses mamelons et, devant la réaction de Malko, elle s’appliqua encore plus.

C’est en voulant défaire sa ceinture, qu’elle tomba sur le Beretta 92. Ses doigts épousèrent la forme de la crosse presque amoureusement et elle leva les yeux.

– C’est un vrai?

Cela semblait accroître son excitation.

– Tout à fait, assura Malko, en la déshabillant à son tour.

– Viens! dit-elle, lorsqu’elle n’eut plus que ses bas et ses escarpins.

Le lit tenait presque toute la chambre.

Lorsque Malko pénétra la jeune femme, il eut l’impression d’entrer dans un pot de miel. Les bras noués dans son dos, Farah se cambrait pour mieux le sentir et continuait à l’embrasser furieusement, les jambes repliées sur ses reins.

Elle faisait l’amour sans retenue. Comme si elle avait connu Malko toute sa vie. Lorsqu’elle le sentit se répandre en elle, ses bras lui écrasèrent presque le torse. Elle souffla profondément et, un peu plus tard, murmura:

– Je ne bouge pas, je suis trop bien! Pars et ne me téléphone plus: je ne veux pas me faire de mal! Tu n’es pas en Tunisie pour longtemps.



– Ca y est! exulta Max Dorman, j’ai la réponse d’Abubaker. J’avais raison, il est efficace.

– Vous avez retrouvé le propriétaire de l’Alfa Romeo? demanda Malko, qui venait d’arriver à l’ambassade américaine, convoqué par le chef de Station. La parenthèse de la soirée précédente était bien refermée.

– Mieux que cela, renchérit l’Américain. En plus du nom du propriétaire de cette Alfa Romeo blanche – Dafher Khaldoun –

Abubaker Jalghum a découvert un lien entre celui-ci et Jezia Thabet.

Dafher Khaldoun appartenait au *moukhabarat* depuis 1998. Il avait d'abord été utilisé comme interrogateur, et, grâce à l'excellence des résultats obtenus, avait été muté dans une petite unité qui s'occupait des « affaires spéciales » des gens du premier cercle de Kadhafi.

– Parcours classique! releva Malko.

– OK, mais Abubaker a retrouvé son dossier sur la dernière période 2010-2011. Dafher Khaldoun avait été alors affecté à la protection de Choukri El Jallah. Or, celui-ci l'avait muté à son tour comme « officier de sécurité » d'une personne qui venait souvent lui rendre visite en Libye: Jezia Thabet, sa maîtresse attitrée.

« Dafher Khaldoun allait la chercher à l'aéroport pour l'aider dans les formalités d'entrée sur le territoire, et ensuite, la conduisait à l'Hôtel rexos et l'accompagnait dans ses déplacements, avec un chauffeur, *moukhabarat* lui aussi.

– Donc, ils se connaissaient très bien! souligna Malko.

– Par contre, reconnut l'Américain, j'ignore comment ils se sont retrouvés à Tunis.

– Peu importe, dit Malko, voilà pourquoi Jezia l'a recruté. Maintenant que nous savons également où il demeure à Ennasr, la boucle est bouclée.

« Seulement, que faire à partir de là? Vous pouvez le signaler aux autorités tunisiennes pour le meurtre de Sabrina Trabelsi, mais ça va nous mener où? Je ne vois qu'une façon d'exploiter cette information: accroître la pression sur Jezia Thabet. Celle-ci est affolée, elle était prête à me tuer; l'attentat de Beyrouth l'a paniquée et elle est persuadée que si elle livre les documents aux Américains, sa vie sera en danger. Il faut donc vaincre sa peur par une crainte plus forte...

Je vais reprendre contact avec elle.

– Soyez prudent! recommanda l'Américain: c'est une vipère.



La Mercedes des quatre *thuvars* s'arrêta presque devant l'étal du fleuriste de l'avenue Hedi Nouira, juste après le coin de la rue Bakou. Des dizaines de vases contenant des fleurs étaient disposés sur des

planches devant la petite boutique, qui se prolongeait par un apprentis et un petit terrain où le fleuriste entreposait du matériel.

Deux des *thuwar* demeurèrent dans la voiture, surveillant les alentours, les deux autres gagnèrent la boutique, attendant qu'une cliente prenne ses fleurs et s'en aille.

Le fleuriste reconnut aussitôt le *thuwar* qui lui avait montré la photo de Jezia Thabet. Il lui adressa un large sourire édenté.

– Tu l'as trouvée, la gazelle? demanda-t-il.

Le Libyen secoua la tête négativement.

– Non, c'est pour cela que je suis revenu.

– Pourquoi?

– Pour que tu nous dises où elle habite.

Le fleuriste posa une gerbe d'œILLETS dans un seau plein d'eau et lui fit face, pas encore inquiet, mais agacé.

– Je t'ai dit que je ne sais pas où elle habite! C'est sûrement pas loin, parce qu'elle vient régulièrement à pied. Tu n'as qu'à demander dans la rue.

Le *thuwar* haussa les épaules.

– Tu sais bien qu'il n'y a personne dans la rue et, ici, personne ne connaît personne. C'est à toi que je le demande. Tu as bien dû lui livrer des fleurs.

– Je ne livre pas, argumenta le fleuriste, je suis tout seul ici, je ne peux pas fermer la boutique. Je n'ai pas assez d'argent pour prendre un assistant.

Devant le regard mauvais et insistant de son interlocuteur, il lâcha:

– Bon, ça va, j'ai du travail! Laissez-moi et qu'Allah vous aide à retrouver cette gazelle!

À ce moment, le second *thuwar* ferma la porte de la boutique et donna un tour de clef

Furieux, le fleuriste se précipita pour rouvrir, aussitôt ceinturé par derrière par l'autre Libyen. Celui-ci le souleva de terre et le poussa brutalement dans l'appentis où le fleuriste tomba sur le sol. Lorsqu'il se releva, les deux hommes le dominaient de leur hauteur. L'un d'eux tenait un poignard à la main, à la longue lame effilée.

Le second le releva par le col de sa chemise.

– Écoute, dit-il, on est pressés, tu vas nous conduire chez cette fille. Tu emporteras un bouquet de fleurs, comme ça, elle t'ouvrira facilement. Après, on te laissera tranquille et on te donnera même deux cents dinars. Ça va?

– Mais je ne sais pas où elle habite! répéta le fleuriste. Vous êtes sourds ou quoi?

Le Libyen haussa les épaules.

– Tu es con de t'entêter! Nous, on la veut cette fille. Tu t'en fous...

– Je ne sais pas où elle habite! hurla le fleuriste. Je le jure sur Allah!

Les Libyens s'en moquaient bien. Le premier *thuwar* farfouilla sur un établi et revint vers le fleuriste avec, dans la main gauche, un rouleau de scotch marron et, dans l'autre, un sécateur.

Tandis que son copain immobilisait le fleuriste, il commença à le bâillonner avec le large scotch enroulé autour de sa tête, l'empêchant d'émettre le moindre son.

Ensuite, ils lui attachèrent les poignets, ramenés dans le dos et le couchèrent à plat ventre sur le sol. Un des Libyens se pencha sur lui.

– Quand tu seras prêt à parler, tu secoueras la tête de droite à gauche.

Là-dessus, le *thuwar* saisit sa main gauche, ouvrit le sécateur, plaça la première phalange de l'auriculaire du fleuriste entre les deux lames et appuya de toutes ses forces.

La première phalange fut tranchée sec et tomba sur le sol avec l'ongle, tandis qu'un jet de sang jaillissait du doigt sectionné, coulant sur le dos du fleuriste.

Celui-ci poussa un cri amorti par son bâillon et eut un sursaut de tout son corps, sous l'atroce douleur.

– Tu nous dis où elle est? insista un des Libyens, en se penchant sur le fleuriste.

Celui-ci émit une sorte de grognement et secoua la tête dans tous les sens.

Le *thuwar* saisit alors de nouveau sa main gauche, appliqua le sécateur à la racine de l'auriculaire et serra violemment.

La résistance fut plus forte car l'os était plus épais, mais le doigt finit par se détacher, dans une seconde gerbe de sang tandis que le fleuriste faisait un bond terrible.



La fade odeur de sang remplissait l'appentis. Les deux *thuvars* étaient en nage. Le dos du fleuriste n'était plus qu'une plaque de sang. Il avait perdu déjà quatre phalanges et passait par de brefs évanouissements.

Les deux *thuvars* se regardèrent. Torturer ne les gênait pas particulièrement. Mais ils se demandaient si le jeu en valait la chandelle. Leur expérience leur avait appris qu'un homme résiste difficilement après la troisième phalange... Or, ce fleuriste n'était pas un professionnel, il n'avait rien à défendre. *Normalement*, il aurait dû parler depuis un bon moment, n'ayant aucun intérêt à se faire amputer sauvagement pour une inconnue...

Le deuxième *thuwar* tira la conclusion de ce silence.

– Ce chien ne sait rien! On peut encore insister, mais...

L'autre Libyen secoua la tête.

– Pas la peine!

Il plongea la main dans sa poche et en sortit son poignard dont il déplia la lame. Se penchant au-dessus du corps inanimé, il attrapa la tête du fleuriste par les cheveux et glissa le poignard sous sa gorge.

Un geste rapide de gauche à droite et il lui trancha la gorge d'un geste sec, comme on égorge un poulet. Ensuite, il essuya la lame du poignard au dos de sa victime en train de se vider de son sang, et le remit dans sa poche.

Cinq minutes après, ils étaient sortis de la boutique et avaient regagné leur voiture.

– On a quand même appris quelque chose: la chienne habite dans le coin, ou sur Hedi Nouira ou dans la rue Bakou. Dès demain matin, on va planquer jusqu'à ce qu'on la voie. On se relaiera avec la voiture pas loin.

Leur Mercedes s'éloigna dans Hedi Nouira. Il était temps: une cliente venait de pénétrer dans la boutique dont ils avaient laissé la porte ouverte.

Jezia Thabet tourna le coin de l'avenue Hedi Nouira et aperçut aussitôt les deux voitures de police devant la boutique du fleuriste, ainsi qu'un petit groupe de badauds. Bizarrement, elle se sentit concernée. Pourtant, elle ne le connaissait pas particulièrement, sinon pour lui acheter les œillets dont elle raffolait.

Intriguée, elle se gara et revint sur ses pas; désormais, elle était sur ses gardes. Tout évènement inhabituel éveillait sa méfiance.

Quand elle voulut s'approcher de la boutique, un policier s'interposa.

– Tu ne peux pas entrer, madame!

– Pourquoi? Je viens acheter des fleurs.

– Il n'y a plus de fleuriste! fit le policier. Il a été assassiné et torturé. On lui a coupé les doigts au sécateur...

Jezia Thabet recula sans rien dire.

On n'avait pas torturé ce fleuriste pour lui prendre quelques dizaines de dinars. Il y avait donc un autre motif. Instinctivement, elle pensa aux *thuwers* lancés à ses trousses.

Sans savoir exactement pourquoi, elle se dit qu'elle était mêlée à ce crime.

Lorsqu'elle arriva devant chez elle, Dafher Khaldoun était déjà là. Ils montèrent ensemble et, à peine dans l'appartement, le Libyen demanda:

– Pourquoi tu m'as fait venir d'urgence?

– Ce salaud de Malko Linge m'a retrouvée! fit Jezia Thabet. J'ignore comment, mais il était dans la rue hier. J'ai dû le faire monter chez moi.

– Tu es folle! s'exclama le Libyen.

– Non, je pensais le liquider, mais il s'est méfié et avait une arme. Maintenant qu'il sait où je suis, il va revenir. Il faut que tu le liquides avant.

Le Libyen hocha la tête.

– Tu demandes l'impossible, je te l'ai dit. Ce type travaille pour les Américains, les Tunisiens le protègent. C'est trop dangereux.

– Imbécile! cracha Jezia, ce n'est pas un surhomme. Il faut que ce type me foute la paix. Descends-le quand il vient me voir! C'est facile, tu l'attends dans la rue avec ton copain.

– Il est armé, objecta le Libyen.

– Toi aussi.

– Je ne veux pas prendre ce risque, laissa tomber Dafher Khaldoun. Je te l'ai déjà dit. Je veux vivre tranquille ici.

– Pour ça, tu as besoin d'argent! lança Jezia. J'en ai et je suis prête à t'en donner beaucoup.

Malgré tout, le Libyen sentit un petit picotement agréable sur ses mains.

– Combien? dit-il.

– 200 000.

Le prix d'un très bel appartement. Dafher Khaldoun résista.

– Non.

– Tu n'as pas envie de coucher avec moi? demanda insidieusement la jeune femme. Il paraît que je suis le meilleur coup de Tunis. Il y a des types qui paieraient des fortunes pour me sauter.

– Pas moi! fit Dafher. Tu n'es qu'une très jolie pute. Je peux en avoir dix comme toi.

Le regard de la jeune femme flamboya. Elle plongea la main dans son sac et en sortit son PPK.

– Tu sais ce que je vais faire? Je vais t'en mettre deux dans le ventre et te regarder crever. Tu n'es qu'un chien. Ensuite, j'appellerai la police et je dirai que tu as essayé de me violer...

Dafher Khaldoun demeura muet. Pour la médaille d'or des salopes, Jezia avait de très bonnes chances... Elle le fixait toujours avec ce sourire qui retroussait sa lèvre supérieure sur ses dents, comme un fauve.

– Chienne! souffla-t-il entre ses dents.

– Alors? Tu me rends service? insista-t-elle.

Incapable d'articuler, le Libyen hocha la tête affirmativement.

Jezia se détendit.

– Tu es un garçon intelligent, dit-elle. Quand tu auras fait ce qu'il faut, tu pourras me baiser.

« Après, tu t'occuperas de ces chiens de *thuvars*.

CHAPITRE XIV

Un numéro inconnu s'afficha sur le portable de Malko. Quand il prit la communication, il fut surpris de reconnaître la voix de Jezia Thabet.

– J'ai réfléchi, lâcha la jeune femme tout à trac. Je vais faire ce que vous me demandez.

C'était si inattendu que Malko en resta muet quelques secondes. Il revoyait Jezia prête à l'assassiner, après lui avoir joué une incroyable comédie. Ce revirement était étrange.

– Je pense que vous choisissez la bonne solution, dit-il, prudemment. Il faudrait que nous en discussions. Vous avez sûrement des demandes en échange de cet accord.

– Non, fit sèchement la jeune femme. Je ne veux rien de vous. Je ne veux plus entendre parler de cette affaire. Voilà ce que je vous propose. Je vais venir vous chercher au Sheraton et nous irons à ma banque. Là, vous prendrez les documents dont vous avez besoin et je n'entendrai plus jamais parler de vous.

« Est-ce que cela vous convient?

– Je dois en parler aux gens de l'Agence, répondit Malko. En principe, oui. À quelle heure voulez-vous venir?

– Trois heures. Je vous appellerai de ma voiture quand je serai en bas.

– Très bien, approuva Malko. À tout à l'heure.

Il raccrocha, perplexe: la jeune femme avait la voix lasse, mais semblait plutôt en forme. Elle était tellement insaisissable qu'il était difficile de savoir ce qu'elle voulait vraiment.

Il reprit son portable et appela Max Dorman.



Le chef de Station de la CIA semblait sceptique.

– Quelque chose ne colle pas, dit-il. Je doute que Jezia Thabet se promène avec les relevés de compte qui nous intéressent. Nous devons vérifier des opérations qui remontent à plusieurs années. Seule la banque peut nous aider à identifier certains donneurs d'ordre. Des structures qui sont utilisées par les Iraniens.

« Donc, nous avons besoin de la collaboration de Jezia Thabet qui doit avoir une procuration sur ce compte. Je connais les Suisses: s'ils n'ont pas sa collaboration, ils ne bougeront pas.

– Qu'est-ce que je lui dis, dans ce cas?

– Nous sommes prêts à l'emmener dans un jet de l'Agence là où se trouve la banque qui nous intéresse. C'est *elle* qui réclamera les relevés de certaines opérations. Nous n'avons aucun pouvoir pour le faire.

Malko hocha la tête.

– J'espère parvenir à la convaincre.

– Il le faut! insista Max Dorman. Arriver avec le numéro de compte n'est pas suffisant. En espérant qu'elle ne vous tende pas un piège.

– Quel piège? demanda Malko. Elle me donne rendez-vous dans un endroit public. Je suis sur mes gardes.

– Vous devriez mettre votre gilet pare-balles GK, conseilla l'Américain. On sait de quoi elle est capable. En plus, je vais vous envoyer deux « baby-sitters » qui resteront à proximité. C'est plus prudent.

« Si vous arrivez à la convaincre, vous aurez rendu un grand service à l'Agence. Nous n'avons jamais renoncé à venger les victimes de Lockerbie. C'est une question d'honneur.

« Venez, je vais vous présenter les « baby-sitters », qu'il n'y ait pas de malentendu.



Malko fixa le gilet pare-balles GK à son torse grâce aux bandes velcro et passa sa veste par-dessus. Il se sentait un peu engoncé, mais ce n'était pas trop visible. Il vérifia le Beretta 92 et fit monter une cartouche dans le canon, avant de le glisser à nouveau dans son dos.

Il était trois heures moins dix.

Les deux « baby-sitters » étaient en place, en face de l'hôtel, prêts à intercepter n'importe quel malfaisant. Il s'assit sur le lit et alluma la télé. Tendue comme chaque fois qu'il allait plonger dans un vortex

mortel... La sonnerie de son portable le fit sursauter. Le numéro de Jezia s'afficha.

– Je suis en bas, annonça la jeune femme.

– Je descends, répondit Malko.

Le hall du Sheraton était presque vide et il arriva très vite à la porte tournante.

Il aperçut alors la voiture de Jezia arrêtée sous l'auvent. La jeune femme était au volant, seule. De l'autre côté, il vit la voiture des deux « baby-sitters », à une dizaine de mètres derrière.

Ils surveillaient tous les véhicules qui pouvaient grimper la pente, après le check-point à l'entrée de l'hôtel. De ce côté-là, il n'y aurait pas de surprise.

Lorsqu'il s'avança vers la porte tournante, les deux battants semi-circulaires s'écartèrent automatiquement. En Tunisie, ces portes avaient une particularité: elles étaient parfaitement cylindriques, en deux parties. Quand l'une s'ouvrait, l'autre se refermait et inversement.

Malko pénétra dans le cylindre parfait de la porte. Il fit un pas en avant et quelque chose le choqua aussitôt: Jezia Thabet était en train de démarrer!

Il n'eut pas le temps de se poser de questions; les deux parties de la glace courbe en face de lui, qui auraient dû s'écarter devant lui, demeuraient closes.

Il se retourna: les deux autres battants semi-cylindriques derrière lui venaient de se refermer.

Il était prisonnier d'un cylindre de verre!

D'abord, il fut simplement surpris. Puis la vue de la voiture de Jezia Thabet qui filait vers la sortie de l'hôtel l'alerta.

Les deux « baby-sitters » le voyaient dans la porte tournante mais n'avaient pas de raison de s'inquiéter.

La Toyota de Jezia Thabet avait presque atteint la sortie de l'hôtel, en bas de la pente.

Incompréhensible!

Soudain, une voiture surgit du parking situé sur la gauche de l'hôtel et s'engagea sous l'auvent.

Une Alfa Romeo blanche.

Elle s'arrêta juste en face de la porte tournante où Malko était coincé. Ce dernier vit la glace avant se baisser pour laisser passer le canon d'une Kalachnikov.

Il était piégé comme un rat.



Tout se passa en même temps.

L'homme qui tenait la Kalachnikov ouvrit le feu sur Malko, réduisant en bouillie le cylindre de verre qui l'enfermait.

Dans le hall, une femme tomba comme une pierre, touchée par une balle perdue.

Malko s'était laissé tomber à terre, tout en arrachant son Beretta 92 de sa ceinture. Tassé sur le paillason de la porte tournante, il ouvrit le feu en direction de l'Alfa Romeo.

L'homme qui avait tiré, voyant qu'il n'était pas mort, sortit de la voiture avec l'intention visible de l'achever. À cette distance, les projectiles de la Kalach allaient déchiqueter Malko, en dépit du gilet pare-balles.

Heureusement, les « baby-sitters » se réveillèrent. L'un d'eux jaillit de sa voiture, pistolet au poing et commença par tirer en l'air. Au bruit des détonations, le tueur se retourna et n'eut même pas le temps de lâcher une nouvelle rafale sur Malko.

Il replongea dans l'Alfa Romeo, qui démarra aussitôt, dévalant la rampe menant à la sortie. Il emboutit presque une voiture qui entrait et disparut.

Malko se releva, époussetant les morceaux de verre qui incrustaient son costume et sortit de la porte tournante qui n'existait plus.

– Sir, vous êtes OK? demanda anxieusement le « baby-sitter ».

– Ça va! le rassura Malko. Vous n'aviez rien vu?

– Non, s'excusa l'Américain, on surveillait l'entrée de l'hôtel, pas le parking.

Moustapha El Fadli surgit du lobby et aida Malko à se débarrasser des débris de verre. Celui-ci l'écarta.

– Venez! On va chez Jezia!

Ils coururent jusqu'à la «508» et Malko cria au « baby-sitter »:

– Suivez-nous!



Malko ruminait sa fureur tandis qu'ils roulaient vers Ennasr. Une fois de plus, Jezia avait tenté de se débarrasser de lui. Comment avaient-ils pu bloquer la porte tournante?

Elle devait ignorer si Malko était mort ou vivant.

Ce dernier était dans un tel état de rage qu'il n'avait même pas réfléchi à ce qu'il allait lui dire.

Vingt minutes plus tard, ils passaient devant la mosquée au bulbe vert qui la faisait ressembler à un phare et tournaient à gauche dans la rue Bakou où habitait Jezia Thabet. Ils la remontèrent sans voir sa voiture et revinrent dans l'autre sens.

Où était-elle?

Soudain Malko pensa au tueur de l'Alfa Romeo. Jezia Thabet avait dû aller aux nouvelles. Grâce à Moustapha, ils savaient désormais où il habitait.

Demi-tour et nouvelle course.

La rue semblait tranquille. Tout à coup, ils virent surgir de l'autre bout de la rue la Toyota de Jezia Thabet, à la recherche d'une place.

Malko s'arrêta. Il voulait attendre qu'elle sorte de sa voiture. Ce qu'elle fit. Alors seulement, il descendit, laissant le volant de la «508» à Moustapha El Fadli. Ils s'aperçurent en même temps.

Jezia Thabet s'arrêta net, comme si elle voyait un fantôme. Malko s'attendait à ce qu'elle s'enfuit mais elle plongea la main dans son sac et en sortit son Walther PPK. Sans hésiter, avant même qu'il ait pu saisir son arme, elle ouvrit le feu, à trois mètres de distance! Il pouvait voir ses traits crispés par la haine.

Tandis qu'il cherchait à attraper son arme, il ressentit deux chocs dans la poitrine et tituba, tombant en arrière. Voyant qu'il était touché, Jezia Thabet replongea son arme dans son sac et se mit à courir vers un des immeubles de la rue.

Les deux « baby-sitters » accouraient.

– Ne tirez pas! hurla Malko, en train de se redresser.

Il était sonné et avait l'impression qu'on lui avait appliqué un fer à repasser brûlant sur la poitrine.

Il se remit debout, mal à l'aise.

Jezia, à dix mètres de là, était en train de composer son code.

Soudain, une grosse voiture blanche venant de l'avenue Hedi Nouira, tourna dans la rue Bakou et stoppa brutalement. Il en sortit deux hommes qui fonçèrent sur Jezia juste au moment où elle poussait la porte et la tirèrent en arrière. L'entraînant ensuite vers la voiture. Comme elle se débattait, un des deux lui donna un violent coup de crosse sur la tête.

Un homme qui se trouvait dans la rue et qu'ils n'avaient pas remarqué arriva en courant et sauta dans la voiture. Trente secondes plus tard, ils poussaient Jezia Thabet dans la voiture qui repartit en marche arrière.

– Les *thuwers*! lança Moustapha El Fadli.

Jezia Thabet venait de se faire enlever sous leurs yeux par les Libyens envoyés de Tripoli pour récupérer la jeune femme.

CHAPITRE XX

Jezia Thabet reprit connaissance et commença à se débattre furieusement, couchée en travers de ses deux kidnappeurs. Sa tête saignait, mais elle avait parfaitement compris. Le danger était venu de là où elle ne l'attendait pas. Elle savait bien que les Américains ne laisseraient pas faire, mais si les *thuvars* arrivaient à les semer, sa vie était finie. Elle ne reviendrait jamais de Libye. Désespérément, elle essaya de saisir la poignée de la portière. Un des deux hommes l'attrapa par l'entrejambe, brutalement, pour l'immobiliser, tandis que l'autre tirait un couteau de sa poche et le posait, lame ouverte, sur la gorge de la jeune femme.

– Si tu continues à bouger, chienne, je te saigne, lâcha-t-il.

Terrifiée, Jezia se laissa aller. Le salut ne pouvait plus venir que de l'extérieur...



Devant eux, la grosse Mercedes grise dévalait la RN9 en direction du sud. Moustapha El Fadli, accroché à son volant, laissa tomber:

– Ils vont essayer de gagner la route de Sfax! Ils retournent en Libye.

S'ils y parvenaient, la mission de Malko était terminée. Celui-ci, plié en deux par la douleur, avait ôté son gilet pare-balles et ouvert sa chemise, découvrant deux taches rouges de dix centimètres de diamètres. L'énergie cinétique des deux projectiles tirés par Jezia Thabet s'était transformée en chaleur. À tâtons, il récupéra son portable. Ses mains tremblaient et il eut du mal à composer le numéro de Max Dorman.

– Ça va mal! annonça-t-il.

Catastrophé, le chef de Station de la CIA, après l'avoir écouté, lança:

– Vous avez le numéro de la voiture des Libyens?

– Non, mais on va se rapprocher. Qu'est-ce que vous voulez faire?

– Prévenir les autorités tunisiennes qu'ils interceptent ce véhicule

qui kidnappe une citoyenne tunisienne.

– OK, fit Malko, on va se rapprocher.

Moustapha El Fadli eut un mal fou à recoller à la Mercedes. Ou elle avait un moteur gonflé ou la «508» était un veau. Enfin, Malko put lire le numéro de la plaque et le transmit au chef de Station de la CIA.

– Il faudrait un hélico! fit-il.

– On n'en a pas! répliqua Max Dorman.

La poursuite continuait, au milieu des camions. Moustapha El Fadli poussa une exclamation furieuse lorsque la Mercedes des Libyens s'engagea dans l'autoroute qui contournait Sousse et filait jusqu'à Sfax.

Il avait beau écraser l'accélérateur, la distance entre eux et la Mercedes augmentait. Derrière, l'Opel des deux « baby-sitters » avait aussi du mal à suivre.

Malko souffrait à chaque respiration. Soudain, son portable sonna.

– *Bad news!* lança Max Dorman.

– Quoi? fit Malko.

Les Tunisiens ne veulent pas bouger. Ils disent que si c'est des *thuwars*, ils enlèvent un partisan de Kadhafi. Ils ne vont pas risquer leurs hommes pour des ordures pareilles.

Devant, la Mercedes avait presque disparu dans la circulation.

Malko se sentit saisi par le découragement. Ils n'arriveraient jamais à retrouver Jezia Thabet.

– C'est foutu! dit-il.

Moustapha El Fadli tourna la tête vers lui. Avec sa marque sur le front, il avait vraiment une drôle d'allure, mais c'était un petit dur et un vindicatif.

– Non, corrigea-t-il. D'ici à la frontière, ils vont bien être obligés de s'arrêter pour prendre de l'essence. C'est là qu'il faudra leur tomber dessus...

Riante perspective. Il y avait quatre hommes, sûrement armés, dans la Mercedes et eux, même avec les deux « baby-sitters », risquaient de ne pas faire le poids.

– *Inch Allah !* soupira Malko.

Il avait trop mal pour réfléchir. Chaque fois qu'il respirait, il avait l'impression qu'on lui plantait un couteau dans les poumons.

En plus, il était en train de se défoncer pour une femme qui avait tenté de le tuer une heure plus tôt! Bercé par la vitesse, il s'assoupit presque.



Jezia Thabet avait renoncé à lutter. Allongée sur les deux hommes assis à l'arrière, elle les laissait la peloter, lui triturer les seins, empoigner son sexe à travers le pantalon. Pensant déjà à la séquence suivante. Tant qu'elle était vivante, il y avait de l'espoir...

Un des deux ravisseurs, le visage luisant de désir, se pencha sur elle dans une haleine d'oignon.

– Dès qu'on a passé la frontière, tu y passes! annonça-t-il. J'ai vraiment envie de défoncer ton petit cul! On nous a dit de ne pas te tuer, mais on a le droit de s'amuser avec toi.

Jezia Thabet ne répondit même pas... Ce n'était qu'un dommage collatéral. Si seulement elle avait pu se redresser pour voir si la «508» était toujours derrière eux... Comme s'il avait lu dans ses pensées, son ravisseur cracha:

– Il y a longtemps qu'on les a semés, ces connards!

La nuit était en train de tomber, brutalement. La circulation était plus fluide. L'homme à côté du conducteur mit de la musique et ils commencèrent tous à se tortiller au rythme d'une danse orientale.

À l'arrière, un des *thuvars* lança à Jezia:

– Danse un peu, tu vas me faire bander...

C'était une expédition réussie. Dans quelques heures, ils s'offriraient cette fille splendide, leurs chefs les féliciteraient et ils auraient sûrement une prime.

La voix du chauffeur les ramena à la réalité.

– Il va falloir qu'on s'arrête pour prendre de l'essence.



L'autoroute filait, monotone et rectiligne et la nuit était tombée. Malko avait refermé sa chemise et remit sa veste. La douleur était un

peu moins forte. Il appela Max Dorman pour faire le point, annonçant:

– Nous avons passé Sousse. S'ils ne s'arrêtent pas, il n'y a aucune chance de les rattraper.

– Faites ce que vous pouvez! soupira le chef de Station de la CIA. Mais ne prenez pas trop de risques! Les « baby-sitters » sont là?

– Ils sont derrière.

– À plus tard!

Ils roulèrent ainsi presque une heure. Soudain, les lumières d'une station-service Tamoil apparurent dans le lointain, à deux kilomètres environ.

La première depuis leur départ.

– Ralentissez! dit Malko à Moustapha Fadli.

Il empoigna son portable et prévint les « baby-sitters »; quelques minutes plus tard, la «508» pénétra dans la station-service, découvrant deux camions et une seule voiture particulière. Une Mercedes dotée de plaques libyennes.

Le pouls de Malko grimpa au ciel.

– Arrêtez-vous au gonflage! ordonna-t-il à Moustapha El Fadli.

À une dizaine de mètres derrière la Mercedes des Libyens. Un pompiste était en train de la ravitailler. Aucun de ses occupants n'était descendu, mais ils n'avaient pas beaucoup de temps. Malko prit son portable, donna ses instructions aux deux « baby-sitters ».

Un des camions démarra dans un nuage de gas-oil.

Malko sortit de la «508» après avoir mis un chargeur neuf dans son Beretta et s'approcha des occupants de la Mercedes par derrière. Les deux « baby-sitters », inconnus de la Mercedes, s'approchaient, eux, par la gauche. Tout se passa en quelques secondes. Malko ouvrit brutalement la portière arrière gauche, photographiant la scène: Jezia Thabet étendue sur les deux occupants de la banquette. Au même moment, les deux portières avant s'ouvrirent sur les deux Américains, pistolet au poing.

– *Freeze!* crièrent-ils en chœur.

L'un d'eux appuyait son pistolet sur la gorge du conducteur, le second contre la tête de son voisin. Malko aperçut une Kalachnikov, crosse repliée sur le plancher de la voiture.

Médusés, les Libyens ne bronchèrent pas.

À l'arrière, Malko saisit le poignet de Jezia Thabet et tira de toutes ses forces, l'arrachant littéralement de la voiture. Elle tomba sur le sol de la station-service, mais se releva comme un chat.

Malko l'entraînait déjà vers la «508 ».

Tout s'était déroulé en moins d'une minute.

Il l'y jeta, sachant qu'elle n'allait pas s'enfuir, puis revint vers la Mercedes. Rapidement, il tira deux coups de feu dans les deux pneus arrière, avant de regagner la «508» en courant. Moustapha El Fadli démarrait déjà. Impassibles, les deux « baby-sitters » continuaient à braquer les deux Libyens. Lorsqu'ils virent la «508» quitter la station-service, l'un d'eux lança en anglais aux deux occupants de la Mercedes:

– *No foul play*²!

Ils reculèrent ensuite lentement jusqu'à leur voiture, menaçant toujours les Libyens. Ceux-ci restaient cois, moralement assommés.

Lorsque l'Opel eut quitté la station-service, ils bondirent de la Mercedes dans un concert de jurons et d'injures, sous le regard incrédule des pompistes tunisiens. L'un des Libyens lança:

– Changez ces putains de pneus! *Fissa*!

Le rêve venait de s'évanouir. Ils n'avaient plus qu'à retourner à Tunis et à recommencer. Sinon, il valait mieux ne pas revenir en Libye.

Jezia Thabet semblait dormir, recroquevillée sur la banquette arrière. Elle n'avait pas prononcé un mot depuis son sauvetage. Malko non plus, n'avait pas envie de parler. Il continuait à souffrir et respirait difficilement.

Il prit quand même le temps d'appeler Max Dorman. Le chef de Station poussa un véritable rugissement de joie en apprenant qu'ils avaient récupéré Jezia.

– Je vous l'amène à l'ambassade? demanda Malko.

– Seulement si elle est consentante! adjura l'Américain. C'est une citoyenne tunisienne. Ce serait un kidnapping.

Toujours la CYA³.

Malko attendit d'être presque arrivé à Tunis pour se retourner vers Jezia Thabet.

– Voulez-vous aller à l'ambassade américaine? demanda-t-il.

La réponse fut immédiate.

– Non, je veux aller chez moi.

C'était une dure.

Malko répliqua aussitôt.

– Non, je n'ai pas envie qu'il vous arrive quelque chose. Je vous garde pour le moment avec moi.

Elle ne protesta pas.

Au moins, un problème provisoirement réglé.

Lorsqu'ils arrivèrent au Sheraton, il était près de minuit et le lobby était totalement désert. La porte d'entrée cylindrique n'avait pas été remplacée. Malko se tourna vers les « baby-sitters ».

– Vous allez rester ici, ce soir. On vous relèvera demain. On ne sait jamais ce qui peut arriver.

Il demanda à la réception de leur donner la chambre voisine de la sienne et rejoignit Jezia qui s'était effondrée dans un profond fauteuil.

Elle le suivit comme un zombie et, à peine dans la chambre, s'effondra sur le lit, sans même se déshabiller. Elle avait du sang sur le visage et des valises sous les yeux.

Malko emmena son sac dans la salle de bains et récupéra le Walther PPK, l'enfermant dans le coffre. Ensuite, il prit une douche. L'eau chaude le brûlait là où les deux projectiles du Walther PPK avaient terminé leur course. Sonné, il garda son Beretta 92 qu'il glissa sous le matelas, à portée de la main. C'est quand il se coucha que Jezia se tourna vers lui, avec un sourire un peu forcé.

– Vous m'avez sauvé la vie, murmura-t-elle. Je vous remercie.

Malko se demanda quelle forme prendrait sa contre-attaque.

La vipère avait encore des réserves de venin.

-
1. Ne bougez pas!
 2. Ne déconnez pas!
 3. Cover Your Ass! Ouvrez le parapluie! Surnom ironique donné à la CIA.

CHAPITRE XXI

Malko sursauta.

Quelque chose venait de frôler son dos nu, alors qu'il était plongé dans un sommeil profond. Instinctivement, sa main droite fila vers le bord du lit, à la recherche du Beretta 92 glissé entre le matelas et le sommier. Quand ses doigts se refermèrent sur la crosse, les battements de son cœur s'apaisèrent et il se détendit.

En reprenant conscience, il réalisa que c'étaient des doigts humains qui effleuraient la peau de son dos. Sensation qui l'avait réveillé.

Tout lui revint d'un coup: le retour au Sheraton avec Jezia Thabet arrachée aux griffes des Libyens venus la kidnapper. Les précautions qu'il avait prises avant de se coucher pour empêcher la Tunisienne de s'attaquer à nouveau à lui. Lorsqu'il s'était endormi, elle semblait hors d'état de nuire, assommée par son kidnapping.

Une très vague lumière régnait dans la chambre: l'aube. Les doigts qui se promenaient sur son dos disparurent, remplacés aussitôt par un contact plus large. Un corps humain, celui d'une femme dont il sentait les seins s'écraser contre ses omoplates.

Une femme nue, dont il sentait la tiédeur de la peau. Jezia, apparemment, s'était déshabillée et ne dormait plus. Il demeura strictement immobile, sur ses gardes. Désormais, la jeune femme était collée à lui de toute sa longueur. Il pouvait sentir la masse dure de son pubis contre ses fesses. Elle commença à onduler très légèrement contre lui et ses doigts réapparurent, mais sur la poitrine de Malko. Jouant avec ses mamelons, les effleurant avec une douceur pleine d'érotisme. Il sentait aussi son souffle tiède dans sa nuque.

Jezia Thabet était en train de se réconcilier à sa manière.

Au départ, il resta de marbre, se rappelant que ces doigts si chargés d'érotisme appartenaient à une femme qui avait, par deux fois, essayé de l'assassiner. Sans parler de la tentative avortée dans son appartement.

Une vipère des sables.

Malgré tout, le contact de ce corps tiède aux seins pointus, la gigue discrète du bassin de Jezia contre lui et le ballet de ses mains sur son

torse l'arrachaient au sommeil. Quand une des mains abandonna sa poitrine pour descendre plus bas, beaucoup plus bas, atteignant son bas-ventre, il ne put empêcher son sang de se ruer dans son sexe. Comme si elle l'avait deviné, Jezia referma aussitôt ses doigts autour de lui. D'abord sans bouger, comme pour réchauffer le sexe endormi. Puis les doigts commencèrent à bouger doucement, le masturbant avec une discrétion admirable. Malko était toujours couché sur le côté, la jeune femme collée à lui comme une ventouse.

Il ne put pas dire ce qui s'était passé, mais à un certain moment, il réalisa que le sexe – le sien – qu'elle tenait dans sa main, était raide comme une barre de fer...

Elle avait réussi la première étape de sa réconciliation... Brutalement, il fut submergé par le désir. Une pulsion brutale, animale. Ce qui se passait chaque fois qu'il avait échappé à la mort... Or, le piège de la porte tournante aurait dû marcher! Maintenant, il avait une furieuse envie de plonger son sexe dans le ventre d'une femme. Un besoin profond, reptilien, une manifestation de l'instinct de survie.

Le couple Eros et Thanatos fonctionnait toujours de cette façon chez lui...

Il se retourna d'un coup, repoussant Jezia, et se retrouvant à plat dos. Sa main effleura un sein gonflé au moment où la bouche de Jezia se referma sur son sexe. Elle avait plongé sur son ventre avec la célérité d'un rapace.

Le contact de sa langue, de sa bouche chaude, lui arracha un soupir d'aise. Les deux mains accrochées à ses mamelons, les pointes de ses seins effleurant son torse, Jezia le suçait comme si sa vie en dépendait. L'enfonçant jusqu'au fond de sa gorge, enroulant sa langue autour de son gland, puis replongeant.

Une fellation digne des *Mille et Une Nuits*.

Fugitivement, Malko comprit l'ascension sociale de Jezia Thabet. Un reptile avec un physique de déesse, une volonté sans faille et une indifférence totale à tout ce qui n'était pas elle.

Malko n'en pouvait plus. Il n'avait plus qu'une idée: enfoncer son sexe au plus profond de cette femelle magnifique. Brutalement, il la repoussa, arrachant son sexe de sa bouche. Il n'eut aucun effort supplémentaire à faire; Jezia s'était déjà renversée sur le dos, les cuisses ouvertes. C'est elle qui l'attira en lui saisissant la nuque et guida son sexe vers le sien.

Malko s'y enfonça avec une rage vengeresse, comme pour la défoncer: surprise, il était merveilleusement inondé. Jezia ne jouait pas complètement la comédie... Elle replia les jambes pour l'aider à se frayer un passage en elle et gronda de plaisir en sentant le sexe effleurer sa matrice.

C'était quand même une vraie femelle.

Le cerveau vide, concentré sur son plaisir, Malko la pilonnait, comme pour l'ouvrir en deux. Seule la douleur de sa poitrine à chaque inspiration lui rappelait que la femme qu'il était en train de baiser avait essayé de le faire assassiner la veille.

Soudain, Jezia lui souffla.

– Attends! Viens comme ça!

Avec douceur, elle glissa sous lui, bascula et se mit à quatre pattes, la croupe haute. Malko n'eut qu'à s'enfoncer dans son ventre d'une seule poussée, ses mains crochées dans ses hanches.

Nouvelle sensation merveilleuse.

Il allait accélérer pour se vider en elle lorsque son cerveau reptilien se réveilla. Jezia avait quand même besoin d'une punition...

Lorsqu'il se retira d'elle, ses hanches ne bougèrent pas. Malko était déjà contre l'ouverture de ses reins.

Jezia ne protesta pas, n'essaya pas de lui échapper. Elle connaissait les hommes. Au contraire, elle s'aplatit un peu et envoya ses mains en arrière, écartant ses fesses, en une offrande muette.

Malko, les muscles noués, poussait déjà de toutes ses forces pour violer l'entrée de ses reins. Le sphincter résista quelques secondes, mais, d'un coup de rein rageur, Malko acheva sa conquête.

Son sexe, toujours aussi roide, s'enfonça d'un coup presque entièrement dans Jezia.

Jusqu'à ce que leurs deux épidermes se touchent. Pour la première fois, elle émit une sorte de cri, impossible de savoir si c'était de plaisir ou de douleur. D'ailleurs, Malko n'en avait rien à faire... Il était tellement excité qu'il ne mit pas longtemps à se répandre dans ses reins, dans un éblouissement aveuglant.

Sa tension venait de s'évader d'un coup.

Il resta là, inerte, planté en elle, toute son énergie l'abandonnant subitement. Sans même se rendre compte qu'il se rendormait.



Jezia Thabet avait tout le côté du visage enflé, déformé, avec une grosse bosse rouge sur la tempe, suite du coup de crosse asséné par un des *thuvars*. Drapée dans une serviette nouée à la taille, elle ressortit de la salle de bains. Les traits marqués, des poches sous les yeux, sans maquillage, les seins pointant fièrement devant elle, elle était encore magnifique. Elle vint s'asseoir au bord du lit et planta son regard dans celui de Malko, adossé à des oreillers.

– Tu me pardonnes? demanda-t-elle. Je n'ai rien contre toi, mais j'ai peur. Tu représentes le danger.

Malko esquissa un sourire amer.

– Tu ne crois pas que le danger vient plutôt des Libyens? Les *thuvars* qui voulaient t'embarquer en Libye? Dont tu ne serais jamais revenue...

Une ombre passa sur le visage de Jezia.

– Si, bien sûr, eux aussi me veulent du mal... Mais c'est pour la même raison.

– Moi, je ne te veux aucun mal, souligna Malko, d'ailleurs, c'est moi qui t'ai arrachée à leurs griffes.

Jezia Thabet eut un rictus amer.

– Tu aurais fait la même chose si tu n'avais pas eu besoin de moi?

Au moins, elle était sans illusions. Malko ne répondit pas. La langue de bois ne fonctionnait pas sur Jezia...

– Ce n'est pas moi qui ai besoin de toi, répliqua-t-il. Tu es, sans le savoir, détentrice d'un secret d'État. Un secret qui remonte à des dizaines d'années, un évènement qui a coûté la vie à 270 personnes, des civils innocents. Les Américains veulent les venger. Question d'honneur.

Jezia baissa les yeux.

– Je sais, Choukri m'avait parlé de cela. Mais tu n'es pas le seul à chercher cette information. Il m'a dit que si je la révélais, d'autres me tueraient pour me punir de l'avoir fait.

« Je ne veux pas mourir, tu comprends?

Malko comprenait. On se retrouvait à la case départ.

– Personne ne te lâchera jamais sur ce sujet, dit-il. Ce sont des affaires d'État. Les États ont de la patience, du temps et des moyens illimités. La seule façon de t'en sortir c'est de passer le fardeau à quelqu'un d'autre. Bien sûr, tu risqueras encore une vengeance. Mais tu as de l'argent et de l'avance. Tu peux te mettre à l'abri dans un pays où personne ne viendra te chercher. Les Américains sont prêts à t'aider.

La jeune femme demeura un long moment silencieuse, puis releva la tête, cherchant le regard de Malko. Pour la première fois, il y avait quelque chose d'humain dans son regard.

– Quelles que soient tes raisons, tu m'as sauvé la vie, hier, dit-elle. Bien que j'aie essayé de te tuer. J'ai une dette envers toi. Je vais te la payer. Mais ensuite, tu dois me jurer de ne plus me poursuivre...

– Comment veux-tu la payer? demanda Malko avec ironie. Ce que tu viens de faire, c'était un acompte?

Jezia ne se vexa pas.

– Non, dit-elle, il ne s'agissait pas de cela. J'avais envie de me faire prendre par un homme, un vrai. Si nous nous étions rencontrés dans d'autres circonstances, je pense que j'aurais pu tomber amoureuse de toi. J'ai eu du plaisir à faire l'amour avec toi. C'était une parenthèse.

« J'ai autre chose à te proposer.

– Quoi?

– Parmi les comptes dont Choukri m'a donné la signature, il m'a dit qu'il y en avait un particulièrement sensible. Que c'était celui-là qui intéressait les Américains, parce qu'il recensait les financements de beaucoup d'opérations clandestines.

Le pouls de Malko était grimpé au ciel. C'était la première fois qu'il obtenait des précisions sur le compte qui avait probablement financé les opérations liées à l'attentat de Lockerbie et qui permettrait éventuellement d'impliquer les Iraniens en remontant jusqu'aux donneurs d'ordre. Les entités qui avaient envoyé l'argent aux Libyens pour les remercier de leur collaboration.

– Quel est ce compte? demanda-t-il.

– Je ne sais pas! laissa tomber Jezia Thabet. Je possède seulement son code bancaire. C'est comme ça que j'ai l'intention de payer ma

dette envers toi.

– Où est ce code? demanda Malko, la gorge sèche.

– Ici, dans mon sac. Avec les autres codes des autres comptes. Ils ne me quittent jamais. Veux-tu que je te le remette? Mais, après, tu me laisses tranquille...

– Donne-le-moi! dit Malko.

Jezia Thabet fit le tour du lit pour prendre dans son grand sac un carnet qu'elle ouvrit.

– Voilà, dit-elle, tu as de quoi écrire?

Malko avait déjà pris son bloc et son stylo. Jezia commença à dicter.

– Voilà le code bancaire: BKJULIUS CH12 0869-6005 2654 1601 Z.

Malko avait tout noté.

– C'est tout ce que tu sais? demanda-t-il.

Jezia Thabet hésita imperceptiblement.

– Non, j'ai aussi le nom d'une « taupe » libyenne, liée à l'ancien régime, qui était en contact avec Choukri. Je vais te donner son nom et son téléphone. Tu peux l'appeler de la part de Choukri. Après, tu te débrouilles. Il s'appelle Achour Jalliez. Il a un poste assez important.

Elle referma son carnet et demanda.

– Cela te suffit?

Malko hésita à dire « oui ». Tout cela paraissait trop facile et Jezia Thabet avait plus d'un tour dans son sac.

– Je dois vérifier tout ça! dit-il. Si tout ce que tu dis est vrai, tu n'entendras plus jamais parler de moi, mais je ne réponds pas des autres.

– Quels autres?

– Les *thuwars* libyens et ceux qui ne veulent pas que cette information sorte...

Jezia Thabet eut un geste presque insouciant.

– Les premiers, je vais m'en occuper. Pour les autres, je quitterai bientôt la Tunisie et personne ne saura où je refais ma vie. Même pas toi.

– OK, accepta Malko. Que vas-tu faire maintenant?

– J'ai besoin de me réorganiser, dit Jezia. Est-ce que je peux rester ici quelque temps? Si tu peux m'assurer une protection. Ces *thuwars* vont sûrement recommencer.

– Pas de problème, assura Malko.

Jezia le fixa presque avec défi.

– Une dernière chose: il ne faut pas que tu fasses quelque chose pour ce qui s'est passé hier; c'est moi qui en ai donné l'ordre. C'étaient des exécutants.

C'était le cas de le dire...

– Pourquoi veux-tu que je me taise? demanda Malko. Je sais très bien qui a essayé de me tuer: ton ami libyen du *moukhabarat*, celui qui a déjà assassiné ton amie, *sur ton ordre*.

Jezia Thabet demeura impassible.

– C'est du passé. Si tu le dénonces, cela ne ressuscitera personne. Moi, j'ai encore besoin de lui. S'il est arrêté, je n'ai plus personne pour me protéger.

– Tu crois qu'il va *encore* te rendre service? interrogea Malko, sceptique.

Jezia Thabet eut un sourire féroce.

– Je ne lui laisserai pas le choix. Je le tiens par les couilles. Il ne peut pas retourner en Libye. Il doit être « clean » en Tunisie.

– OK, conclut Malko. Je ne dirai rien. Pour l'instant, tu restes ici, sous la protection de mes « baby-sitters ». Ne leur joue pas de tours, sinon il n'y a plus d'accord! Moi, je vais rendre compte.

C'était peut-être la fin glorieuse de sa mission.

CHAPITRE XXII

– Vous avez fait un pas de géant! reconnut Max Dorman en recopiant les données bancaires livrées par Jezia Thabet. Ça fait des années que nous sommes à la recherche de ce compte consacré au financement des opérations extérieures du *Mathaba*¹. Normalement, toutes les opérations liées à Lockerbie devraient s’y trouver. En remontant l’origine des virements effectués, nous devrions pouvoir mouiller les Iraniens.

– Le problème, c’est Jezia, répliqua Malko, elle ne veut pas s’investir plus.

– Il faut aller rencontrer Achour Jalliez et lui tordre le bras, fit aussitôt l’Américain.

« Dans une heure, nous aurons identifié la banque. J’ai envoyé ce que vous m’avez apporté à Langley, pour analyse. Ils vont répondre très vite.

« D’après le préfixe du numéro d’Achour Jalliez, la banque se trouve en Suisse, dit Malko. Cela commence par +41. 79 est un numéro de portable.

– Prenons un café! proposa Max Dorman, il faut attendre la réponse de Langley.

L’expresso n’avait pas encore atteint la Tunisie. Malko dut tremper ses lèvres dans un ersatz de café, fade comme de la chicorée, tout en regardant le ciel d’un bleu immaculé par les fenêtres des baies du chef de Station de la CIA. Ce dernier en était à sa troisième tasse de café, lorsque, après avoir frappé, sa secrétaire entra dans le bureau et tendit un message à Max Dorman.

Celui-ci s’en empara aussitôt et poussa une exclamation ravie:

– Bingo! Il s’agit du numéro Swift d’un compte de la banque Julius Baer, à Zurich, 26 Bahnhof-strasse. Les chiffres qui suivent sont ceux du compte ouvert par Choukri El Jallah et dont Jezia Thabet a désormais la procuration. C’est formidable.

– Insuffisant! laissa tomber Malko, douchant son enthousiasme. Les

Suisses sont très pointilleux. Ces numéros peuvent suffire à identifier un compte, pas à *pénétrer* dans le compte.

– Donc, conclut le chef de Station de la CIA, il va falloir utiliser notre joker.

– Achour Jalliez?

– Oui. Vous n’avez plus qu’à prendre l’avion pour Zurich. Peut-être que par lui, nous pourrions avoir accès à ce compte. En lui tordant un peu le bras.

– On ne sait rien de lui, remarqua Malko. Ni de ses sentiments vis-à-vis des Libyens. Il faut espérer que Jezia ne nous joue pas un mauvais tour...

– La meilleure façon c’est d’aller voir, conclut l’Américain. Pendant ce temps, on ne lâche pas votre amie Jezia d’une semelle. On fera le point à votre retour.



Jezia Thabet avait dissimulé le mieux possible la marque rouge sur son visage. Elle aurait bien aimé retourner chez elle pour se changer, se remaquiller, mais c’était un risque trop important. Les *thuvars* qui la traquaient n’étaient sûrement pas retournés en Libye les mains vides. Or, désormais, sans qu’elle sache comment, ils connaissaient son adresse.

Il ne fallait pas jouer avec le feu.

Après un long bain chaud, elle se sentait mieux, froide comme une lame d’acier.

Elle composa sur son portable le numéro de Dafher Khaldoun qui, bien entendu, ne répondit pas. Elle lui laissa un message court et explicite: « Rappelle-moi ou j’envoie les flics chez toi! »

Il fallait faire appel aux sentiments.

Dafher Khaldoun rappela deux heures plus tard. Grognon et inquiet.

– Qu’est-ce que c’est que cette histoire de flics? demanda-t-il. Tu es folle ou quoi?

– Non, fit froidement Jezia, j’ai encore besoin de toi. Viens me voir au Sheraton!

L’ex-moukhabarat faillit s’étrangler.

- Au Sheraton! Après ce qui s'est passé hier. Tu es malade?
- Ne prends pas ta putain de voiture blanche! lança Jezia. Viens en taxi, personne ne te reconnaîtra! Sinon...
- Sinon, quoi?
- Tu veux prendre le risque?

Comme il ne répondait pas, elle précisa:

- Dans une heure, on va manger un morceau au restaurant. J'ai faim.

Elle raccrocha sans lui laisser le temps de discuter.



Mohammed Salah, le chef de l'expédition libyenne, avait placé un homme à chaque extrémité de la rue du docteur Selim Ammar où habitait Jezia Thabet. Un troisième se trouvait sur le palier de la Tunisienne et lui restait au volant de la Mercedes, surveillant l'ensemble du dispositif. Cette fois, il n'avait pas droit à l'échec. Prudent, il n'avait soufflé mot à sa centrale de ce qui s'était passé sur l'autoroute de Sfax. Ils auraient été capables de le rappeler... Pas pour le féliciter.

Ses hommes étaient aussi remontés que lui. C'était devenu une affaire personnelle. Ils la viole-raient à tour de rôle pour lui faire payer le stress qu'elle leur infligeait. Se faire rouler dans la farine par une ravissante petite pute à qui un de leurs anciens chefs mangeait dans la main...

Ils ne bougeraient plus. À un moment donné, Jezia reviendrait chez elle.



Dafher Khaldoun avait les yeux enfoncés dans leurs orbites, n'était pas rasé et son regard était chargé de haine. Il avait traversé le lobby du Sheraton pratiquement en rasant les murs, mais personne n'avait prêté attention à lui. Par contre, Jezia était éblouissante, en dépit de son énorme bosse sur la tempe gauche.

Ils se faisaient face à une des tables du restaurant. Un buffet.

- Tu as bien fait de venir, approuva Jezia. Tu sais que je te tiens par les couilles... Il y a eu un mort. Ou plutôt une morte, touchée par les

tirs de ton copain. Les Tunisiens, cette fois, enquêtent *vraiment*. On a identifié ta voiture, même s'ils n'ont pas le numéro. Il suffirait qu'on leur donne un coup de main...

Dafher Khaldoun eut un ricanement particulièrement désagréable.

– Tu oublies que c'est toi qui m'as donné l'ordre de liquider ce type. Il a fallu que je paie un mec ici, un Libyen travaillant à l'hôtel, pour bloquer la porte tournante, en lui racontant un conte de fées...

« Cela m'a coûté 500 dinars.

– Cela fera un excellent témoin à charge, remarqua amèrement Jezia Thabet.

– Cela ne fera rien du tout, répliqua Dafher Khaldoun d'un ton mauvais. Je l'ai payé hier soir: deux dans la tête. Et j'ai bien envie de faire la même chose avec toi. Puisque je ne peux pas ouvrir ton petit ventre de pute.

Leurs rapports s'étaient nettement détériorés...

Jezia Thabet ne se troubla pas.

– Ce serait une *très* mauvaise idée. Tu vois les deux types à la table du fond? Ce sont des agents de la CIA chargés de veiller sur moi. Si tu fais un geste de travers, ils te flinguent. Autre chose: désormais, je suis intouchable, protégée par les Américains. Même si tu me dénonces, on ne t'écouterà pas. Tu sais que les Tunisiens n'aiment pas beaucoup les gens comme toi.

« Tu es prêt à m'écouter maintenant?

Dafher Khaldoun ne répondit pas, mais Jezia comprit qu'il était dompté.

– Je vais te demander un dernier service, annonça-t-elle. Ensuite, nous serons quittes. Il faut que tu me débarrasses de ces chiens de *thuwars*. Dé-fi-niti-ve-ment.

Il avait compris mais il lui jeta un regard torve.

– Pourquoi tu ne demandes pas à tes amis américains?

– Ce ne sont pas des assassins, fit dignement Jezia Thabet. En plus, cela donnera une leçon à tous ceux qui te pourchassent.

L'ex-moukhabarat libyen secoua la tête, le nez dans son assiette.

– Ils sont quatre. Ce sont des méchants. Ils ne vont pas se laisser faire. Ils sont armés.

– Toi aussi, releva Jezia Thabet. Et, toi aussi, tu es méchant. Et, de toute façon, tu n'as pas le choix.

Comprenant qu'il fallait quand même lui offrir une carotte, elle ajouta.

– Quand tu viendras me dire que c'est fait, dit-elle, je te donnerai encore 100 000 dinars.

Dafher Khaldoun marmonna quelques mots, heureusement incompréhensibles, une litanie d'injures ordurières. Il n'avait rien mangé.

– Je peux m'en aller? demanda-t-il d'un ton rogue.

– Si tu as compris ce que je veux, oui, accepta Jezia. Moi, je reste ici tant que tu ne m'annonces pas la bonne nouvelle.

Le Libyen se leva sans un mot et partit vers la sortie, rendue plus facile par l'absence de la porte tournante. Sans se retourner. Jezia se leva pour gagner le buffet des pâtisseries. Avec un peu de chance, elle était en train de résoudre ses problèmes. Ensuite, elle pourrait profiter de sa fortune toute neuve.



Malko débarqua du Boeing 737 de la Swiss, de mauvaise humeur. Le voyage avait été un cauchemar. Comme il n'y avait pas de vol direct entre Tunis et Zurich, il avait été obligé de passer par Rome, avec une attente de deux heures, des escaliers roulants en panne et des employés en grève. Le calme froid de Zurich était presque un soulagement. Le ciel était gris, plombé et la météo annonçait de la neige. Comme il n'avait pas l'intention de se déplacer beaucoup, il hésita, puis finalement, loua une voiture.

Zurich était toujours aussi sinistre. Des sapins encadraient l'autoroute, les gens roulaient phares allumés.

Une demi-heure plus tard, il était au Baur au lac où la CIA lui avait réservé une chambre.

Après avoir déposé ses bagages, il partit à la recherche de la banque Julius Baer, dont il avait vérifié l'adresse dans l'annuaire téléphonique: 26 Bahnhofstrasse. Il passa d'abord devant en voiture. La banque, un immeuble austère et majestueux de huit étages, était située à l'angle d'une petite rue, dans cette artère du centre de Zurich.

Il se gara dans une rue transversale et revint sur ses pas. Une plaque de cuivre, à côté de l'entrée de la banque, annonçait qu'elle avait été fondée en 1857.

Les Libyens avaient choisi un établissement honorable.

Il réalisa soudain qu'il ne savait rien d'Achour Jalliez. Ignorant même s'il travaillait toujours à la banque Julius Baer. Prenant son portable, il composa le numéro de la banque et tomba sur une standardiste.

– Herr Achour Jalliez, demanda-t-il.

Il y eut un court silence pendant lequel le poulx de Malko monta à 200, puis la standardiste répondit.

– Je vous passe son secrétariat.

Ouf, il était toujours en fonction! Quelques instants plus tard, une voix au lourd accent « switzer deutsch » répondit.

– Secrétariat de Herr Jalliez.

– Je souhaite parler à Herr Jalliez, dit Malko en allemand.

– Qui dois-je annoncer?

Malko ne se troubla pas.

– Un de ses vieux amis, Herr El Jallah.

Nouveau silence, puis la voix indifférente répondit:

– Herr Jalliez est en meeting. Souhaitez vous le rappeler ou voulez-vous me laisser un numéro?

– Je vais le rappeler, dit Malko avant de raccrocher.

Il repartit vers le Baur au lac, n'ayant pas envie de flâner dans cet univers glacial où l'on ne vendait que des montres et de l'argent. Quelques flocons de neige commençaient à tomber. Le beau soleil et la chaleur de Tunis étaient bien loin.



Le bar lounge du Baur au lac avait le silence et le confort douillet d'un club privé. Pas un mot plus haut que l'autre. Les garçons glissaient silencieusement entre les tables comme des fantômes bien stylés. Malko regarda sa montre: six heures et demie.

La banque Julius Baer avait fermé et Achour Jalliez avait dû rentrer chez lui.

Il composa calmement le numéro de son portable et attendit. À la troisième sonnerie, une voix d'homme, avec un léger accent oriental, répondit:

– Achour Jalliez. Qui est à l'appareil?

– J'ai essayé de vous joindre à votre bureau, tout à l'heure, dit Malko, sans donner son nom.

Après quelques instants de silence, Achour Jalliez demanda:

– C'est vous qui avez annoncé être Choukri El Jallah?

– Oui.

– Herr El Jallah est mort, dit d'un ton égal le Libyen. Il a été tué dans un attentat à Beyrouth, c'était dans tous les journaux. Alors, qui êtes-vous?

– Un ami de Herr El Jallah, qui souhaite vous parler.

– *Ihre name ?*²

– Malko Linge.

– Je ne connais pas ce nom. Si vous ne m'en dites pas plus, je vais être obligé de raccrocher. Je n'aime pas les canulars.

– Moi non plus, dit Malko. Ce n'est pas un canular, mais une affaire extrêmement importante.

– Laquelle?

– Je ne peux pas en parler au téléphone.

– Je suis désolé, je ne peux pas vous aider.

Malko sentit qu'il allait raccrocher et tenta un coup de bluff.

– Herr El Jallah a ouvert un compte dans votre banque, je vous en donne l'intitulé...

Il lut le code bancaire et enchaîna aussitôt:

– Je crois que vous aviez un rôle très particulier dans la gestion de ce compte. J'aimerais vous en parler, à moins que vous ne préféreriez que je contacte la direction de la banque Julius Baer.

– Qui êtes-vous, Herr Linge? répéta Achour Jalliez d'un ton moins

assuré.

– Je suis le représentant d'une grande agence fédérale américaine, précisa Malko, mais je ne vous veux aucun mal. Simplement quelques informations.

Nouveau silence, puis le fondé de pouvoir de la banque Julius Baer laissa tomber:

– Où êtes-vous?

– Au Baur au lac, chambre 272.

La mention du grand hôtel sembla le rassurer.

– Très bien, dit-il, je serai à votre hôtel à huit heures et demie. Juste après le dîner.

À Zurich, on dînait tôt.

1. Services libyens.

2. Votre nom?

CHAPITRE XXIII

– Quelqu'un vous demande à l'accueil, Herr Linge, annonça la voix neutre d'un employé de la réception.

– Je descends, dit Malko.

Il était huit heures trente pile.

Un homme vêtu d'un manteau gris et d'une chapka assortie, de taille moyenne, le visage orné d'un nez important, des poches bistres sous les yeux, attendait devant la réception. Malko s'avança.

– Herr Jalliez?

L'autre l'enveloppa d'un regard pénétrant.

– Oui, c'est moi. Vous êtes Malko Linge?

– Oui, installons-nous!

Ils gagnèrent la table la plus éloignée du bar et commandèrent. Café et vodka. Le Libyen semblait nerveux et ses mains étaient sans cesse en mouvement. Malko, quand le garçon les eut servis, décida de ne pas perdre de temps.

– Herr Jalliez, dit-il, j'appartiens à la Central Intelligence Agency. Nous avons passé un accord avec Choukri El Jallah. Malheureusement, comme vous le savez, il a été tué dans l'attentat de Beyrouth. Il s'apprêtait à nous fournir des éléments qui intéressent la sécurité des États-Unis.

– Quels éléments? demanda le Libyen.

– Les relevés du compte dont je vous ai donné les références au téléphone. Malheureusement, je ne suis pas autorisé à vous dire pourquoi.

– Je ne crois pas pouvoir vous aider, dit calmement Achour Jalliez. Certes, c'est moi qui ai introduit M. El Jallah dans notre banque, mais mon rôle s'est arrêté là. Nous nous connaissions depuis longtemps et nous sommes même de lointains cousins. J'étais déjà à la banque lorsqu'il m'a contacté. Je suis désolé d'apprendre sa mort...

Il avait dit cela d'un ton indifférent, mondain. Malko comprit qu'il

allait falloir le secouer.

– M. Jalliez, répliqua-t-il, vous ne me dites pas tout. Si M. El Jallah a ouvert un compte à la banque Julius Baer, c'est parce que vous y étiez. Il m'a confié lui-même à Beyrouth que vous lui aviez facilité certaines opérations, sans en parler à la haute hiérarchie de la banque, qui aurait pu poser des questions gênantes.

Là, il était en plein bluff...

Achour Jalliez battit rapidement des paupières.

– Je ne pouvais pas faire autrement! reconnut-il. M. El Jallah m'avait dit qu'il travaillait avec un homme très puissant et très dangereux de la *Jamahiriya*, Abdallah Senoussi. Que si je ne faisais pas ce qu'il demandait, ma famille restée en Libye pourrait en pâtir...

Toujours les bonnes vieilles méthodes...

– Abdallah Senoussi était en effet le patron du *Mathara*, les Services secrets du colonel Kadhafi, confirma Malko.

Achour Jalliez lui jeta un coup d'œil en coin.

– Vous êtes à la recherche des milliards de dollars qui ont disparu à la fin du régime Kadhafi? Je crains que vous ne fassiez erreur. Le montant des fonds retenus par cette banque est extrêmement modeste, en regard des sommes colossales qui se sont évaporées.

Malko lui adressa un sourire rassurant.

– Herr Jalliez, je ne cherche pas d'argent.

– Quoi, alors?

– J'ai besoin des relevés portant sur l'ensemble des opérations des vingt-cinq dernières années, toutes effectuées sur le compte dont je vous ai communiqué le numéro.

S'il n'avait pas été si imprégné de « suissitude », Achour Jalliez aurait eu un sursaut.

– Vingt-cinq ans, mais c'est impossible! Tout est archivé après deux ans. Certes, on peut retrouver trace des mouvements de fonds, mais il faut des autorisations pour désarchiver.

– Vous ne pouvez pas passer au-dessus des autorisations? interrogea Malko.

Avec insistance.

Le Libyen se tourna vers lui. Ses traits s'étaient creusés. Son regard flottait, mais il respirait la sincérité.

– Herr Linge, une telle opération n'est possible qu'avec une demande écrite du titulaire ou des titulaires des comptes. Sinon, le personnel qui gère les archives n'acceptera pas la demande. Je vous jure que je vous dis la vérité.

Malko n'était pas loin de le croire. Le Libyen continua d'une voix pressante:

– Il m'est arrivé parfois d'enregistrer des opérations sur ce compte pour lesquelles j'aurais dû en informer ma direction, afin de faciliter les choses, mais c'était en *temps réel*. Le jeu d'écritures passé, si personne ne posait de question, la transaction était enregistrée.

Il transpirait, il avait peur. Malko comprit qu'il ne ferait rien de plus. Pourtant, il ne voulait pas renoncer. Il eut soudain une idée.

– Parmi les opérations pour lesquelles vous avez court-circuité la direction, vous en souvenez-vous d'une en particulier?

Achour Jalliez demeura silencieux quelques instants, puis se pencha vers Malko, comme si les boiseries bien cirées du bar avaient des oreilles.

– Oui, souffla-t-il. C'était, je crois, en 2003 ou 2004. J'ai reçu un virement pour une somme très importante que je n'ai jamais eu à traiter. *Normalement*, j'aurais dû informer la direction qui se serait renseignée sur sa provenance. Je suis entré en contact avec M. El Jallah et je lui ai fait part de mon souci. Il m'a aussitôt enjoint de faire passer ce virement et de n'en parler à personne. Comme j'étais le gestionnaire du compte, si je n'en soufflais mot, c'était simplement enregistré.

Malko, tendu comme une corde de violon, interrogea:

– Vous vous souvenez du montant de ce virement?

Achour Jalliez baissa encore la voix.

– Oui. Deux milliards sept cent millions de dollars.

Malko crut recevoir un coup de poing en pleine figure.

C'était le montant exact de la compensation payée par la Libye pour faire cesser l'embargo dont elle était l'objet. Dix millions de dollars par victime de l'attentat de Lockerbie, comprenant les onze victimes collatérales, les Écossais écrasés par les débris de l'appareil.

C'était LA preuve qui manquait depuis le début pour impliquer

l'Iran.

– D'où venait ce virement?

– Je ne me souviens pas, reconnut Achour Jalliez. Une société off-shore quelconque. Il faudrait ressortir les archives.

– Cet argent est demeuré sur le compte? demanda Malko.

– Non, quelque temps plus tard, M. El Jallah m'a demandé de faire un virement sur le compte du Fonds souverain libyen, destiné aux investissements à l'étranger.

– Il me faut la trace écrite de ces opérations, insista Malko.

Achour Jalliez secoua la tête.

– C'est impossible! Sauf si le titulaire du compte vient le demander lui-même. Or, vous savez qu'il est mort...

– Il m'a dit avoir donné procuration sur ce compte à une personne proche de lui, une certaine Jezia Thabet.

Le Libyen fronça les sourcils.

– Il me semble avoir enregistré une opération de ce type, dit-il, mais il faudrait que je vérifie.

– Pouvez-vous le faire? demanda Malko, et me le confirmer demain matin?

– Bien sûr, accepta le Libyen. J'espère que vous n'allez pas me causer d'ennuis.

– Pas si vous continuez à coopérer, avertit Malko. Bien entendu, personne ne doit être au courant de cette conversation.

– Évidemment, confirma Achour Jalliez. (Après un court instant de silence, il demanda à voix basse.) Vous savez qui a assassiné Choukri El Jallah?

– Oui, je pense, dit Malko, seulement, je ne suis pas autorisé à vous le dire. Cela ne pourrait que mettre votre vie en danger. Déjà, si ceux qui ont fait sauter la voiture de Choukri El Jallah savaient ce que vous connaissez de ce compte, ils vous liquideraient sur-le-champ...

Le Libyen pâlit, mais ne répondit pas.

– J'attends votre coup de fil demain matin, lui rappela Malko.

Il y avait tant de brouillard qu'on apercevait à peine le lac de Zurich. Le téléphone fixe de Malko sonna. Il était huit heures trente. Il reconnut tout de suite la voix d'Achour Jalliez.

– J'ai pu vérifier l'information dont vous m'avez parlé, dit-il. Le compte en question a bien un deuxième signataire, la personne que vous avez mentionnée.

– Je vous remercie, dit Malko.

Jezia Thabet avait encore un rôle à jouer. Le tout était désormais de la convaincre. Il n'avait plus rien à faire à Zurich.



Max Dorman semblait sur des charbons ardents. À peine posé à Tunis après, cette fois, un vol direct. Malko l'avait averti de sa venue.

– Alors, demanda-t-il, vous avez trouvé ce que vous cherchiez?

– En partie, en partie seulement, confirma Malko, mais je ramène une information qui va vous faire grimper au plafond: en 2003 ou 2004, le compte de Choukri El Jallah a reçu un virement de deux milliards sept cents millions de dollars, en provenance d'une société off-shore non identifiée à ce jour.

Le chef de Station de la CIA poussa un véritable rugissement.

– C'est le montant exact payé par les Libyens pour les morts de Lockerbie! Dix millions de dollars par victime. Les Iraniens les ont remboursés. Ils ont signé leur crime! C'est fabuleux.

– Attendez, corrigea Malko. Les traces de ces transactions sont enfouies dans les archives de la banque Julius Baer. Pour identifier la source du virement, il faut interroger le compte; or, cela ne peut se faire qu'avec le seul titulaire survivant: Jezia Thabet. Il faut qu'elle accepte.

– C'est à vous de la convaincre! trancha Max Dorman. Sans cela, toutes les informations qu'elle nous a données ne servent à rien. On ne peut pas tordre le bras de cet Achour Jalliez?

– Je crois qu'on va le lui casser, répliqua Malko. À l'époque, il devait se croire protégé par l'État libyen, ce n'est plus le cas aujourd'hui. Il tient à sa place. Non, tout passe par Jezia.

– Alors, bonne chance! soupira le chef de Station de la CIA.

Malko composa le numéro de Jezia Thabet. Lorsqu'il était passé déposer ses bagages au Sheraton, elle ne s'y trouvait pas et il ne l'avait pas cherchée.

Cette fois, elle répondit immédiatement.

– Vous êtes rentré de voyage? demanda-t-elle.

– Tout à l'heure, dit Malko. Où êtes-vous?

– En ville. Je fais des courses.

– Vous êtes seule?

Elle eut un rire léger.

– Oh non, vos deux amis m'accompagnent! Il semble que je sois devenue quelqu'un de très précieux.

– Je voudrais vous voir.

– Je serai de retour dans une heure environ, assura-t-elle. Je vous appelle.



Dafher Khaldoun broyait du noir: son copain Mahmoud refusait catégoriquement de s'attaquer avec lui à l'équipe de *thuvars*. Trop dangereux. Abattre un étranger ou une Tunisienne compromise avec Ben Ali, ce n'était pas grave à ses yeux. Par contre, si jamais les « nouveaux » Libyens apprenaient qu'il avait osé s'attaquer aux *thuvars* lâchés sur la Tunisie, il ne connaîtrait jamais la paix.

Moralité: Dafher Khaldoun était obligé d'agir seul. Lui non plus, n'avait pas la moindre envie de liquider ces types, même s'il les haïssait de toute son âme, mais il n'avait pas le choix...

Désormais, il fallait se mettre à l'ouvrage. Il connaissait la planque des quatre Libyens. Même s'il n'avait pas le code de l'immeuble. Il allait faire ce qu'il avait toujours détesté: attaquer de front... Il s'agenouilla et tira de sous son lit la Kalachnikov qu'il avait emportée de Libye. Ici, il ne s'en était jamais servi.

Il déroula la couverture dans laquelle elle était dissimulée et ôta le chargeur plein. Ensuite, il sortit les cartouches une à une et partit à la cuisine, où il avait construit une sorte d'établi. Il coinça une première cartouche dans un petit étau et, à l'aide d'une scie, commença à scier

l'extrémité de la balle, avec deux incisions en croix. De cette façon, le projectile s'ouvrirait, causant une blessure encore plus grave.

Il fallait mettre toutes les chances de son côté... Deux heures plus tard, les trente-deux cartouches du chargeur avaient été « traitées » et il les remit en place. Maintenant, il restait à décider où et quand frapper. Où, c'était facile. Le seul endroit où ils n'étaient pas sur leurs gardes, c'était dans leur appartement. Il devait s'introduire dans l'immeuble, sonner et rafaler en priant très fort Allah.

Quand, c'était à lui de voir. Son meilleur atout, c'était la surprise. Les *thuvars* se considéraient comme des chasseurs, pas des chassés.

Il remit la Kalachnikov sous son lit et partit en repérage.



Jezia Thabet avait repris toute son assurance. Elle franchit avec aplomb la porte tournante qui avait été remplacée. Ses deux « baby-sitters » sur ses talons, plusieurs sacs à la main. Elle portait une veste en cuir cloutée d'un grand couturier, un pantalon assorti enfoncé dans des bottes à hauts talons et était maquillée comme la Reine de Saba. L'horreur absolue pour les Salafistes.

Elle posa ses paquets devant le fauteuil de Malko et se laissa tomber dans le siège voisin.

– C'est horrible, dit-elle, avenue Bourguiba, il n'y a plus que des femmes « bâchées »! On se croirait revenu au Moyen Âge. Alors, vous êtes satisfait?

– À moitié, dit Malko. Pourtant, j'ai exploité toutes vos informations. Hélas, je crains d'avoir encore besoin de vous.

– De moi! Pour quoi faire?

Malko le lui expliqua et, au fur et à mesure qu'il parlait, il vit la jeune femme se renfermer. Elle lui coupa la parole.

– Vous voulez que j'aille à Zurich et que je *signe* pour obtenir communication de ces relevés de comptes?

– Oui, confirma Malko, sinon la banque ne les donnera jamais. Vous êtes désormais la seule à pouvoir les réclamer...

Jezia Thabet lui jeta un regard noir.

– Cela va laisser une trace... Ma signature.

– Je le crains, reconnu Malko.

– Un jour, on peut le découvrir et on viendra me tuer pour me punir de l'avoir fait...

– Sauf si vous disparaissiez, dit Malko. Sinon, c'est vrai, il n'y a pas de sécurité absolue...

La jeune Tunisienne secoua lentement la tête, le visage fermé.

– Je refuse. Je vous ai déjà beaucoup aidé.

– Vous n'aviez pas vraiment le choix, remarqua Malko. Nous pouvons vous faire inculper par les autorités tunisiennes. Dafher Khaldoun vous chargera.

– Dafher est un chien, personne ne le croira! cracha Jezia Thabet d'un ton furieux.

– Ne prenez pas ce risque! conseilla Malko. Aller à Zurich est beaucoup moins dangereux.

Jezia se leva et lança sèchement:

– Je n'irai pas à Zurich. Allez au diable!

La fin d'une belle histoire d'amour. Malko regarda la jeune femme qui s'éloignait de son pas dansant vers les ascenseurs. De nouveau, il était dans l'impasse. S'il ne trouvait pas un moyen de faire changer d'avis Jezia Thabet, tous ses efforts n'auraient servi à rien.

CHAPITRE XXIV

Dafher Khaldoun suivait les *thuvars* depuis le matin. Ils s'étaient levés tôt, commençant par gagner le domicile de Jezia Thabet. Vérifiant que sa voiture n'avait pas changé de place. L'un d'entre eux était resté là-bas, planqué dans l'entrée d'un immeuble voisin, les trois autres repartant vers l'avenue Hedi Noura et s'installant au Montaigne pour un café matinal.

Ils semblaient tendus mais pas particulièrement inquiets. Dafher Khaldoun se demanda si le plus simple n'était pas de prendre sa Kalach dans son coffre et de les rafaler à la terrasse...

Personne n'interviendrait, mais, évidemment, il y aurait des témoins qui risquaient de relever le numéro de sa plaque. Il y avait mieux à faire... Il remonta en voiture et reprit le chemin de l'immeuble où demeuraient les *thuvars*.

Après avoir garé sa voiture, il sortit sa Kalach du coffre, enveloppée dans une couverture, et gagna l'entrée de l'immeuble. Là, il attendit.

Vingt minutes plus tard, une femme chargée de paquets se présenta à la porte et tapa le code.

Dafher Khaldoun se précipita, mais elle lui jeta un regard méfiant:

– Qui tu es, toi? Je ne t'ai jamais vu ici.

– Je viens voir mes copains du quatrième, répondit l'ex-moukhabarat.

La femme eut une grimace méprisante.

– Ah, tu es libyen, toi aussi...

Finalement, elle le laissa entrer et Dafher Khaldoun s'engouffra dans l'ascenseur. Arrivé au cinquième, il descendit encore quelques marches. S'accroupissant ensuite dans l'escalier, entre le quatrième et le cinquième. De là, il pouvait surveiller la porte de l'appartement des *thuvars*. Dès qu'ils sortiraient de l'ascenseur, il les rafalerait et filerait.

Il ne resterait plus qu'à liquider le quatrième *thuwar* resté en planque, dans la rue du docteur Selim Ammar.

– C’est une catastrophe! laissa tomber Max Dorman. À Langley, ils sont excités comme des poux... Cela fait des années qu’ils cherchaient ce foutu compte! On a même la confirmation du virement de deux milliards sept cents millions de dollars. Il n’y a plus qu’à remonter au compte qui les a fait créditer. C’est le dernier clou dans le cercueil des Iraniens.

– Sûrement! reconnut Malko. Seulement, sans Jezia Thabet, c’est comme si ce compte se trouvait sur une autre planète...

– Qu’est-ce qu’on peut lui promettre? demanda l’Américain?

– Rien. Elle est riche, jeune et belle et n’a peur de rien, sauf de se mettre en avant. Cela ne servirait à rien de la balancer aux Tunisiens. Au fond d’une prison, elle ne nous serait d’aucune utilité...

– Alors, remontez à l’assaut! conseilla le chef de Station de la CIA. À l’Agence, vous avez la réputation de savoir parler aux femmes.

– Merci, fit Malko. Aux femmes, pas aux vipères. Jezia Thabet n’a strictement aucun affect. Juste l’instinct de survie de son cerveau reptilien. Or, celui-ci lui dit qu’elle est en danger si elle s’engage dans l’opération de Zurich. Selon moi rien ne la fera changer d’avis.

– À vous de trouver. On ne peut pas renoncer. Ce serait une trahison vis-à-vis des centaines de victimes de Lockerbie. Vous ne pouvez pas la sensibiliser là-dessus?

Malko lui adressa un sourire poli.

– Jezia s’en moque comme de sa première culotte... Elle ne pense qu’à elle-même. Il n’y a qu’une chance: la convaincre de nous laisser l’exfiltrer aux États-Unis. Hélas, je n’ai pas d’autres « carottes ». Maintenant que je l’ai arrachée aux *thuwars* et qu’elle profite de la protection de l’Agence, elle n’a plus peur de rien.

– Essayez quand même! insista l’Américain. C’est trop bête d’être arrivé jusque-là et de se coucher.

– Je remonte à l’assaut, promit Malko. Je ne peux même pas lui proposer d’argent, elle en a plus qu’elle ne pourra jamais en dépenser.

– Elle n’a pas un passeport américain, remarqua Max Dorman.

Dafher Khaldoun était tendu comme une corde à violon. Quelques instants plus tôt, il venait d’entendre l’ascenseur se mettre en route.

Rapidement, il fit monter une cartouche dans la chambre de la Kalach et la braqua sur le palier en dessous de lui.

L'ascenseur était en train de monter. Dans quelques secondes, il atteindrait le quatrième. Le Libyen retint son souffle. Le doigt sur la détente, il était prêt à rafaler les *thuvars* qui allaient surgir de l'ascenseur, sans méfiance. L'ascenseur ne s'arrêta pas au quatrième et Dafher Khaldoun se détendit brusquement.

Ce n'étaient pas eux.

La cabine s'arrêta au cinquième et il s'en désintéressa. Il entendit les portes s'ouvrir, des voix d'hommes mais n'y prêta pas attention. Il s'était déjà rassis. Soudain, il entendit des bruits de pas derrière lui. On descendait l'escalier.

Il se retourna.

Trop tard.

Un homme au visage barré d'une grosse moustache le dévisageait, un pistolet au poing. Comme Dafher Khaldoun faisait mine de se lever, l'inconnu fit un bond en avant, enfonça le canon de son arme dans la nuque de l'ex-moukhabarat et lâcha :

– Si tu bouges, chien, je t'explose!

De la main gauche, il força Dafher Khaldoun à se lever et, du coup, la Kalachnikov roula sur les marches. Aussitôt rattrapée par un des deux hommes qui suivaient. Poussé, bousculé, Dafher Khaldoun se retrouva sur le palier du quatrième, puis projeté dans l'appartement.

Un des *thuvars* le fouilla, découvrant le vieux Makarov, une cartouche dans le canon. Déjà, deux autres lui liaient les mains dans le dos. Celui qui l'avait braqué se planta devant lui :

– Qui tu es, toi?

Dafher Khaldoun ne répondit pas. À quoi bon? Ils prirent son portefeuille et trouvèrent sa carte d'identité.

– Tiens, tiens, fit Mohammed Salah. Tu es libyen! Et tu t'appelles Dafher Khaldoun. Qu'est-ce que tu fais en Tunisie? Du tourisme...

L'ex-moukhabarat resta muet, gelé intérieurement. Soudain, un des *thuvars* alla chercher un ordinateur, l'alluma et se mit à taper sur le cadran. Poussant quelques instants un rugissement de joie.

– On l'a sur la liste! C'est un chien de kadhafiste. Il y a tout sur lui,

ici. C'est lui qui faisait bouillir les couilles de nos copains.

Comme pour saluer la nouvelle, le chef des *thuvars* envoya à Dafher Khaldoun un coup de poing en plein visage, qui le fit tomber à terre. Ensuite, ils se mirent à le rouer de coups de pieds, jusqu'à ce qu'il ne bouge plus, le visage en sang.

– On le saigne? proposa un des jeunes gens. Ou on le ramène à Tripoli?

– On a mieux à ramener, lâcha Mohammed Salah. J'ai une meilleure idée. Ranime-le!

Ce que fit Hicham d'un violent coup de pied dans le visage, qui acheva de rendre l'ex-*moukhabarat* méconnaissable.

– Relevez-le! ordonna Mohammed Salah.

Une fois debout, il s'approcha de lui.

– Tu vas nous emmener chez toi, dit-il. Ensuite, on verra. Tu as sûrement des choses intéressantes. Sinon, on te saigne tout de suite.

Dafher Khaldoun n'avait guère le choix. Et puis, il se dit que dehors, il arriverait peut-être à attirer l'attention de quelqu'un. Il se laissa traîner jusque dans l'ascenseur. Quand ils sortirent de l'immeuble, il faisait déjà nuit. On le jeta sur la banquette arrière, les mains liées dans le dos. Il donna son adresse sans résistance, ainsi que son étage, abandonnant tout espoir.

Lorsqu'ils le sortirent de la voiture, en face de chez lui, il n'était plus qu'une loque... Personne. Ils firent deux voyages dans l'ascenseur et se retrouvèrent dans son petit appartement en désordre.

Mohammed Salah sortit un poignard pliant de sa poche et posa la pointe sur la gorge de Dafher Khaldoun.

– Où est ton argent?

– Sous le lit, fit l'ex-*moukhabarat*.

Il n'avait pas d'imagination.

Lorsque les trois *thuvars* découvrirent les liasses de billets de cent dollars, ils poussèrent des exclamations de joie.

– Où tu as pris tout cet argent? demanda Mohammed Salah.

Dafher Khaldoun ne répondit même pas. D'ailleurs, ils s'en foutaient. Ils continuèrent à fouiller l'appartement sans rien découvrir d'autre.

– Pourquoi tu nous attendais? demanda soudain Mohammed Salah.

Dafher Khaldoun se dit qu'au point où il en était, il pouvait s'offrir une petite vengeance, bien innocente.

– On m'a payé pour vous tuer, avoua-t-il.

– Qui? rugit Mohammed Salah.

– Une Tunisienne. Jezia Thabet.

Le Libyen en resta muet. Cette chienne avait voulu se débarrasser d'eux! Elle ne perdrait rien pour attendre.

– Celle qui habite la Résidence Miramar, au 46 de la rue du docteur Selim Ammar? insista le *thuwar*.

– Oui.

Dafher Khaldoun se dit qu'il ne partirait pas seul. C'était toujours ça de pris. Les trois *thuwar*s s'étaient réunis dans un coin de l'appartement et discutaient à voix basse. Ils revinrent vers lui. L'un d'entre eux défit sa ceinture, descendit son pantalon, puis son slip.

Mohammed Salah s'approcha alors de lui et annonça d'une voix un peu trop douce.

– Normalement, on devrait te ramener à Tripoli pour que tu répondes de tes crimes... Seulement, on a un problème sur place. Alors, on va te laisser ici.

Dafher Khaldoun eut une très brève lueur d'espoir, qui s'éteignit aussitôt en voyant le *thuwar* sortir son couteau de sa poche et en déplier la lame. De la main gauche, Mohammed Salah lui empoigna les deux testicules avant d'annoncer au prisonnier:

– Finalement, on a décidé de ramener juste tes couilles. Ça tient moins de place...

Le hurlement de Dafher Khaldoun fit trembler les murs. La lame du couteau venait de lui trancher le sac des testicules au ras du scrotum. Le sang jaillissait comme une fontaine, à la verticale.

D'un air dégoûté, Mohammed Salah jeta les deux testicules sur le tapis.

– *Yallah!* lança-t-il. Laissons ce chien crever!

Ils sortirent de l'appartement, laissant la porte ouverte.

Dafher Khaldoun, terrassé par la souffrance, parvint à se traîner jusqu'au palier. Il n'avait pas la force de se mettre debout pour appeler l'ascenseur, hurlant tout seul de douleur. Il avait l'impression qu'un flot d'eau tiède lui inondait les jambes.

Seulement, ce n'était pas de l'eau, mais son sang.



Malgré tout, il s'acharnait à se traîner sur les coudes, en dépit de la douleur atroce qui lui rongeaient le bas-ventre. Se disant qu'on pouvait très bien vivre sans testicules. Il mit longtemps à atteindre le rez-de-chaussée, laissant une longue traînée de sang derrière lui. Pour ouvrir la porte d'entrée, il dut faire un effort surhumain pour appuyer sur le bouton d'ouverture, en s'accrochant à la poignée métallique. Il atterrit enfin sur le trottoir et appela faiblement.

Personne en vue.

Il se dirigea en rampant vers le coin de l'avenue Hedi Nour. Là, il trouverait des gens pour le secourir. Bizarrement, il se sentait mieux, la douleur s'estompait. Il se dit qu'il allait s'en sortir.

Il ne réalisa même pas qu'il était en train de mourir.



L'ambiance était tendue.

Malko avait invité à déjeuner Jezia Thabet au Diamant bleu, sur le bord du lac, afin de tenter d'infléchir sa position. La situation était simple: si la jeune Tunisienne refusait de se rendre à Zurich avec Malko pour réclamer elle-même à la Banque Julius Baer les relevés de comptes dont la CIA avait besoin pour prouver la culpabilité des Iraniens dans l'attentat de Lockerbie, la mission de Malko se terminait en fiasco.

Jezia Thabet avait à peine touché à sa dorade, ne parlant que par monosyllabes. Sa position était claire: elle avait été aussi loin qu'elle le pouvait et ne se mettrait pas en avant. Les morts de Lockerbie ne l'intéressaient pas. Elle baissa les yeux sur sa montre et conclut:

– Je crois que nous n'avons plus rien à nous dire. Je vais quitter le Sheraton et revenir chez moi.

– Vous êtes en danger! remarqua Malko. Sans moi, vous seriez en ce moment en Libye, pour ne plus en revenir.

La jeune femme eut un geste insouciant.

– Je ne suis pas seule. Je sais me protéger.

Avant que Malko puisse répondre, son téléphone sonna. Il répondit. C'était Max Dorman. Lorsque la communication fut terminée, il chercha le regard de Jezia Thabet et laissa tomber:

– J'ai une mauvaise nouvelle pour vous. La police tunisienne a retrouvé hier soir le cadavre de votre ami Dafher Khaldoun, dans une rue d'Ennasr. Saigné à mort. On lui avait coupé les testicules. Vous n'avez plus d'assurance vie et nos amis les *thuwars* sont de retour.

Le sang s'était retiré du visage de la jeune femme et elle demeura muette quelques instants, le regard vide.

– C'est vrai? croassa-t-elle.

– Sûrement, confirma Malko. Essayez de l'appeler! Vous verrez bien.

Jezia Thabet n'essaya même pas...

Elle faisait tourner machinalement la cuillère dans son café, les yeux baissés. Finalement, elle affronta le regard de Malko et demanda, d'une voix mal assurée.

– Si je fais ce que vous me demandez, vous pourrez vraiment me protéger?

Malko réussit à demeurer impassible. Enfin, la victoire était à portée de main.

CHAPITRE XXV

Mohammed Salah avait le triomphe modeste. De Dafher Khaldoun, il n'avait gardé que son ancienne carte d'identité libyenne, montrant son appartenance au *moukhabarat* de Kadhafi. À Tunis, personne ne se préoccupait de sa mort. La liquidation de ce Kadhafiste lui assurerait un succès d'estime et une prime, mais il était bien décidé désormais à se concentrer sur le cœur de sa mission: récupérer Jezia Thabet. Avec une raison supplémentaire: la vengeance. Cette chienne avait tenté de le faire assassiner, avec ses hommes.

Désormais, le dispositif autour de l'appartement de la jeune femme était au point.

Hocene, un de ses hommes, s'était introduit dans l'immeuble et attendait, caché sur le palier du dessus, que la jeune femme se présente. Mohammed Salah et ses deux autres hommes étaient répartis dans la rue du docteur Selim Ammar, abrités dans leur voiture. À un moment ou à un autre, Jezia Thabet reviendrait chez elle, et là, ne pourrait plus leur échapper.

Il regarda sa montre: trois heures. Encore une journée monotone. Pour ne pas attirer l'attention, il tournait autour du pâté de maisons, en liaison téléphonique avec Hocene. Une voiture de police tunisienne passa lentement dans la rue et il démarra derrière elle. Il serait de retour devant l'immeuble de Jezia dans moins de cinq minutes.



– On y va? proposa Malko.

Jezia Thabet avait mis des lunettes noires et passé l'anse de son grand sac sur son épaule. Après une demi-heure de discussion, Malko l'avait convaincue. Elle repassait chez elle prendre des affaires et l'argent planqué dans son appartement et gagnait ensuite avec Malko l'ambassade américaine. Dont elle ne bougerait plus jusqu'à son départ, d'abord pour Zurich, et, ensuite, pour les États-Unis. À partir de ce moment, elle cesserait d'exister officiellement. Deviendrait une autre personne.

Ils resteraient à Zurich le temps nécessaire pour récupérer l'intégralité des relevés bancaires du compte de Choukri El Jallah et pour le fermer ensuite, mettant fin à toute enquête possible.

Jezia prit place à côté de Malko dans la « 508 », Moustapha El Fadli s'installant à l'arrière. L'Opel des deux « baby-sitters » suivait, à quelques mètres. En principe, tout devait se dérouler rapidement.

Ils mirent vingt minutes à atteindre les montagnes russes de l'avenue Hedi Nour. La chaussée était presque vide. Pourtant, Malko était tendu. Quand la «508» tourna au coin de la rue du Docteur Selim Ammar, il poussa un « ouf » de soulagement intérieur.

Rien de suspect: la rue était vide.

Il s'arrêta en double file et lança à Jezia:

– Allez-y! Moustapha vient avec vous. Je gare la voiture.

La jeune femme sortit, escortée du « GPS », et gagna la porte de son immeuble. Au moment où elle y pénétrait, Malko aperçut le muflon d'une Mercedes qui tournait le coin, arrivant derrière lui.

Il était en train de faire un créneau lorsque la voiture passa à côté de lui. Il lui jeta un regard distrait et son poulx grimpa au ciel: il venait de reconnaître l'homme au volant, un des *thuwars* libyens venus kidnapper Jezia Thabet. L'autre l'avait vu aussi. Et avait aperçu la jeune femme entrer dans son immeuble.

Il pila, bloquant presque Malko, qui dut ramper sur son siège pour sortir de sa voiture. Il atterrit sur la chaussée au moment où la Mercedes se vidait de ses trois occupants. Ceux-ci fonçaient déjà, arme au poing, en direction de Jezia Thabet.

Malko se releva, arracha le Beretta 92 de sa ceinture et visa l'homme qui se trouvait le plus près de la porte. Sans hésiter, il tira deux fois, touchant le *thumar* dans le dos. Celui-ci trébucha et s'effondra sur le trottoir. Juste au moment où Jezia refermait la porte de son immeuble...

Plusieurs coups de feu claquèrent, les glaces de la «508» explosèrent sous le choc des projectiles. Malko s'aplatit sur le sol pour échapper aux balles; les deux *thuwars* survivants vidaient leurs chargeurs sur lui... À trente mètres, les « baby-sitters » arrivaient à la rescousse, mais ils étaient encore trop loin.

Battant en retraite, les deux Libyens essayèrent de remonter dans leur voiture pour s'enfuir, mais un véhicule arrivait en face et ils se

retrouvèrent bloqués.

Reprenant aussitôt leurs tirs.

Malko remit un chargeur dans son Beretta 92. Les deux « baby-sitters » arrivaient en tirant. Il y eut une fusillade confuse. Les Libyens n'étaient pas de force contre des tireurs entraînés.

L'un s'effondra à moitié dans la voiture, l'autre sur la chaussée.

Des gens commençaient à apparaître aux fenêtres.

Le silence retomba.

La rue était bloquée par les deux véhicules coincés au milieu de la chaussée.

– On a eu chaud! fit Malko.

Réalisant soudain quelque chose: il y avait là trois *thuwar*s morts. Or, normalement ils étaient quatre. Où était le quatrième? Sans réfléchir, il se rua vers la porte d'entrée de l'immeuble. Fermée!

Appuyant le canon de son pistolet sur la glace, il pressa sur la détente et elle dégringola en morceaux. Ce qui lui permit de passer la main pour déclencher l'ouverture... les deux « baby-sitters » sur ses talons, il se rua dans l'escalier.



Hocene, le *thuwar*, sursauta en entendant les coups de feu dans la rue. Embusqué dans l'escalier, il ne pouvait voir ce qui se passait à l'extérieur. Cependant, quelques instants plus tard, il entendit l'ascenseur se mettre en route et il redescendit quelques marches.

Arrivant juste à temps pour voir Jezia Thabet et un homme de petite taille surgir de l'ascenseur! À deux mètres de lui.

D'un seul geste, il allongea le bras, et, presque à bout touchant, logea une balle dans le front du petit Arabe qui accompagnait Jezia. Celui-ci s'effondra sur le palier, tué sur le coup. Le Libyen brandit alors son arme en direction de Jezia et la poussa dans l'escalier.

– *Yallah! Fissa!*

Elle n'avait pas parcouru trois marches qu'il y eut le bruit d'un coup de feu, tout en bas, suivi du fracas de verre brisé.

Hocene était coincé!

Instinctivement, il visa le rez-de-chaussée et appuya sur la détente de son Makarov. Trois coups partirent, puis la quatrième douille resta coincée dans la fenêtre d'éjection, bloquant la culasse.

Fou de rage, il jeta son arme, attrapa Jezia par les cheveux et la fit remonter sur le palier.

– Ouvre! intima-t-il.

Elle ouvrit sa porte et le *thuwar* la projeta violemment en avant, dans l'appartement vide. Il referma la porte à la volée et fonça vers la fenêtre, l'ouvrant brutalement. Il se pencha alors et aperçut les trois corps allongés sur le trottoir et la chaussée.

Ses camarades.

Une voiture de police tunisienne était en train de tourner dans le coin. Des gens s'agglutinaient autour des cadavres. Au même moment, des coups violents furent frappés contre le battant de la porte et une voix d'homme cria en français:

– Jezia! Ouvrez!

Il était coincé, sans arme. Son regard alla de Jezia à la fenêtre, grande ouverte. Terrifiée, la jeune femme courut vers la porte. Hocene la rattrapa et la ceintura. Il était infiniment plus fort qu'elle. Il la décolla du sol et partit vers la fenêtre.

Jezia Thabet hurlait.

Il y eut le bruit d'un coup de feu derrière eux et la porte s'ouvrit violemment.

Hocene et sa prisonnière étaient déjà à la fenêtre. Le *thuwar*, d'un effort puissant, souleva la jeune femme du sol et fit basculer ses jambes de l'autre côté de l'appui de la fenêtre.



Malko se rua dans l'appartement et photographia la scène. Jezia, encore retenue par le Libyen, les jambes dans le vide, se débattait désespérément.

– Stop! hurla Malko.

Hocene se retourna avec un sale sourire, et, d'une poussée de tout son torse, expédia Jezia Thabet dans le vide. Avec un rictus haineux, il fonça vers Malko. Le hurlement de Jezia avait été très bref. Le *thuwar* arrivait droit sur Malko, bien décidé à l'étrangler. Il appuya sur la détente de son Beretta 92, jusqu'à ce que la culasse claque à vide.

Hocene était tombé depuis longtemps sur le marbre du sol.

Malko atteignit la fenêtre et se pencha à l'extérieur. Jezia Thabet gisait sur le trottoir, inerte. Elle n'avait pu survivre à une chute de cinq étages. Avec un goût amer dans la bouche, il se dirigea vers l'ascenseur.

Échec complet.



– M. Robert Wagner va vous recevoir, annonça la secrétaire du fondé de pouvoir de la banque Julius Baer.

Les trois hommes la suivirent jusqu'à une grande salle de conférence éclairée par un néon blafard. Avec Malko, se trouvaient Vic Golden, le chef de Station de la CIA à Berne et un juriste venu spécialement de Washington, Bart Romeo.

Un homme de haute taille entra dans la pièce. Cheveux gris, costume gris, teint pâle, regard insaisissable et sourire poli.

Malko fit les présentations et le juriste attaqua d'une voix calme et précise.

– D'abord, je voudrais vérifier quelques points essentiels, dit-il. Il y a bien dans votre banque un compte ouvert au nom de M. Choukri El Jallah, avec une procuration pour Mme Jezia Thabet? « Le compte N° 26541601 Z?

Robert Wagner ouvrit son dossier, vérifia les chiffres et releva la tête.

– C'est tout à fait exact. Que puis-je pour vous?

Le juriste reprit la parole:

– Il y a dans les relevés de ces comptes des éléments qui intéressent directement la sécurité des États-Unis d'Amérique et permettraient d'élucider un des plus graves attentats de ces dernières années. Nous désirons donc que votre banque nous remette une copie de *tous* les relevés d'opérations depuis l'ouverture de ce compte. Est-ce possible?

Robert Wagner demeura impassible et laissa tomber:

– C'est une démarche qui va demander un certain temps, car nous devons désarchiver des documents assez anciens, ce compte ayant été ouvert en 1982, mais c'est tout à fait possible.

Le cœur de Malko battait la chamade. Il ne put s'empêcher de poser la question suivante.

– Devons-nous vous présenter une demande écrite?

Robert Wagner tourna vers lui des yeux bleus de poisson mort.

– Certainement, confirma-t-il. Il faut, évidemment, que cette demande soit signée par un des titulaires du compte. (Il se pencha sur son dossier et ânonna:) Herr Choukri El Jallah ou Frau Jezia Thabet. Cela prendra environ une semaine. J'ai ici les spécimens de signature de ces deux personnes, cela ne devrait poser aucune difficulté.

Il y eut un silence à couper au couteau, rompu par Malko.

– Il y a un petit problème, reconnut-il. Ces deux personnes sont décédées récemment, assassinées.

Le fondé de pouvoir de la banque Julius Baer eut un sourire presque douloureux.

– Je vous présente mes condoléances, mais, hélas, je ne peux vous donner satisfaction: le code bancaire est formel! Je ne peux livrer d'information sur ce compte qu'à ses titulaires. Sinon, je risquerais de lourdes sanctions pénales.

Le chef de Station de la CIA entra dans la danse.

– Sir, il s'agit d'une affaire d'État, précisa-t-il. L'accès à ce compte permettrait d'élucider un grave attentat terroriste.

Robert Wagner ne broncha pas, refermant calmement son dossier.

– Dans ce cas, messieurs, je vous conseille de vous adresser à la Cour Suprême de Berne, mais je ne vous laisse pas beaucoup d'espoir. Il y a déjà eu un précédent et le demandeur – en l'occurrence le gouvernement algérien – a été débouté. Ici, en Suisse, nous avons des règles très strictes de protection bancaire.

Il se leva.

– Messieurs, je vous souhaite bonne chance. *Auf wiedersehen* !